

Les Frères de l'Instruction Chrétienne

100 ans de présence

à NANCLARES DE LA OCA

Auteur : Frère Mariano Gutiérrez

Traducteur : Frère Daniel Gautier

*Frères de l'Instruction Chrétienne
Ploërmel, avril 2017*

1- REMARQUES PRÉALABLES

Le document que vous avez entre les mains n'est pas un travail universitaire de recherche historique. C'est un témoignage qui veut vous présenter en toute simplicité les souvenirs de la Présence des Frères Mennaisiens et leur lien avec les gens de Nanclares, tout particulièrement avec les enfants, les jeunes et les prêtres durant les cent ans qui viennent de s'écouler après l'arrivée après minuit, le 2 novembre 1914.

Il a été écrit, tout d'abord, dans la publication ASKEGI, projet d'un groupe culturel de Nanclares de la Oca, qui a onze ans maintenant. Ce projet veut faire sentir la palpitation humaine des us et coutumes de l'histoire et des histoires de ce centre urbain tout simple qu'est la ville de Nanclares de la Oca de la province d'Álava.

Les archives de la maison, les annales, les journaux particuliers des frères et les légendes des photos des albums, résument l'affection, l'émotion, le don de soi, le bon comportement, les regrets des frères et aussi des enfants d'autrefois qui sont maintenant pères de famille, beaucoup d'entre eux doivent friser la cinquantaine. Ne cherchez pas dans ces lignes l'éclat d'une recherche puissante et approfondie, ce n'est qu'un simple bouquet de souvenirs tout simples, mais intimes des gens de Nanclares et un ensemble d'émotions glanées dans les archives des frères Mennaisiens de la Province de Notre-Dame-del-Pilar d'Espagne.

Ce sont des coups de pinceaux qui vont peut-être se répéter au fil des pages, quand le souvenir ou la conversation les rendent présentes et qui surgissent comme l'eau accumulée depuis longtemps dans les recoins de la mémoire. On ne veut qu'une chose : que la brume du

temps qui passe n'enlève rien à la précision du souvenir, que la poussière des nouvelles technologies n'efface pas le lien, l'importance, la valeur et la chaleur de la vie.

Les personnes – enfants d'hier et adultes d'aujourd'hui avec le même éclat dans les yeux – m'ont poussé à révéler ces trésors non cotés en bourse mais d'un prix incalculable et je vous les livre avec émotion et plaisir.

*Nanclares de la Oca, 15 janvier 2017.
H. Mariano Gutiérrez, menesiano.*

2-. “LES FRÈRES ÉTAIENT POUR MOI COMME DES FRÈRES AÎNÉS.”

*H. Mariano Gutiérrez –
Arantza Villanueva.*

J'usais mes chaussures de gamine de CE1 quand des garçons plus âgés que moi arrivaient du "couvent" comme professeurs de catéchèse. Tout cela devait se passer au cours de l'année 1967. Les grandes lignes du projet des *Écoles Nouvelles* de Nanclares étaient déjà dans les papiers mais le projet de pierres et de tuiles n'avait pas encore pris corps. La nôtre demeurait au cœur de la ville, celle de toujours, la *Vieille École*. Cette expression s'accorde à la réalité par l'école extérieure de bois et de pierres et notre école enfouie en notre intérieur. Pour nous, c'était une vraie vie nouvelle, qui s'agite devant nos yeux curieux et devant notre envie de tout découvrir. Les sentiers, ce sont ces enfants-là du couvent qui les traçaient, mais aussi les maîtres et les catéchistes : les frères du "couvent"¹.

Le dimanche nous avions catéchèse sous les ordres des frères Enrique Alarcia, Goyo Ponce, Maximiliano Puebla... Il y en avait d'autres, mais je me souviens surtout de ceux-là. C'était pratiquement le meilleur moment de la semaine, parce que les fenêtres de la vie nous étaient ouvertes, nous étions responsables à six ans ! Nous apprenions la vie de Jésus, qui avait notre âge, travailleur, aide-charpentier, Lui qui avait à peine fréquenté l'école. Ensuite nous pouvions jouer et sortir tous ensemble l'après-midi prendre le goûter que nous avions apporté.

¹ On appelait alors la Maison de Nanclares : le couvent. Nous ne mettrons plus les guillemets (note du traducteur)



Crèche vivante

Pour la Fête-Dieu, le sonneur des cloches était toujours celui de Nanclares, toujours en collaboration étroite avec le clan au complet, familles, enfants, frères et curé. Il fallait s'occuper de tout parce que les villages voisins ne perdaient pas une occasion de venir à ces fêtes.

Pour la fête du Sacré-Cœur, on montait des stands dans le couvent, avec les mêmes acteurs, mais on ajoutait quelques détails non négligeables comme le parcours et la brève prière aux autels extérieurs construits sur les lieux les plus emblématiques de la maison : **l'eau**, avec l'autel de la source primitive creusée dans le rocher ; **la menuiserie**, solution aux problèmes économiques, en construisant le matériel de bois des collèges qui étaient en pleine construction : poutres, cadres, fenêtres, tables, armoires, châssis de fenêtres ; **les écuries** et les animaux, autre activité indispensable pour donner à manger à tant de bouches, **les cours de récréation** de la bonne centaine d'apprentis-Mennaisiens, **le poulailler**, autre source de revenu indispensable pour la maison et les classes, **la forge** où les esprits des "séminaristes" prenaient une forme artistique, scientifique, doctrinale ou ludique. À chacun de ces autels, le Saint-Sacrement était monté sous

un dais, on faisait une prière et on entonnait un chant. Le chemin était invariablement couvert de pétales de fleurs.

Durant les deux fêtes on n'oubliait jamais les tapis de fleurs ni les dessins en sciure colorée. Tous les ans, pour les artistes comme pour les visiteurs, la fierté et l'admiration étaient au comble de la fête. La vie est une compétition à plusieurs étapes. En plus des fêtes mentionnées plus haut, il y avait d'autres fêtes comme celle de saint Joseph, le patron de la maison. Un patron mérite beaucoup de respect et là on respectait les normes du manuel d'éducation : "*Valentin, el niño bien educado.*" C'était valable aussi pour saint Joseph. Si les tapis et les décorations des cours demandaient dons et ingéniosité, les chars dépassaient tout. Les archives-photos nous parlent en images des constructions qui ne dépassaient pas les *Fallas de Valencia*, mais presque. (On exagère toujours quand on est passionné, je l'avoue). Il y avait des titres qui n'ont rien perdu de leur actualité : "Gagarine et son vaisseau spatial", "Naissance d'un poulailler", "Le sputnik arrive sur la lune", "Valdeajos et le pétrole espagnol", "Le vaisseau spatial BOLEN I ², en route pour l'espace", "Le bûcheron honnête", "Les moulins de don Quichotte", "Le Cheval de Troie"...

En étroite collaboration avec les gens des villages voisins, sans vouloir rivaliser avec les pompes de l'hippodrome de *Longchamp*, bien entendu, on a fait ici aussi moult paris humbles mais passionnés sur les courses de mulets.



Les quadrupèdes martyrisés avaient leur récompense : quelques grains de maïs ou des betteraves, suivant les performances, avec double ration pour le vainqueur.

² Bolen, vaisseau spatial envoyé de Cap Canavéral.
Bolen est aussi une société juridique qui a disparu aujourd'hui.

La fête de saint Joseph du couvent s'étendait jusqu'aux écoles. À l'occasion, les maîtres de Nanclares descendaient les persiennes de l'école et venaient avec les garçons et les filles pour participer à l'événement. Joie pour eux et fierté mal dissimulée pour les auteurs de l'œuvre d'art. C'est là que commençait le défilé des *Grosses Têtes* et c'étaient partout admiration et applaudissements.



Le cinéma du frère Mauricio Basconcillos et du frère Clemente García était la cerise sur le gâteau. Si un jour je suis atteint d'Alzheimer, je suis sûr que je n'oublierai jamais ces après-midi-là, ces rires avec le "Gros et le Maigre", Cantinflas ou Charlot. Je sais de source sûre que les films de 21 minutes - les 8 mm n'existaient pas encore - ont survécu bien au chaud dans le couvent. On n'est pas sûr que les appareils pourraient fonctionner encore avec le courant à 220-250 volts. Don Fidel, notre curé, bien que Dieu l'ait doté d'une voix adéquate pour être le chef et le berger de tout ce menu troupeau, avait du mal à imposer SILENCE quand les décibels étaient lâchés.

Et que dire des festivals de Noël et des comédies dans la cour du bas du *balnearium* pour la famille entière ? "Nous venions ces jours-là du bourg en bande". Les acteurs étaient des postulants, des scolastiques et un frère ou deux, mais s'ajoutaient des acteurs de Nanclares qui "s'inscrivaient au marché d'hiver." On dormait bien après tout ce brouhaha mental et physique, dès notre retour à la maison !

On était aussi sur nos gardes car le frère José María Calderón enregistrait tout, figeait les souvenirs et les mettait sur papier noir et blanc original qui laissait, parfois, les eaux de l'aquarelle agir pour donner de la couleur. La manipulation n'était pas toujours évidente et on n'arrivait pas à expliquer ces histoires de photos en couleur. Mais dans certains cas, il n'y avait aucun doute : "Ça, c'est lui qui a peint !" La note moyenne était calculée par la *vox populi* et on lui accordait une note très honorable. On n'a pas trouvé beaucoup de détracteurs.

On a vu à peu près tous les fronts et les ponts-levis ont été relevés mais il y a encore une nuance qu'on peut ajouter pour mettre un son à ce grand retable qui pourrait s'intituler : "*Les Frères, les enfants et les jeunes de Nanclares.*" Il avait pour nom Frère Joaquín Grijalvo et, autant le dire, Frère José Antonio Vivas. Tous les deux ont mis le grain de sable qui manquait avec de nouveaux sons, nouveau profil formateur et ludique à l'abri de la muse Euterpe "*La très agréable*", (la muse de la musique), la fille de Mnémosyne et de Zeus, qui ne s'y connaissait pas seulement en flûte mais aussi en violon, guitare et autres instruments.

La mission avait une certaine limite : accompagner et agréments la messe de la paroisse. C'était un autre air, un autre rythme, une autre joie évangélique, comme l'aurait fait Jésus avec les enfants. Et l'église se remplissait chaque dimanche et jour de fête de nouveaux sons, de nouveaux rythmes, de nouvelles manières d'approcher le Seigneur, qui étaient encore un peu tristes ou trop denses pour le sang chaud des enfants de la Première Communion ou de la Catéchèse. C'est ainsi que s'est monté le groupe de Matías, Elisa, Inmaculada, Gurutze, Paco, Rosi, Marta, Rita, Pili, Arantxa, Javi, Angel et Pedro qui n'étaient pas les aînés de la famille, mais en fierté, sûrement que si. Auparavant, les

vétérans avaient posé les fondations, allumé la torche et l'avaient conservée, c'étaient les pionniers : Juanma et José Luis entre autres.

Puis, plus grands alors, à 14 ou 15 ans, ce sont des frères plus âgés qui s'occupaient de nous, Alberto Gómez, Miguel Angel Merino, Josu Fernández Olabarrieta. Nous allions à la messe de Nanclares et nous restions pas mal de temps à parler ou à poser des "questions plus ou moins théologiques", *comment Jésus est né, est-ce que la Vierge avait eu d'autres enfants ?* Il fallait pour cela un temps de réflexion et c'est comme cela que s'est formé le *Groupe de jeunes*, nous étions nombreux : Ana Rosa, Gurutze, Pili Pérez, Txema, Mari Pili et Ana Albaina, Gloria, Juli, Puri, Joseba, Isabel, Enrique, Juli, Diego, José Manuel, Fernando, Itxaso, Salva, Manolo, Laura, Humberto, Marijose, Koldo... et quelques fiancés qui venaient se joindre au groupe.



Et voilà comment, tous ensemble et bien organisés, nous est arrivée "*notre révolution française, celle de 1982*", le chef de la révolte s'appelait Alberto Solaún et sont apparus les carnivals dans les salles paroissiales et quelques nuits qui demandaient des explications quand on arrivait en retard à la maison. Les pièces de théâtre laissaient

bouche-bée les plus petits, c'est encore visible sur les photos que faisait le frère José María, ce n'est donc pas un mensonge. Et puis il y eut plus de calme et un changement de cap avec le frère Luis Ruiz et le frère Miguel Angel Villacé. Les discussions parlaient d'une autre littérature et la catéchèse des *Grands* était différente de celle des *Petits*. Après la catéchèse sont arrivés les certificats du bon comportement pour acheter aux soldes de fin de cours, des sacs à dos, et le matériel plus réduit : les bics, les peintures et les livres.

Ainsi, sont arrivés aussi les week-ends de séjours de deux jours hors de chez soi, à Palencia, Otazu, Anucita... Le contenu prenait de la solidité, le travail n'était pas inutile, la terre s'enrichissait, tout prenait forme pour entreprendre, seuls alors, la vie d'adultes avec ses coups durs et ses bons moments, mais cela aurait été bien différent sans cette participation. Et pourquoi ne formerions-nous pas un groupe de théâtre? Quand une question est bien formulée et qu'il y a un solide appui et un mur sur lequel s'appuyer, la réponse est parfois surprenante. Ce fut le cas. Le *Groupe de théâtre*, fils bien né de ce *Groupe de jeunes* originel, vit le jour et continue malgré les années.

Ce **groupe de théâtre** cache un petit secret admirable qui, en soi, n'engage à rien mais allez savoir pourquoi, en Indonésie, au Chili ou en Bolivie, on sait qu'il existe ? On dit dans les coulisses des intimes que les enfants des écoles des Frères de ces pays-là reçoivent de l'argent d'artistes de Nanclares, qui, chaque année, jouent sur scène une ou plusieurs fois et leur envoient le produit des entrées. Cette pratique, qu'on pourrait qualifier d'évangélique, perdure jusqu'à aujourd'hui. Dans les *conférences de presse* du frère Villacé, quand il revient d'Indonésie, quelqu'un a réussi à lui arracher un de ces sourires coquins ou complices et un petit silence avant de continuer, tout à fait classique : *Une autre petite question ?* On n'en sait guère plus, parce qu'ils ont appris, ces participants du **Groupe de Théâtre**, que "*la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite*"... Il n'y a pas d'espoirs d'en savoir plus, il n'y a que le **comptable d'en-Haut** que ces quelques "jeunes" du couvent ont connu un après-midi de catéchèse qui doit le savoir.

Si quelque chose a électrisé les enfants et les jeunes de notre localité, au grand plaisir des parents, c'est la fondation du **Groupe Scout "Badaya"**. Là, les souvenirs, les regrets et la nostalgie emplissent des feuilles entières de journaux personnels écrits ou fidèlement conservés sur papier photo ou dans les supports sensibles des neurones. Et apparaissent les noms de : Juli, Gloria, Laura, Ana et Pili Albaina, Ana Villanueva, Koldo et les jeunes du couvent "*les frères anciens*" Andrés Huidobro, Joaquín Grijalvo, Félix Corada, Jesus Peña, Miguel Angel Villacé, Paco Revilla qui ont planté leurs tentes à Condado, Plencia, Salinas de Pisuerga...



Les scouts

La mémoire n'en finit pas de revivre toutes ces émotions, ces souvenirs, ces images. Ce qui affleure le plus et ce qui se répète c'est la joie d'avoir trouvé sur son parcours des personnes ayant fait irruption dans sa vie pour la remplir de sens, de passion, de croissance noble, des regards et des pas assurés sur des sentiers qui nous ont toujours construits, sans jamais détruire. Ils ont éclairé notre chemin. Il ne reste plus qu'à refaire la même chose pour nos enfants.

En terminant je ne peux que remercier "*mes frères aînés, ces 'jeunes' du couvent.*"

3-. LES FRÈRES MENNAISIENS : CENT ANS À NANCLARES.

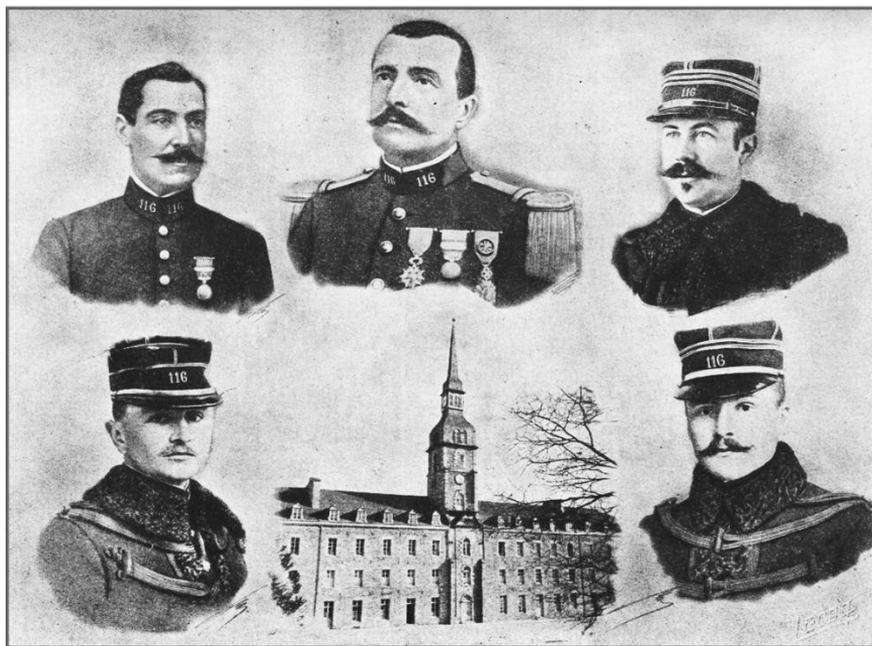
Les événements politiques en France, avant 1903.

La situation politique en France entre 1870 et 1903 fut très agitée. L'année 1880, Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique sous la présidence de Jules Grévy, réussit à faire dissoudre la Compagnie de Jésus par l'Assemblée Nationale et mit dans une situation très difficile toutes les autres congrégations religieuses. Dans la même année de 1880, on décréta la suppression de l'instruction religieuse dans les écoles ; en 1882, on interdit l'étude du catéchisme dans ces mêmes écoles, pour en arriver, en 1886, à la laïcisation totale de l'enseignement dans la France entière. En 1889, on obligea tous les religieux, qui jusque-là en étaient exemptés, à faire le service militaire proprement dit, alors qu'avant ils pouvaient faire un travail d'aide sociale.

Le 1^{er} juillet 1901, l'Assemblée Nationale obligea tous les Ordres religieux à demander une autorisation légale de pouvoir continuer l'enseignement et le 18 mars 1903, on refusa le Permis d'Association aux Ordres enseignants. Par cette loi, connue sous le nom de *Loi Combes* [Emile Combes, médecin de campagne, abandonna sa profession pour se consacrer à la politique et devint Chef du Gouvernement], les Ordres religieux durent abandonner leur pays et se réfugier dans un autre pays limitrophe à la France, qui pouvait leur donner normalement asile. Les congrégations, supprimées par cette loi,

étaient au nombre de 54. Chez les seuls Frères de Ploërmel, 74 écoles disparurent.

Pour les Frères de Ploërmel, un des faits les plus dramatiques de l'époque fut l'évacuation des frères de la Maison-Mère. Elle était occupée alors par 80 frères anciens ou malades et quelques internes... Le 12 février 1904, on donna l'ordre de prendre d'assaut la maison des frères. L'assaut était confié aux 19^{ème} et 116^{ème} régiments de l'infanterie (sur la photo on voit ce n° marqué sur les uniformes), et pour cette périlleuse entreprise ! 1200 soldats furent réquisitionnés ! Une fois l'ordre donné, les capitaines "Roger de Beudrap" et "Morel", ainsi que les lieutenants "Boux de Casson", "de Torquat" et "Boulay de la Meurthe" refusèrent d'obéir. Ils furent jugés et incarcérés.



De gauche à droite, bas : sous-lieutenant de Torquat, lieutenant Boulay de la Meurthe.
Haut : lieutenant Boux de Casson, capitaine Roger de Beudrap, capitaine Morel.

Malgré le refus dans le commandement de l'opération, les frères furent expulsés et leurs biens confisqués... On trouve dans le texte officiel de confiscation : *"une vache bretonne à peau rouge et blanche, une vache nantaise (race nantaise), 2 bretonnes de 5 et 7 ans, un cheval*

au poil marron, un lot important de pots de fleurs, des boutures et des oignons, une barrique d'essence et une autre d'huile, un sac de légumes et une quantité importante de grain..."



Les frères expulsés de la maison mère de Ploërmel

Durant cette année 1903, les frères se virent obligés d'abandonner leur France natale. Quelques-uns s'en allèrent au Canada, où les Frères étaient présents depuis 1886. Les autres émigrèrent vers les pays voisins ou vers ceux qui les acceptèrent : l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, les États-Unis, la Bulgarie, la Turquie et l'Égypte.

Un groupe de 35 frères passa en Espagne, pratiquement sans rien et tenta de s'installer dans les provinces du Pays Basque (Lújua) et de Navarre (Urdax) qui, pour des motifs divers, leur donnèrent asile. Ils ne connaissaient pas la langue, les coutumes étaient très différentes, ils étaient sans logis et avaient peu de moyens économiques pour s'en procurer. Il faut bien dire que parmi les Frères qui décidèrent de s'expatrier en 1903 il y avait pas mal de frères âgés ou malades. De nombreux bienfaiteurs leur offrirent un appui financier et ainsi ils

commencèrent à exercer l'unique métier qu'ils connaissaient et pour lequel ils s'étaient préparés, l'enseignement.

Parmi ces bienfaiteurs se détache particulièrement don Resurrección María de Azkue. Il était prêtre, philologue connu et compositeur basque qui connaissait bien les Frères depuis des années. Il avait eu une entrevue avec le Supérieur Général et avait vécu à Bayonne, près des frères dans la maison de son ami, le chanoine français Arbelbide et parce qu'il avait demandé la collaboration du frère **François Joseph Lapeyre** pour l'élaboration d'un projet de haute volée, son **Dictionnaire Basque-Espagnol-Français**, en 1905.

Avec don Resurrección, grand connaisseur de l'espagnol, du français et de l'euskera, les frères reçurent une aide extraordinaire pour faire leur début dans une langue qu'ils ne connaissaient absolument pas, sauf un petit nombre d'entre eux qui venaient du pays basque-français et qui parlaient la langue régionale.

Les frères reçurent une aide particulière à Dancharinea, non loin d'Urdax et proche de Zugarramurdi et Miqueleborda, bourgs de Navarre et proches de la



Don Resurrección María de Azkue.

frontière française. À Zugarramurdi on leur offrit une maison inoccupée et sans acquéreurs pour l'habiter, *parce qu'on la disait hantée*... Le propriétaire averti, était tout content de tirer quelque profit de la maison et les frères parvinrent à conclure un accord pour la location. Les 4 frères arrivés à Zugarramurdi, le 13 juin 1903, préparèrent la maison le mieux qu'ils purent et, le 31 juin 1903, s'y

installèrent :15 frères âgés, en retraite, et 4 ou 5 jeunes. Ils avaient réussi, suivant de pieux stratagèmes, à passer quelques linges personnels, des draps, un meuble ou deux, et quelques ustensiles. Les chaises *n'étaient pas d'une première nécessité* parce les gens du village leur offrirent des caisses de bois vides mais solides et quelques planches plus ou moins utilisables. *La maison hantée* trouva un peu d'amélioration avec l'arrivée du frère Edgar Duprat, le *contrebandier*, qui connaissait la police française et espagnole, et entretenait des liens d'amitié avec eux. Il arriva en décembre 1903. Une fois, les fonctionnaires des frontières n'arrivaient pas à s'expliquer comment un certain nombre de jeunes hommes en habit civil passaient le matin et revenaient le soir en soutane. *Il s'agissait d'une contrebande illégale de vieilles soutanes* !par les frères qui avaient passé la frontière en habit laïque.

Quand il fallut passer la frontière avec des objets plus volumineux, il semble que monsieur le maire d'Urdax intervint en faveur des pauvres religieux devant les autorités frontalières et ils transportèrent quelques effets qu'ils avaient gardés en France, lors de leur expulsion des maisons et écoles confisquées par le gouvernement de Combes, chez des connaissances et amis pour éviter le pillage, quand les frères durent partir. Ainsi leurs maisons s'amélioraient peu à peu avec les choses les plus indispensables pour la chapelle, les salles de travail, les chambres et autres salles communes.

Les chroniqueurs de cette époque soulignent que ces frères, exilés volontaires, supportaient avec bonne humeur, la pénurie, le manque de confort et la grande pauvreté. Ils étaient heureux d'être arrivés sur une terre qui leur permettait de vivre leur vie religieuse, de porter la soutane qui signifiait beaucoup pour eux. Quand ils devinrent plus nombreux et que la situation s'améliora considérablement, ils furent particulièrement reconnaissants de la bonne compréhension et de la grande sympathie que les gens de Zugarramurdi et autres localités voisines leur avaient manifestées en acceptant de leur prêter des ustensiles de cuisine et des outils de première nécessité.

Avec l'aide des frères Octavio Lacrampe et Eliphios Bassaber, qui connaissaient l'espagnol et le basque, ils parvinrent à se faire comprendre et la communication et l'adaptation devinrent meilleures.



Fr. Octavio
Lacrampe

Une fois qu'ils furent bien installés, après huit ou neuf mois, le propriétaire de la maison mourut et les héritiers constatèrent que la maison *avait été libérée de la sorcellerie* par la présence des religieux, ils voulurent tirer un plus grand profit de l'affaire et, en dépit de l'augmentation du loyer que leur offrit le frère Job Renault, Supérieur Provincial, ils n'acceptèrent pas.



Fr. Job Renault

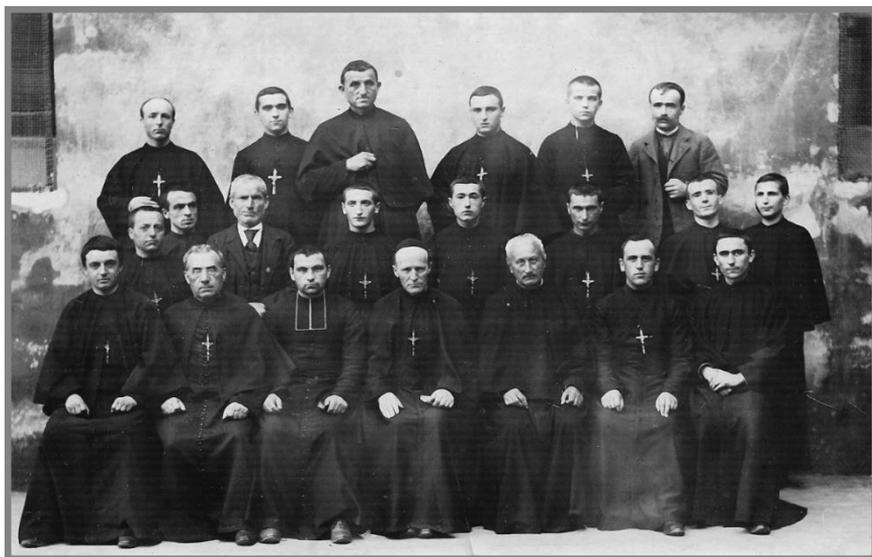
En février, toujours près de la frontière, le frère Job trouva une nouvelle résidence : une maison d'agriculteur avec huit hectares de terres cultivables, située à 1 km de la douane de Dancharinea, sur le bord de la Nivelle, petit fleuve qui servait de frontière. La propriété se trouvait dans le quartier de Miqueleborda, appartenant à Urdax.

On fit le déménagement pendant l'été 1904. Miqueleborda permettait une grande amélioration en espace, en terrains, en dépendances et en installations. Pendant l'été, se retrouvaient de nombreux frères qui logeaient et qui travaillaient dans la province du Pays basque avec l'aide précieuse du prêtre basque don Resurrección María de Azkue, dont on parlera plus en détail plus tard à cause de son précieux appui dans les moments difficiles de l'implantation. Les frères se retrouvaient lors de la retraite annuelle, pour aménager la propriété, se reposer et vivre un moment avec les frères qui venaient de l'autre côté de la frontière.

Dans cette belle vallée de Navarre, quelques années passèrent pour ces exilés. Sept d'entre eux moururent là et sont enterrés dans le cimetière d'Urdax. La maison de Miqueleborda subsiste encore aujourd'hui, à peine modifiée extérieurement mais de grosses lettres noires annoncent son destin actuel : *Venta Mikelen-Borda*.

Dans cette maison les frères résidèrent jusqu'à leur transfert à Nanclarés en 1914. Entre 1903 et 1910, grâce à don Resurrección, les frères mennaisiens se sont donc installés dans le Pays Basque, à Lujúa, Echevarri, Dos caminos, Bilbao, Baquio, Bermeo, Mundaca, Munguia et, près de Reinos, à Soto de Campoo (Santander).

En 1905, la plupart des frères qui résidaient en Espagne se retrouvèrent pour la retraite annuelle à Deusto.



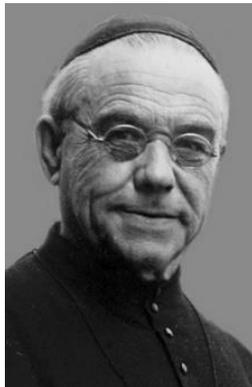
Sur la photo on voit plusieurs frères dont on vient de parler : fr. Abel, fr. Job Renault, fr. François Joseph Lapeyre, fr. Octavio Lacrampe, fr. Xavier Ménoret, fr. Eliphios Bassaber, fr. Alpert Joseph Oxibar, fr. Damian Foutel, fr. Exupère Escudé, fr. Basile Marie Combes, ...

Les Mennaisiens arrivent à Nanclares.

La maison de Dancharinea devenait trop petite pour les nombreux nouveaux aspirants qui arrivaient. Il fallait chercher un lieu plus étendu et le frère Ulysse Baron, nouveau Supérieur Provincial d'Espagne depuis 1910, chercha autour de la maison de Miqueleborda qui continuait à apporter à ses résidents les produits des vaches, des poules et du jardin. Mais il ne trouva rien qui puisse remplir les conditions voulues.

Le frère Ulysse visita San Sebastián à la recherche d'une propriété adéquate. Cependant, une agence immobilière de cette même ville lui indiqua une vieille station balnéaire à moitié abandonnée, à quelques 11 km de Vitoria, près de la gare sur la ligne Madrid-Irún-Paris, à quatre heures seulement de Bayonne.

C'est la première allusion qui faite aux frères de Nanclares de la Oca. Le frère Ulysse visita la station de Nanclares qu'on lui avait tant louée à San Sebastián et il revint à Miqueleborda, enthousiasmé par la propriété, la belle et grande chapelle, la centaine de chambres et la situation stratégique pour communiquer par train (ligne Madrid-Irún-Paris) ou par route (Nationale Madrid-Burgos-Vitoria-Hendaye).



Fr. Ulysse Baron
Provincial d'Espagne

Le frère Ulysse Baron souligna aussi les qualités de la maison au frère Supérieur Général, le frère Jean-Joseph Quirion, mais celui-ci crut convenable de refroidir un peu l'ardeur de ce torrent d'éloges par un raisonnement plus à ras de terre et lui répondit : "*Je vous félicite de*

consacrer vos soins paternels à la branche espagnole, mais n'oubliez pas aussi que vous êtes en charge de l'autre branche (la française). Les Pyrénées ont deux versants."

Le frère Ulysse ne s'avoua pas vaincu. Il comptait sur l'appui du frère Anastasius Meignen, qui partageait son enthousiasme et l'encourageait à persévérer puisqu'il avait visité lui aussi la station balnéaire et en était amoureux. Il sut valoriser l'excellent édifice de l'ancien Grand Hôtel, en tant qu'homme qui s'y connaissait en constructions. Il écrivit au frère Ulysse : *"La propriété se prête admirablement à la Maison Provinciale. Ses pavillons lui donnent une certaine ressemblance avec les monastères médiévaux, érigés sur les pentes des montagnes."* Et il insistait plus tard auprès du même frère Ulysse : *"Essayez à nouveau de convaincre le Conseil Général de ce qu'on ne retrouvera jamais, jamais ! une si belle occasion de faire un achat avantageux et utile à la Congrégation. Ne perdez pas espoir."*

Malgré tout, les Supérieurs Majeurs de la Congrégation n'acceptèrent pas la première offre d'achat, parce que cela dépassait les prévisions économiques. Par la suite, les propriétaires, Messieurs de Múgica, adoucirent quelque peu les conditions et baissèrent le prix, car ils désiraient à tout prix vendre la propriété et ne trouvaient pas d'autres acheteurs. Finalement, après quelques hésitations, les Supérieurs autorisèrent l'acquisition de la propriété.

L'achat fut concrétisé au printemps 1914, par l'intermédiaire du frère Ulysse Baron, Supérieur Provincial, du frère Anastasius Meignen, qui avait été Assistant de la Congrégation et était alors directeur de la Maison de Béthanie (Ciboure, France) et d'un certain monsieur Choquart, agent immobilier, résidant à San Sebastián. L'achat fut conclu pour 175 000 pesetas, payables à Messieurs de Múgica, propriétaires de la station balnéaire abandonnée.

En juillet 1914, le frère Anastasius Meignen et le frère Xavier Ménoret firent à Vitoria une première avance de 25 000 pesetas et se reposèrent dans le vieil hôtel du balnearium de Nanclares cette nuit-là. Y habitait le gardien, don Justo, agriculteur de Nanclares, avec sa femme et son fils Roque et une fille. Ce monsieur accueillit les deux

frères et leur servit au souper "*des anguilles attrapées dans la rivière.*" Le lendemain, ils visitèrent calmement et en plein jour, la propriété qui, après plusieurs années d'abandon, était "*assez triste, un peu lugubre et il y transpirait une immense solitude.*" Il s'agissait d'une maison inhabitée depuis plusieurs années, de jardins et des dépendances dégradées, quelques parties des bâtiments adjacents délabrées et en mauvais état, à cause des pillages dont ils avaient souffert pendant presque quinze ans d'oubli.

À partir de ce moment-là, les frères commencèrent les travaux de rénovation de la propriété. En août et septembre 1914, les frères Ulysse Baron, Exupère-Joseph Escudé, Adolphe Joseph Gomis, Alpert Joseph Oxibar... et des ouvriers de Vitoria travaillèrent sans relâche à la restauration de la maison. Ils changèrent les tuiles "canal" par des tuiles plates pour s'harmoniser avec celles du pavillon principal ; ils installèrent un circuit élémentaire de service d'eau et ils transformèrent en chapelle ce qui avait été la salle de bal du *Grand Hôtel*.



De gauche à droite,



les frères Xavier Ménoret, Adolphe Gomis, Alpert Oxibar, Exupère Escudé,
et Sérène Le Gunédal et Teodoro Ariztia

Grâce aux efforts d'aménagement de ces frères, la maison était presque remise à neuf à la fin octobre ; elle pouvait donc recevoir ses hôtes. Voilà comment arrivèrent les frères Sérène-Marie Le Guénédal, Joseph Jubin, jardiniers, chargés de renouveler et de dessiner de nouveau les haies, les avenues, les promenades qu'il fallait rajeunir et reconditionner. C'est à ce moment aussi qu'arriva, pour les aider dans les travaux de couture et de cuisine, madame Catalina, maman du frère Martin García.

Adieux au collège de Miqueleborda d'Urdax et au noviciat de Saint Michel de Dancharinea.

Le frère Ulysse Baron, Provincial d'Espagne depuis 1910, nous en a laissé le souvenir, de manière succincte, dans les Annales de la Province : *Le transfert s'est effectué en 1914. Miqueleborda et le Noviciat de Saint Michel furent abandonnés, le premier fut remis à sa propriétaire et le second fut vendu 18 000 pesetas (le personnel de ces établissements fut transféré à l'ancienne station balnéaire de Bolen à Nanclares de la Oca (Alava), le 2 novembre 1914.*

L'Écho des Missions, publication interne à la Congrégation, en date de mars 1915, parle du déménagement en ces termes : "*Le 2 novembre 1914 commence notre exode vers Nanclares. Deux autobus partent vers Pamplona, chargés des affaires des collèges de Miqueleborda, Urdax, et du Noviciat de Saint-Michel de Dancharinea*".

1^o novembre

Comme notre aumônier, don Teodoro Ariztia, était parti à Nanclares, nous nous vîmes obligés d'aller à Urdax pour la sainte messe et pour les vêpres. Le soir, nous allâmes visiter nos défunts au cimetière de la paroisse. Au retour, chacun fit son petit baluchon et nettoya ses chaussures afin d'être prêt pour le départ du lendemain.

Les deux grands autobus qui devaient nous conduire à Pamplona venaient d'arriver ; ils restèrent la nuit près de la douane, mais en passant devant le Noviciat, ils klaxonnèrent pour nous prévenir qu'ils étaient là.

2 novembre

La cloche sonna à quatre heures du matin. Chacun savait ce que cela signifiait et le pourquoi de cet appel anticipé. C'était le jour des adieux à notre cher Noviciat de San Miguel de Dancharinea où nous avons vécu tant de jours tranquilles. Nous abandonnâmes cette cour, témoin de nos compétitions et de toutes nos petites discussions, son beau fronton, nos salles de classe, le modeste oratoire où tant de fois nous avons fait le récit de nos peines à Jésus et où nous avons trouvé le courage de poursuivre.

On avait le cœur tout opprimé en pensant que nous ne reviendrions pas dans cette maison bénie, cette tranquille vallée de Dancharinea que nous avons parcourue entre le Noviciat et Miqueleborda. Mais, que faire d'autre que partir ? L'heure était arrivée et, même si certains laissaient couler une larme furtive, nous n'avions plus qu'à nous installer dans l'autobus qui, impatient, avait déjà le moteur en marche et cela nous empêcha ainsi d'entendre les mots et les conseils de nos professeurs.

Enfin, vers cinq heures et demie du matin, nous portâmes dans la voiture les derniers paquets et les 46 voyageurs s'installèrent dans le bus. Un dernier adieu au Noviciat et un coup de klaxon strident annonça notre départ pour Pamplona.

Les ombres de la nuit résistaient encore aux premières lueurs du jour, et nous avons du mal à distinguer les divers aspects de la route, nous ne notions que les moments où les autobus ralentissaient beaucoup, signe d'une forte côte ; de temps en temps nous voyions le tremblement d'une petite lumière au bord de la route, c'est que nous passions près d'une maison ; plus loin, dans le fond de la vallée, on distingua plusieurs lumières rassemblées, c'était le village d'Urdax et

ses habitants encore endormis. Nous leur transmettions nos derniers adieux.

L'air était de plus en plus transparent, l'horizon plus clair vers l'est ; vers le nord, à intervalles réguliers, brilla une vive lumière : c'était le phare de Biarritz. Nous nous approchions de la gorge de Maya ; un nouveau regard en arrière et ce devait être le dernier sur les paysages que nous laissions ; nous ne verrions plus Dancharinea dont on ne voyait plus que les lumières de la douane. "Adieu paisible refuge où nous avons reçu tant de grâces et où nos cœurs ont vibré de tant d'illusions généreuses... !"

Nous arrivâmes à Elizondo autour de sept heures. Là on redistribua les voyageurs dans les bus parce que l'un d'eux devait prendre des passagers habituels sur le parcours quotidien. Il y en avait beaucoup ; cela nous obligea à nous serrer les uns contre les autres. Mais finalement nous trouvâmes tous une place tant bien que mal, et les véhicules reprirent leur marche.

Pendant quelque temps nous passâmes dans la vallée de la Bidasoa puis nous tournâmes sur la droite pour commencer la montée du port de Belate ; l'ascension était pénible car la pente était rude et les virages serrés, mais les conducteurs avançaient sans crainte, car ils connaissaient bien le chemin. Une simple distraction pouvait nous faire rouler dans les précipices qui bordaient la route.

Un bref arrêt nous permit d'admirer le paysage, les montagnes étaient partout, beaucoup d'entre elles étaient déjà couvertes de neige ; nous passions parmi des hêtres et des chênes ; près du sommet, il y avait une vieille forteresse délabrée qui dominait toute la région. Tous ces vieux murs pourraient en raconter des choses, eux qui avaient vu tant d'armées passer tout au long de l'histoire !

La descente se faisait à allure modérée pour éviter aux autobus de faire des tonneaux ; arrivés dans la plaine, ils accélérèrent. Le versant sud des Pyrénées était totalement différent du versant nord ; des montagnes pelées et rocailleuses, des champs fraîchement labourés,

quelques rares arbres aux feuilles rougies par les premiers froids, tout cela nous donnait une impression de tristesse à laquelle on avait du mal à se soustraire, surtout au sortir d'un pays à la végétation luxuriante comme celle que nous venions de laisser sur les bords de la Nivelle.

Enfin, nous arrivâmes à Pamplona, ville à l'aspect pittoresque, avec ses remparts, là où précisément fut blessé saint Ignace de Loyola. Nous entrâmes tranquillement dans la capitale de Navarre pour débarquer sur la belle place de la Constitution. Il était temps de se détendre les jambes ! Six des poules que le frère jardinier s'était entêté à emporter pensèrent que le moment était venu de se dégourdir les pattes et sans autre autorisation que celle qu'elles prirent, sautèrent de leur cage et commencèrent à picorer ce qu'elles trouvèrent au milieu de la place ; mais c'était sans compter sur l'agilité de l'un des chauffeurs et les jambes légères de nos postulants qui les renvoyèrent, vite fait, dans leur enfermement.

Après un rapide coup d'œil au village et un petit encas pour nos estomacs, nous nous dirigeâmes vers la gare. Les gens nous regardaient, je suppose que c'était avec admiration.

Grâce au zèle du frère Adolfo Gomis, organisateur du voyage, nous nous installâmes rapidement dans le train qui devait nous conduire jusqu'à Alsasua. Heureusement, nous avions un wagon entièrement réservé pour nous. Le temps était splendide, la joie rayonnante se voyait sur les visages. Nous rompions la monotonie du voyage en chantant des cantiques et des chansons joyeuses. Durant un long moment, le train suivit le bord d'une rivière le long de la chaîne d'Andia. Des champs bien labourés, des bois de chênes verts, des rochers stériles ou entourés de pauvres plantes où paissaient des troupeaux de chèvres et de moutons... De temps en temps on pouvait voir un petit village de maisons grises, dominé par une modeste église, dépassée par une tour carrée ou par un clocher.

Nous arrivâmes à Alsasua vers les quatre heures de l'après-midi ; là l'attente fut longue. Nous devons reprendre le train de neuf heures et demie. Les bons pères Capucins s'ingéniaient à nous faire passer le

temps agréablement pendant cette longue attente : une visite des jardins et de la cour où leurs jувénistes nous firent passer un agréable moment à jouer à la pelote, puis, à la chapelle, où nous fîmes nos prières du soir; enfin, à l'heure du souper, ils essayèrent de nous divertir par une session de phonographe.

Ces bons pères voulurent à tout prix que nous mangions avec eux, et même si à plusieurs reprises nous avions calmé notre faim pendant le voyage, nous ne vîmes aucun inconvénient à accepter le souper qu'ils nous offraient avec tant de délicatesse. Nous n'oublierons pas de sitôt ces agréables cinq heures passées avec eux. À neuf heures et demie il fallait reprendre le train, et cette fois, pour l'étape définitive, à destination de Nanclares. Ce n'était pas si agréable. Il faisait nuit. La longueur du voyage et la fatigue parvenaient à fermer les paupières de beaucoup. Les plus courageux continuaient, éveillés, et tuaient le temps à prier des dizaines du rosaire et à chanter des cantiques. Ils essayaient de voir, à la clarté de la lune, les villages par lesquels nous passions.

À Vitoria, vingt minutes d'attente ; nous réveillâmes les endormis et tous, nous nous préparâmes à apercevoir notre nouvelle demeure. Un quart d'heure après le départ du train de Vitoria, apparut devant nos yeux la grande construction du *Balnearium* de Nanclares. Je crois que même les pèlerins qui arrivaient à Jérusalem ne devaient pas avoir plus de plaisir que nous.

À la gare, nous attendait notre sympathique aumônier, don Teodoro Ariztia, accompagné du frère Sérène Marie (Seren) Le Guénédal et du frère Joseph Jobin. Nous annonçâmes notre arrivée par des feux d'artifice et on nous répondit depuis la maison par d'autres feux puis allumant toutes les lumières des chambres en même temps, notre chemin fut illuminé par des fréquents feux de Bengale.

Nous ne pouvions oublier la chaleur de l'accueil du frère Provincial, le frère Ulysse ; on devinait ce que cela pouvait être quand on connaissait le cœur de ce cher Supérieur. Après avoir épanché nos sentiments jusqu'au bout, on nous conduisit au réfectoire prendre

quelque chose, mais ce que nous désirions surtout c'était du repos. Il était temps, l'horloge marquait une heure et quart du matin.

Installation à Nanclares

3 novembre 1914

La majeure partie de cette première journée, nous la passâmes à visiter la maison et la propriété, et à installer nos affaires dans les salles qui nous étaient assignées.

7 novembre 1914

Dix nouveaux postulants arrivèrent, plusieurs d'entre eux attendaient notre arrivée à Nanclares pour s'inscrire. Les classes commençaient mais il y avait toujours ici ou là des petits travaux d'intérieur. Les uns frottaient les escaliers tandis que d'autres nivelait les cours et maniaient le balai dans les chambres, les cours et les couloirs. Beaucoup d'activités donc. Il s'agissait de tout mettre au point pour la visite de Monseigneur qui nous avait promis de venir bénir la chapelle.

15 décembre 1914 : Bénédiction de la chapelle.

Il est vrai que Monseigneur l'évêque s'était fait attendre mais en contrepartie il s'était montré très paternel. La semaine précédente, il nous avait surpris en se présentant à l'improviste alors que nous étions en train de réaliser les travaux de nettoyage de la maison, attifés dans les plus étranges costumes. Cela ne l'a pas empêché de nous bénir. Les pauvres novices, les sacrifiés de toujours, auraient pu avoir honte de leur tenue vestimentaire, mais c'était le cas de le dire : "la charité couvre tout."

Comme il nous l'avait annoncé, ce jour-là, il vint le 15 décembre pour bénir la chapelle et toute la maison. Il célébra en compagnie du Vicaire diocésain, de son aumônier et de tout le clergé des environs.

Assistèrent aussi un groupe de la Mairie et beaucoup de personnes pieuses et distinguées de Vitoria.

Après le chant du *Te Deum*, l'Évêque alla chercher le Saint Sacrement à l'oratoire provisoire pour le déposer dans le tabernacle de la chapelle.

Une prestigieuse publication religieuse nationale, *La Hormiga de Oro* rapporta cet événement en consacrant une page entière à cette bénédiction solennelle.

Enfin, après tant d'années d'abandon, la vie revenait dans ces grandes constructions du Balnearium de Bolen. Tout le monde, religieux et gens de Nanclares, fut rempli de joie.

Après le repas, nous nous retrouvâmes tous dans une des grandes cours de la maison pour souhaiter la bienvenue à Monseigneur l'Évêque. On lui avait préparé un dais fait de guirlandes de buis artistiquement placées et ouvragées. Le dais était couronné par le drapeau pontifical, les drapeaux de l'Espagne et de la France.

Le programme des festivités fut simple : Un chant artistiquement exécuté, un discours lu par un juvéniste et un autre chant. Dans les coursives, les gens de Nanclares s'étaient unis à la communauté en ce jour de joie et poussaient des Vivats!

Au tumulte et au bruit succéda le silence. Monseigneur l'Évêque se mit debout pour s'adresser à la communauté. Entre autres, il souligna le rôle de la Providence qui dispose de tout, de façons diverses, avec des buts étranges pour les humains :

"L'homme s'agite mais Dieu le conduit. Ceux qui ont construit ce bel édifice ne pensaient sûrement pas à en faire un asile de prière et de recueillement, ils ne pensaient pas qu'il allait devenir la maison de Dieu. Cependant, après cette bénédiction solennelle, notre Seigneur a établi son trône d'amour dans cette salle destinée aux fêtes profanes et mondaines ; elle est devenue la chapelle du Sacré Cœur. Là où la peinture avait multiplié ses extravagances règnent maintenant des

peintures exemplaires. Les stations du chemin de croix remplacent les vitres resplendissantes et les miroirs qui irradiaient les jeux de lumière. C'est maintenant la Maison de Dieu où nous attendons de nombreuses générations d'apôtres."



La chapelle du Sacré-Cœur

16 décembre 1914

Il n'y a pas de roses sans épines. Parfois, la tristesse et la joie se transforment en un aigre-doux indescriptible, et c'est ce qui arriva à Nanclares. La veille, le premier frère Mennaisien mourait à Nanclares, le frère Mathurin Lardos ; il était malade depuis longtemps. Il est mort dans la matinée, le jour même où la communauté s'apprêtait à célébrer la bénédiction de la nouvelle maison et sa chapelle. Le cortège funèbre se déroula le 16 décembre, conduit par le curé de Nanclares. Les restes de ce frère reposent dans le cimetière de Nanclares.

31 décembre 1914 : Les fêtes de famille.

Au nom d'une fausse démocratie, nous avons perdu ces fêtes de famille qui nous unissaient chaque fois plus et tous ceux qui les ont connues en gardent un excellent souvenir. Une de ces fêtes était la fête du jour de l'an avec le frère Provincial et l'aumônier, don Teodoro Ariztia, nos supérieurs.

Eh bien, malgré les difficultés et le manque de moyens, le 31 décembre de cette même année, il y eut la fête, exactement comme cela se passait à Dancharinea ou à Lavacan. Toute la maison se réunit autour des supérieurs. Quelques postulants déclamèrent des poésies et jouèrent ou chantèrent quelques morceaux. Une fois disparu de la scène le dernier acteur, un tout jeune postulant prit la parole, au nom de toute la communauté, pour souhaiter une bonne année au frère Provincial et à l'aumônier. Tous les deux répondirent par des mots qui allaient droit au cœur de tous. La cérémonie s'acheva par une distribution de bonbons, et comme personne ne rechigne à ces choses-là, il y eut une acclamation et des cris de joie.

15 janvier 1915 : Mise en marche de la centrale électrique.

Le dernier propriétaire du *Balnearium*, don Pablo Fernández Izquierdo, dans la revue qu'il dirigeait, *Los Avisos Sanitarios*, se vantait d'avoir été le premier en Espagne à disposer, dans son *Balnearium*, d'une centrale électrique. Cette centrale était installée dans ce que nous connaissons aujourd'hui comme *l'atelier des machines* de notre menuiserie ; elle était divisée en deux. La partie avant, qui donne sur

le jardin, était comme maintenant, au ras du sol et le reste un peu plus élevé, formant comme un entresol. Dans la première partie il y avait la dynamo et dans la seconde les accumulateurs. Les Annales de l'*Écho des Missions*, au jour du 15 janvier 1915, disent de manière laconique : "*arrivée du moteur pour la petite fabrique d'électricité*".

On ne peut guère parler de réussite à la première installation et synchronisation du moteur et de la dynamo parce que le 6 février on fit le constat suivant : "*La dynamo, en rébellion ces derniers jours, se décide enfin à nous donner une bonne lumière électrique. Toute la maison est illuminée.*" Puis dans les jours qui suivirent, on continua à donner des nouvelles de la bonne marche du générateur électrique. Le moteur fonctionnait presque sans interruption, nuit et jour. Pour mettre la batterie au point, il fallait charger et décharger... c'était la seule façon de procéder afin que les accumulateurs fonctionnent à plein régime.

On décrit ainsi la petite centrale : "*Notre petite fabrique comprend un moteur semi-diesel, d'une force de 9 chevaux, une dynamo à courant continu, un tableau de distribution et une batterie d'accumulateurs de 60 éléments. Elle est capable d'alimenter 5000 bougies et les accumulateurs fournissent du courant pour 800 bougies pendant dix heures.*"

Première célébration de la fête de saint Joseph, patron de la maison.

Continuons à raconter la fête du saint patron. "*Le 19 mars est toujours une fête obligatoire en Espagne. Saint Joseph est le patron de notre maison de Nanclares. Nous prenons grand soin de ne pas l'oublier. Les points importants du programme du jour sont les suivants: grand-messe avec chants polyphoniques, inauguration d'un beau lustre, chapelet à 9 h, vêpres solennelles à 11h ; repas festif de toute la communauté dans le même réfectoire ; à 14.30, bénédiction solennelle des machines et du service des eaux ; à 5 h de l'après-midi, session de projections lumineuses fournies par notre sympathique aumônier par intérim, don Tomás Berrueta, qui nous présente des vues sur la marine militaire et sur les Vosges. Malgré la pluie qui n'a pas cessé de tomber toute la journée, le 19 mars a été une belle journée*"

pour nous, enveloppée dans une atmosphère de piété et d'amour envers notre saint patron."

26 mars 1915

Arrivée des frères Fausto Lay, Polyme Drougard et Protas Fazeuilles qui étaient restés à Dancharinea. Après leur arrivée, la communauté était au complet. Outre l'édification apportée par ces bons anciens, ils devaient prêter de précieux services à la maison : le frère Fausto aura mille occasions de manier le rabot de menuiserie, la scie, le marteau et la bêche... Le frère Polyme polira les casseroles et le frère Protasio maniera l'aiguille du couturier pour repriser les vêtements et les chaussettes de la communauté.

L'ordre d'arrivée des frères à Nanclares fut le suivant : tout d'abord, le frère Ulysse Baron, provincial, puis Exupère-Joseph Escudé, Adolphe Joseph Gomis et Alpert Oxibar. Ces derniers arrivèrent à Nanclares un ou deux mois avant le 2 novembre, pour ranger la maison. Quelques jours avant cette date, sont arrivés : le frère Sereno Le Guénédal, le frère Joseph Jubin et Catalina, la maman du frère Martín García qui travaillait comme cuisinière et couturière et qui nous a accompagnés jusqu'à sa mort.

Malgré l'activité des frères venus à Nanclares pour préparer la nouvelle demeure, il manquait bien des choses. Le service d'eau était très délicat : il fallait passer des heures à jouer de la pompe à main pour fournir l'eau indispensable à la maison. À force d'huile de bras, il fallait la faire monter dans un réservoir qui était en haut de la tour nord-est du Grand Hôtel, c'est-à-dire lui faire faire un parcours de plus de 200 mètres en comptant l'élévation depuis le balnearium jusqu'à la tour indiquée. Pour économiser ce travail et la perte de temps, on acheta un moteur qui actionnait la pompe.

À la vue de tant de changement et des améliorations des frères français, les gens du village finirent par dire que nous projetions d'installer un service de tramway électrique entre chez nous et Vitoria. Les anecdotes à ce sujet sont nombreuses, en voici une : un habitant du village, pleinement convaincu de la grande richesse des frères, discutait

avec le frère Ulysse sans qu'il soit possible de le convaincre de la pauvreté de ces nouveaux habitants étrangers.

- Voyons, lui disait le frère, *d'où croyez-vous que sort tout l'argent que nous avons ?*

- *D'où vous le sortez ? de vos élèves.*

- *Vous êtes agriculteur, vous travaillez toute la journée, vous avez pas mal de champs, alors, vous devez avoir beaucoup d'argent.*

- *Ah ! là, vous avez touché juste ! Nous les agriculteurs nous sommes les gens les plus esclaves, les plus pauvres de toute l'Espagne.*

- *Eh bien, voyez-vous, la grande majorité des enfants que nous avons ici sont fils d'agriculteurs et de régions plus pauvres encore que celle-ci. Certains n'ont pratiquement rien d'autre que ce qu'ils ont sur eux, ils n'ont presque pas de quoi se changer.*

- *Vous abondez dans mon sens, s'ils sont pauvres, comment vous débrouillez-vous pour entretenir tout ce monde-là ?*

- *Si vous saviez comment nous devons faire chaque jour, vous changeriez d'opinion.*

Beaucoup ne tardèrent pas à être convaincus de la pauvreté des frères. Leur pauvre nourriture, leur vêtement, le dur travail continu pour arranger la propriété, le manque d'argent pour payer les boutiques ou les dettes en retard, etc. firent voir à beaucoup la véritable situation des frères. Même s'ils nous croyaient riches, tous nous admiraient et nous rendaient hommage, et quand ils furent convaincus de notre pauvreté, proche de la misère, certains finirent par nous mépriser ou du moins perdre confiance en notre solvabilité.

Portraits de quelques-uns des premiers frères.

Les gens se familiarisèrent peu à peu avec les nouveaux habitants du couvent. Ils lièrent amitié avec les nouveaux arrivés et leurs différentes activités, reconnaissant ainsi le travail que faisait chacun.



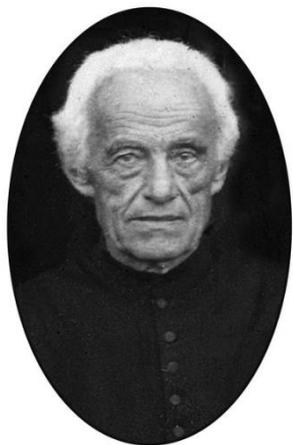
Ils voyaient le brave et saint homme, le **frère Thomas d'Aquin Legrégüero** (né le 10-02-1843 et mort le 03-04-1918) travailler la terre avec ses vaches laitières. Il les traitait avec une véritable affection et leur parlait comme à "*ses sœurs et ses filles en Dieu*". Il soignait aussi les autres vaches dans la prairie et on le voyait toujours silencieux, recueilli, réservé ; il méditait ou priait. Les gens l'appelaient le "*saint du couvent*". Il mourut à l'âge de 75 ans à Nanclares. Il avait passé un temps sans soutane, en Bretagne, et après quelques mois, il la reprit, mais pour cela il dut s'exiler. Il arriva comme il put à Dancharinea en 1904, et, malgré son âge avancé, il continua à se consacrer aux durs travaux des champs jusqu'à sa mort à Nanclares.

Le **frère Laurent-Joseph L'Anthoen** (né le 23-04-1867 et mort le 03-02-1924) remplaça le frère Thomas d'Aquin dans les travaux des champs, il s'occupa des vaches et de tout ce que faisait le bon frère. Sa vie était admirable pour les gens qui venaient du village et qu'il servait avec délicatesse, même quand le travail était prenant ; il parlait toujours aux gens qui le saluaient et cherchait à entamer la conversation.



Le tout jeune **frère Henri-Joseph Le Breton** (né le 30-03-1902 et mort le 21-03-1918, à 16 ans, de tuberculose). Il était d'un tempérament de feu, laissant parfois douter de sa vocation. En entrant au noviciat, il changea complètement et montra sa ferme volonté de suivre cette étape avec grand sérieux. Durant sa maladie, on le trouvait souvent à genoux au pied de son lit à prier. Sa résignation et l'acceptation de sa mort comme étant la volonté de Dieu laissaient tous ceux qui le visitaient admiratifs.

Le **frère Alain-Joseph Guitton** (né le 06-11-1846 et mort le 31-08-1917), avait une grande renommée à Tahiti où il vécut 40 ans. Il vint à Nanclares pour se reposer et se préparer à mourir et non pour se soigner. Il disait lui-même : "*Ma maladie (artériosclérose multiple avancée) n'a plus de remède à mon âge et je vais mourir sans rester bien longtemps dans mon lit*". Ce qui arriva effectivement. Durant les quelques mois qu'il passa à Nanclares, le frère Alain sut conquérir l'affection de tous les frères grâce à sa grande amabilité. La mort se présenta à lui le 31 août 1917, il avait 70 ans et avait fait partie de la congrégation pendant 52 ans.



Le **frère Fauste Lay** (né le 04-05-1836 et mort le 04-09-1915), après être resté quelques mois à Dancharinea pour garder la maison, suite au départ des frères, vint à Nanclares pour se joindre aux FF. Polyme et Protais. Il mourut le 4 septembre 1915, il fait partie des deux frères qui sont enterrés dans le cimetière de Nanclares. Avant de venir en Espagne pour diriger le collège de San Miguel de Dancharinea, il avait assuré d'importants postes en France. Provincial avant le frère Job Renault, provincial de Bretagne pendant quelques années, directeur du juvénat de Saint-Jean-Pied-de-Port. Sa vertu principale était la bonté.

Le **frère Adolphe-Joseph Gomis**, (né le 19-03-1884 et mort le 17-07-1915) laisse dans le district et particulièrement à Echevarri, à Baquio et ici à Nanclares, où il a tant œuvré à l'organisation des premiers temps comme ensuite à la bonne marche de la maison, une trace ineffaçable, par sa simplicité, son amabilité, sa capacité de travail, son activité constante et son abnégation. Dans ses derniers moments, on le transféra à Baquio avec l'espoir de le voir se remettre de sa maladie, aux soins du frère Alpert-Joseph Oxibar, mais il mourut le 17 juillet 1915. À Baquio, il fut pleuré comme jamais on a pleuré quelqu'un avant lui.



Le **frère Exupère-Joseph Escudé**, (né le 18-02-1854 et mort le 07-12-1929) en tant qu'économiste achetait toujours ce qui était le moins cher et ne faisait que les dépenses indispensables. Il s'occupa des piscines du balnearium où on lavait le linge.

Une autre figure de la maison fut celle du **frère Edgard Duprat**, (né le 15-10-1868 et mort le 02-02-1953). Il vint de Bilbao, malade de la goutte. Quand il alla un peu mieux, il fut économiste de la maison. Il faisait les commissions à Vitoria et à Nanclares pour toute la communauté. Il se chargeait de répartir les "classiques", c'est-à-dire les fournitures scolaires pour les jeunes, les achats et les ventes de toutes sortes. Il avait un goût extraordinaire pour la décoration de la chapelle et le soin des ornements. Il exigeait de suivre scrupuleusement les rubriques liturgiques, marquant les fêtes, les solennités, même à table !



Le frère Polyme Drougard, (né le 12-06-1849 et mort le 31-12-1929) était chargé de la cuisine, mais il avait beau mettre tout son savoir et sa bonne volonté, il n'était pas doué pour cela. C'était un homme de caractère joyeux, toujours souriant. Une de ses passions était de mettre en vers les petits événements quotidiens et de les déclamer à table ou en récréation. Ses compositions étaient méritoires mais n'étaient pas toutes conformes aux règles de la versification orthodoxe. Ce que tout le monde louait c'était la dose de piment qu'il y mettait. La morale ne manquait jamais à la fin.

Sa piété et sa ponctualité aux exercices religieux furent toujours exemplaires et contagieuses. Il avait une dévotion spéciale aux exercices du chemin de croix, dont il suivait les stations avec dévotion et recueillement. Il partit de Nanclares le 31 janvier 1924, vers Ploërmel en France, pour commencer un repos bien mérité après avoir passé une grande partie de sa vie comme cuisinier à Ploërmel, Hennebont, Zugarramurdi, Miqueleborda et finalement à Nanclares.

Le frère Alpert-Joseph Oxibar, (né le 27-07-1882 et mort le 09-05-1979) aida beaucoup, dans les premiers temps, le frère Polyme à la cuisine et ensuite le remplaça à ce poste. Le frère Alpert, à cette époque, je crois bien que ça a toujours été, était l'homme "arrangeant" qui se prêtait à tout. Il pouvait tout aussi bien aider à la cuisine comme s'occuper des vaches ou aider le frère Laurent-Joseph L'Anthoen dans les champs ou les lavandières pour mettre le linge à sécher ou le ramasser. De fait, sur la liste annuelle de l'année 1923, où figurent les postes et les



responsabilités de chacun, figure textuellement : "frère Alpert-Joseph Oxibar, l'homme à tout faire."

Au **frère Sérène Marie Le Guénédal**, (né le 18-02-1884 et mort le 15-01-1977) nous devons les jardins tels que nous les voyons aujourd'hui, ainsi que les semences que venaient chercher tous les habitants de Nanclares et des villages alentour : des plants de tomates, de piments, de carottes, de choux, de salades, d'oignons. C'était un jardinier hors pair pour les fleurs comme pour les légumes. En plus de ces travaux il surveillait aussi les études le jeudi et le dimanche pendant l'heure d'étude du *Manuel du Postulant*. Il surveillait aussi la vaisselle et le dortoir.



L'embellissement de la propriété commença en 1915, avec la plantation de pins et autres arbustes. Sur les plans du frère Xavier Ménoret on construisit le jardin qui était devant ce que nous appelions *Maison de la garde* et qui était l'hôtel du premier balnearium de don Silvestre Fernández de Larrea et en partie une petite cour où se garaient les voitures des visiteurs. Pour faire ces jardins, il fallut enlever les pierres jusqu'à une profondeur de 70 cm ou plus et ensuite transporter la terre de la rivière. On fit de même avec le jardin qui se trouve devant la maison principale. Pour les réparations et les arrangements divers des différentes maisons, il fallut presque deux ans à un ouvrier de Monsieur Manchola de Vitoria, qui s'occupait aussi du bon fonctionnement des moteurs pour l'eau et la lumière. Les annales disent que ce monsieur fut toujours très correct et se porta toujours très bien.



Fr. Claude Latxague

Le **frère Claude Latxague** (né le 19-09-1887 et mort le 26-11-1982) remplaça ce brave monsieur dans tous ces services. Il était aussi surveillant d'étude, en remplacement du **frère Marie-Léon Pélissier**, (né le 28-11-1872 et mort le 18-11-1949) qui fut appelé à rejoindre les rangs de l'Armée durant la Grande Guerre et qui, par la suite, mourut à Haïti.



Fr. Marie-Léon Pélissier

Autres frères anciens.

En plus des frères cités, qui n'étaient pas encore inscrits dans la catégorie des frères anciens, vinrent d'autres qui ne pouvaient déjà plus rien faire. **Frère Vincent Siau** (né le 23-03-1834 et mort le 22-03-1916) arriva déjà malade de Lavacan. Il avait reçu l'**ordre** de "*ne pas mourir avant que le cimetière de la communauté*" ne soit creusé dans la roche. Le frère obéit, comme il convient à un religieux fidèle, et, effectivement, fut le premier à être enterré dans notre cimetière. Ceux qui sont morts avant lui furent conduits au cimetière paroissial de Nanclares. Ce sont les frères : Mathurin Lardos, mort le 15-12-1914 et Fausto Lay, mort le 4-09-1915.

Le second enterré dans notre cimetière fut "**le petit Jean**", vénérable vieillard qui n'était pas frère, mais qui s'était donné à la Congrégation depuis longtemps. Il était cousin du frère François-Joseph Lapeyre.

Le frère Protais Fazeuilles (né le 15-08-1842 et mort le 14-09-1921) est mort à 79 ans à Nanclares. Il assura le métier de couturier pendant de longues années tant au collège de Lavacan, en France, qu'à Ploërmel, Urdax et Nanclares. Une de ses passions était de décorer les autels de fleurs, il était le "chargé en titre" de la Fête-Dieu de Nanclares et de la fête du Sacré-Cœur au couvent. Il avait aussi la charge de la préparation du "trône" lors de la fête patronale des supérieurs ou lors des visites de Monseigneur l'Évêque.

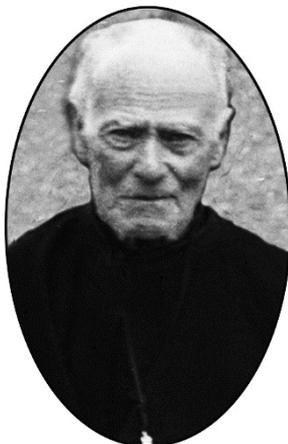


Le frère Léobard Marie Bourgneuf (né le 11-01-1831 et mort le 26-06-1916). Ce frère resta plus de cinquante ans à Lourdes, il fut témoin des apparitions. Il fit la classe à un frère de Bernadette. Il mourut à 85 ans. Sur le bois du crucifix que portait le frère Léobard et qui l'accompagna sur sa tombe, étaient incrustés de petits morceaux du rocher où la Sainte Vierge avait posé les pieds quand elle apparut à Bernadette. Dans les dernières années il avait perdu complètement la mémoire, ce qui donnait lieu à des scènes comiques à la maison et même dans Nanclares.

Certains jours, il faisait la sieste et quand il se levait, mettait son pantalon mais oubliait sa soutane, il mettait sa douillette à la place. Ainsi vêtu et le bonnet de nuit bien calé sur la tête, il allait dans les couloirs arrêtant tous ceux qu'il rencontrait pour leur demander si c'était l'heure de la messe ou bien si c'était l'heure du repas. Ensuite, quand on lui rappelait la bonne heure, il essayait de retourner dans sa chambre pour passer le temps. Il ouvrait toutes les portes car il ne se rappelait plus laquelle était la sienne. Il lui arrivait même d'ouvrir la porte d'une classe. En s'en rendant compte, il saluait très poliment, car c'était quelqu'un de bien éduqué, demandait pardon et se retirait en faisant une grande révérence.

Il se couchait aussi parfois par erreur dans le lit de n'importe quel frère. On le trouva une fois sur la grand-route, très fatigué et "faisant du stop". Une voiture s'arrêta, le chauffeur lui demanda ce qu'il voulait, il répondit qu'il était très loin de Lourdes et qu'il serait heureux qu'on l'y conduise. Le brave homme comprit et l'invita aimablement à monter, puis, le ramena à la maison.

Un autre jour en sortant par "l'arche" il se perdit. Au lieu d'aller vers Vitoria il prit le chemin de Pobes, et cela, comme toujours, sans en parler à personne. Il commença à marcher mais ses jambes lui manquèrent. Quand il vit le village d'Ollabarre, il s'y dirigea. Il arriva à une maison et comme il ne connaissait pas l'espagnol, il demanda par



Fr. Léobard Bourgneuf

gestes un lit pour se reposer. Comme les gens du coin le connaissaient, ils lui fournirent le lit qu'il demandait, il s'y allongea tranquillement. Pendant ce temps, ils prévinrent le couvent de venir le récupérer. Quand les frères arrivèrent, ils le réveillèrent mais il répondit de le laisser tranquille, qu'il n'avait pas encore assez dormi. Comment faire pour le faire céder ? L'un d'eux eut l'idée de lui dire : "*Pressez-vous sinon nous allons arriver en retard à Lourdes.*" Merveilleux remède : il se leva rapidement et les suivit jusqu'à la maison.

Il ne pouvait se débarrasser de cette idée de Lourdes. Pour calmer ses douleurs ou dans ses moments d'angoisse, il suffisait de lui dire que la voiture était prête et lui demander si sa valise était prête. Il répondait

invariablement : "*Pas tout à fait, mais je vais la faire tout de suite.*" Il partait alors vers sa chambre, mais une fois rendu, ne se rappelait plus ce qu'il y était venu faire, il se couchait sur son lit pour s'y reposer. Dans ces cas-là, il prenait le livre de l'office et se mettait à prier. C'était toujours l'office de la sainte Vierge auquel il fut fidèle tous les jours de sa vie.

Le **frère Théodore Varlot** (né le 21-08-1856 et mort le 22-12-1916) avait été professeur pendant longtemps au collège des Jésuites de Sarlat et au collège ecclésiastique de Dax en France. À Nanclares il remplaça, comme surveillant, le frère Marie-Léon Pélissier (né le 28-11-1872 et mort le 18-11-1949) faisant son travail admirablement et s'attirant la sympathie des professeurs et l'affection des élèves par sa rectitude envers les uns et les autres et par ses manières distinguées et affables qui furent toujours ses principales qualités. Il mourut à 60 ans à Nanclares.

1916. Construction du nouveau cimetière de la communauté.

Le District n'a pas eu de cimetière propre à Dancharinea et les frères étaient enterrés dans les villes où ils mouraient. Huit sont enterrés à Urdax (Navarre), les autres reposent à Bilbao, Baquio, Aguilar de Campoo et dans le cimetière de la ville de Nanclares où est enterré le frère Mathurin-Joseph Lardos, mort le 15 décembre 1914, quelques jours après l'arrivée des frères à Nanclares ainsi que le frère Fausto Lay mort le 4 septembre 1915.

Une fois installés à Nanclares, les Supérieurs firent les démarches pour obtenir le permis de construire un cimetière à eux. Très vite une ordonnance royale accorda la licence demandée par le frère Ulysse Baron, provincial. On choisit la zone ouest de la propriété à quelque cent mètres de la maison principale, dans un lieu non cultivable. Les travaux commencèrent en 1915. Ce fut difficile à cause du sol rocailleux qu'il fallut creuser à la mine et à la dynamite afin d'obtenir une surface de 100m² sur un mètre et demi de profondeur. La pierre extraite servit à la construction des murs de l'enceinte et il fallut

chercher de la terre pour remplir le vide. Il n'y avait qu'une petite charrette à bras ; et la Zadorra offrait une très bonne terre sur la petite île qui s'était formée avant le pont de la route. Ainsi, sans perdre de temps, utilisant le moyen de transport qu'on vient d'indiquer, on vida l'île de sa terre et on en rempli le cimetière.

C'est Miguel García, maçon de Nanclares, qui érigea les murs d'enceinte et le travail fut achevé en 1916. Le cimetière fut béni et était désormais prêt à accueillir les frères qui devaient y reposer.

On calcula de quoi héberger 40 tombes, creusées dans la terre comme on le faisait généralement à cette époque. Soixante-quatre frères y sont enterrés, deux aumôniers, madame Catherine García, mère du frère Martín, qui a été longtemps cuisinière et couturière de la communauté, un novice, le frère Albert Le Breton, quelques postulants, un élève de la Maison de garde et une employée de la maison.

Le premier frère à y être enterré fut le frère Vincent Siau, mort le 22 mars 1916, à l'âge de 82 ans, après avoir passé la grande partie de son temps à divers postes manuels de Lavacan (France) particulièrement comme infirmier. Le frère Léobard-Marie Bourgneuf le suivit le 26 juin de la même année, à l'âge de 85 ans.

La Province honora ainsi ses frères défunts, hommes de mérite, consacrés au service de l'Église, de la société, avec une attention toute particulière pour les enfants et les jeunes, et pour la Congrégation des Frères Mennaisiens. Ils reçoivent là de nombreuses visites où l'on prie pour l'édification de tous ceux qui veulent suivre leur exemple. (Fr. Miguel José Aparicio)

Le 1er juillet 1917. Intronisation de l'image du Sacré-Cœur dans les familles de Nanclares.

Tous ceux de la Maison de Nanclares allaient participer à la belle fête de l'intronisation de l'image du Sacré-Cœur dans chaque foyer de la ville. La distribution des images pieuses fut faite sur la place à la fin de la procession.

Le 29 juillet 1917. Installation du nouvel évêque de Vitoria, Mgr Eijo y Garay.

Monseigneur doit passer par la route pour son voyage vers Vitoria et nous sortons lui souhaiter la bienvenue à Nanclares. Au moins 200 personnes viennent lui présenter leur respect. Au bout d'un moment un nuage de poussière annonce l'arrivée de Monseigneur. Un petit nombre de voitures s'arrête à quelques mètres du premier groupe et plusieurs ecclésiastiques en descendent dont Monseigneur Eijo y Garay qui leur donne son anneau à baiser. À notre grande surprise, nous voyons que, au lieu de poursuivre, il commence à s'approcher à pied de notre groupe. Il nous salue et s'adresse au frère Provincial pour s'intéresser à notre maison de formation et nous bénir. Nous promettons d'être tous présents à la Réception Officielle à Vitoria et nous prions pour lui.

Le 7 août 1917. Consécration de la Maison au Sacré-Cœur.

Par une cérémonie simple mais émouvante on célébra la consécration de la Maison au Sacré-Cœur et on intronisa sa statue. Elle est placée dans le patio intérieur central, elle peut ainsi être vue de n'importe quel point de la maison. Nous espérons qu'elle attirera sur nous toutes les bénédictions promises à ceux qui l'honorent.

Les 26 - 27 - 28 septembre 1917. Centenaire de la fondation de notre Institut.

Trois jours ont été consacrés à offrir un triduum de prières pour notre Institut à l'occasion du centenaire de sa fondation. Nous avons décoré la maison pour la visite de Mgr Eijo y Garay, évêque de Vitoria, qui nous a honorés de sa présence le 29 septembre.

Les patios intérieurs, le portique de l'entrée et les peupliers sont couverts de guirlandes et ornements de toute sorte. Des fenêtres et des balcons du premier étage pendent des drapeaux espagnol et français en souvenir de la patrie qui a vu naître l'Institut et de la terre qui l'a reçu

dans la foi et l'enthousiasme. Ce qui est tout à fait digne du peuple catholique espagnol.

Le 28, dans l'après-midi, les vives splendeurs des feux de Bengale déchirent le ciel et les formidables détonations des feux d'artifice annoncent la fête du lendemain, mettant au garde-à-vous les rives de la Zadorra qui renvoient les échos de cette veille de fête. Le responsable, le frère Albert-Louis, est fier du résultat et du long travail des jours précédents.

Le 29 au matin, nous nous réveillons comme d'habitude à cinq heures. Mais, aujourd'hui, les cloches sonnent avec plus de joie. Le **frère Augustin-Clément** est en vigie. Il a rejoint son poste de garde dans la tour du balnearium et à 10 h la fusée annonce l'arrivée de la voiture de notre cher Prélat, sur la route de Madrid. À cet instant, toutes les cloches de la maison commencent à sonner et la joie transparait un peu partout.



Comme invités, nous comptons sur la présence des Pères Rédemptoristes, le Père Durand, Jésuite, directeur de l'œuvre de la

Sainte-Enfance en Espagne, deux représentants des frères du Sacré-Cœur de Miranda, les frères de la Salle de Bujego, les Marianistes, les frères du Sacré-Cœur et les frères du Saint-Viateur de Vitoria. Don Tomás Berrueta et don Enrique Guinea, photographe et correspondant de plusieurs revues illustrées espagnoles. Ainsi que les prêtres de Nanclares et des bourgs environnants.

La grand-messe est présidée par son Excellence Monseigneur Eijo y Garay et célébrée par don Teófilo Pinedo, curé de Nanclares, assisté des curés de Villodas et de Morillas en tant que diacre et sous-diacre. Le sermon est à la charge du révérend Père García, rédemptoriste de la maison d'Espino. Le repas a lieu dans les cours intérieures. Pour fixer l'événement, monsieur Guinea a imprimé cet important moment sur plusieurs plaques photographiques. Après le repas du soir, tous ceux qui demeurent dans la maison, nous nous réunissons sur la terrasse principale pour jouir des feux d'artifice qui vont clore la fête de ce Centenaire.

Des élèves externes de Nanclares.

Les premières années, à la demande des parents d'élèves, les frères consentirent à admettre quelques élèves de la localité auprès de nos jeunes en formation. Deux frères s'occupaient d'eux de façon spéciale et tout particulièrement le **frère Dominique Bertho**.

Parmi ces élèves il y avait les deux fils du médecin, don Francisco López : Avelino et Eladio ; Antonio y José Luis Diaz, fils de don Benito, le tanneur ; Jesús Garay, fils du Secrétaire, don Policarpo ; Prudencio Aostri, fils du juge de paix. Ces deux derniers élèves sont devenus prêtres ; Jesús Manterola Ramirez de l'usine de la Minoterie Manterola ; Jaime Orive, etc.

Nos premiers aumôniers.

À Lujua et Zugarramurdi, les frères n'avaient jamais eu d'aumôniers proprement dits ; ils allaient à la messe à la paroisse. Pour les confessions, c'était difficile car la majorité des frères ne dominaient pas vraiment le castillan. Dans le premier collège des Mennaisiens en

Espagne, Lujua et à Bilbao et Dos Caminos, don Resurrección María de Azkue fut le confesseur habituel des frères.

Les prêtres Fortabal, curé de Sara (Sare, village français) et Irigoyen de Ainhoa (France) prêchèrent service aussi aux frères de Zugarramurdi et Urdax. Mais, ils avaient 10 à 15 km à faire à pied par de mauvais chemins. Cela devenait particulièrement pénible pour les frères âgés de plus de 70 ans ou pour ceux qui avaient des problèmes de mobilité. En 1905, vu ces grandes difficultés, l'évêque de Bayonne, en accord avec celui de Pamplona, envoya comme aumônier pour les frères, don Martín Larre, qui devint ensuite missionnaire diocésain.

Lui succédèrent à cette charge :

D. Teodoro Aritzia du 20-04-1911 au 04-03-1915.

D. Benigno Lacalle du 26-03-1915 au 27-11-1918.

D. Teófilo Pinedo quelque temps avant son frère.

D. Justo Pinedo, frère de D. Teófilo, du 23-12-1918 au 02-09-1921.

D. Mariano García, du 24-09-1921 au 08-06-1922.

D. Benito Ruiz de Eguiluz, du 08-06-1922 jusqu'à la fin de 1928.

Relations avec Nanclares.

La communauté a toujours entretenu des relations cordiales avec les gens de Nanclares. Elle se prêtait volontiers pour aider aux activités de la paroisse, surtout lors des Fête-Dieu et l'Assomption de Notre-Dame, fête patronale de la paroisse. Les habitants de Nanclares et des villages alentour venaient généralement au couvent souhaiter un joyeux Noël, aux différentes manifestations de la Semaine Sainte et surtout à la fête de saint Joseph, patron de la maison, ainsi qu'à la fête du Sacré-Cœur.



Première Guerre Mondiale : 1914 - 1918.

Il faut bien avoir en tête que beaucoup de frères de nationalité française de notre province étaient susceptibles d'être rappelés comme réservistes, c'est d'ailleurs ce qui arriva effectivement. Cela causa un grand contretemps dans le développement de notre œuvre en Espagne. N'oublions pas non plus que les Français sont très patriotes et donc toujours disposés à aider leur patrie quand il le faut. À cela, il faut

ajouter que parmi tant de frères, il y en a eu à être plus ardents que d'autres. La position du Supérieur Général était d'autant plus difficile que s'ils étaient appelés et qu'ils ne se présentaient pas, la frontière leur était fermée jusqu'à leurs cinquante ans.

Devant cette situation, le Supérieur Général envoya un télégramme à Dancharinea pour dire : "**La Mobilisation a été décrétée, prière d'en avertir les intéressés.**" Le provincial d'alors, le frère Ulysse Baron, se trouvait à Nanclares. C'est de là qu'il répondit au Supérieur Général, par télégramme lui aussi, que tous les frères avaient été avertis de l'ordre de mobilisation.

Attitudes des frères.

Il y eut des opinions diverses. Certains frères pensaient que, puisqu'ils avaient été expulsés de leur pays, ils n'avaient plus aucune obligation morale d'accourir à sa défense, surtout si on prenait en compte que cela obligeait à abandonner les collèges où ils défendaient déjà les intérêts de la France peut-être de manière plus efficace que s'ils allaient lutter au Front. En plus, ils pensaient à leur vocation. D'autres se demandaient si le Supérieur avait autorité pour obliger les frères exilés à retourner en France pour la défendre, avec la guerre pour seul motif.

Ont répondu à l'appel les frères Sixto Goity et Émile Célestin Allaire, tous les deux morts sur le champ de bataille. Le frère Fernand-Jules, jardinier à Béthanie, a rejoint les rangs lui aussi. Lors d'une seconde mobilisation, les frères Marie-Léon Pélissier, Lorenzo Garat, Liguori Le Dimna, Ladislas Castaing ont été appelés. Le frère Marie-Léon est vite retourné à sa mission d'Haïti, d'où il venait. Le frère Lorenzo Garat a accompli son service à la Rochelle et Saint-Raphaël, l'autre a quitté la Congrégation à la demande de sa famille. Le quatrième est mort dans l'armée, d'une pneumonie.

Le frère Damien Foutel se rendit lui aussi au centre de mobilisation de Rennes. Là, avec un peu de bonne humeur et son bagout habituel, il réussit à convaincre son Chef militaire de la Place que ses services pour

la France étaient plus efficaces dans le collège de Reinosa que dans l'armée puisqu'il se sentait incapable de manier un fusil. La réponse du Chef fut celle-ci : "Bon, sauvez l'Espagne et restez-y jusqu'à ce qu'on vous rappelle" et, heureusement, on l'oublia.

Tous les autres frères qui devaient être appelés, préférèrent ne pas abandonner la tâche commencée en Espagne, et grâce à eux, nos collègues purent continuer à fonctionner.

Pour ce qui est du frère Xavier Ménoret, il avait été déclaré inapte pour le service militaire à cause de lésions pulmonaires. Il dut se présenter à un nouveau médecin. Il lui fallait obtenir un certificat d'inaptitude pour le service militaire, accordé par le maire français de la localité la plus proche de sa résidence en Espagne. Il lui fut accordé sans difficulté par le maire d'Ainhoa. Ce certificat, ratifié par le consul de France à San Sebastián, lui servit plusieurs fois pour se libérer du service militaire. Cela lui permit de passer en France sans aucun problème.

Conséquences de cette guerre pour Nanclares.

Il faut avoir en tête qu'à cette époque, les frères du Sud de la France et ceux d'Espagne ne formaient qu'une seule province et que les petites économies étaient distribuées selon les besoins de toute la Province. Les transferts d'argent se faisaient difficilement, outre que les collègues français étaient aussi en crise à cause de cette même guerre. Les Supérieurs envoyaient de l'argent de Jersey mais la chose était difficile et risquée. La censure d'une part, les soupçons des banques d'autre part, faisaient que cet argent n'arrivait qu'avec retard et de façon incertaine. C'est ainsi que pour toucher un chèque dans une banque à Vitoria, il fallut attendre plus de quinze jours. Pendant ce temps, la monnaie avait changé et nous perdîmes plus de 10 000 pesetas.

On dut supprimer le vin des repas des jeunes en formation et les frères durent y ajouter de l'eau un peu plus que d'habitude. Par ailleurs, malgré les restrictions et sans nager dans l'opulence, le strict nécessaire n'a jamais manqué. Le frère Xavier note dans ses *Mémoires* que ni les frères, ni les jeunes en formation ne se plaignaient des privations qu'ils

avaient à souffrir. Ils les acceptaient et les offraient à Dieu pour que cesse la guerre et ils pensaient à ceux qui en avaient moins.

1923. Projet d'une Centrale électrique à Cercagua.

Cette année-là, le 12 février 1923, le frère Provincial de Sainte Marie, le frère Xavier Ménoret prend le poste du frère Ulysse Baron, élu Assistant Général. Après avoir fait la visite des collèges du 26 février au 5 mars, le frère Xavier revient à Nanclares.

"À mon retour à Nanclares on m'a soumis un projet pensé par quelques personnes de Nanclares : il s'agit d'établir une centrale électrique en construisant un barrage de quelque 200 m en-dessous de la voie, sur le terrain de Cercagua. Un ingénieur des Ponts-et-Chaussées de Vizcaya, à notre demande, avait déjà fait les mesures de Gárabo jusqu'au vieux pont, en dessous de la tannerie de M. don Benito Díaz.

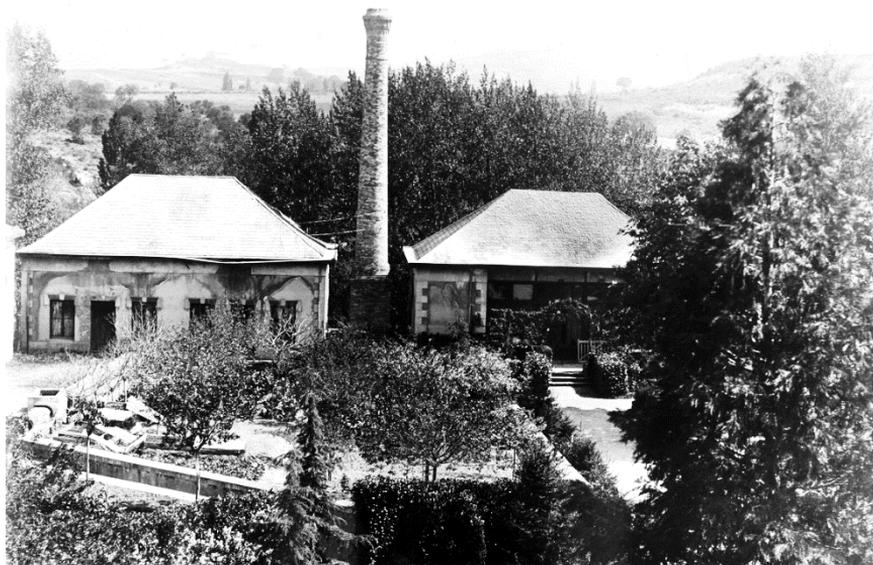
Cet ingénieur conseillait de faire un barrage sur notre propriété, au-dessus de la fontaine Saint-Joseph et par un canal conduire les eaux vers la future centrale qui serait établie à côté de la rivière, face à la gare, permettant ainsi une dénivellation de quelques mètres. Les frais d'une telle installation et les protestations du propriétaire de la fabrique de Gárabo ne permirent pas d'aboutir.

Quant au nouveau projet je m'y opposai faisant remarquer que les eaux accumulées en amont du barrage endommageraient le balnearium et recouvriraient une grande partie des prés des deux côtés de la rivière."

1923. Salle des machines.

Le toit du pavillon des machines avait besoin de réparations urgentes. Miguel García, de Nanclares et les couvreurs de don Gonzalo, de Vitoria, firent ces réparations qui modifièrent un peu l'aspect du dit pavillon. Il supprimait ainsi le portique que soutenaient quatre colonnes en fonte. L'une d'elles se cassa en tombant et, plus tard, on en utilisa les morceaux pour soutenir la voûte du réservoir du haut. Les couvreurs réparèrent aussi les châteaux du balnearium, en fixant

par des pièces de fer dûment courbé le zinc des mêmes chéneaux si souvent détériorés auparavant par les tempêtes.



Salle des machines avec sa cheminée

Nouveau Préau.

Dès l'arrivée de la communauté à Nanclares, on sentait le besoin d'un préau et de toilettes pour les élèves. Ceux-ci, jusqu'à ce jour, avaient l'habitude de passer les récréations dans les cours intérieures de la maison, les jours de pluie ou de neige, ce qui gênait beaucoup le recueillement de toute la maison. Le bruit était assourdissant sous les voûtes des patios et empêchait tout repos pour les malades quand il y en avait. En plus, les jeux avaient à peine commencé que les jeunes étaient dans la poussière. Cette poussière et les émanations des toilettes, mal installées, les courants d'air difficiles à éliminer complètement dans une maison comme Nanclares, constituaient une bien pauvre atmosphère hygiénique pour la santé de tout le monde.

Dès que le permis de travaux fut accordé, ceux-ci commencèrent très vite. En premier lieu, il fallait aplanir et agrandir le site qu'occuperait le préau et cela n'était pas chose facile, car il fallait tailler dans le roc une longueur de 25 m, une largeur de 2 m, sur une hauteur de 2 m. Avec des trous, de la dynamite et la bonne volonté des jeunes qui, sur leur temps de récréation, passèrent des heures à ramasser des pierres et à les transporter à l'endroit indiqué.

On tailla aussi dans la roche une tranchée d'évacuation des eaux pluviales qui tombaient du toit du préau et devaient traverser les WC pour les nettoyer. Miguel García et ses ouvriers montèrent des murs et placèrent l'armature du toit, que nous avions entièrement préparée avec des planches de pin, commandées à Capbreton (France). Le placement des voliges et des tuiles était à notre compte. Ce dernier travail prit fin en janvier 1925.

1924-1926. Démarches pour obtenir la reconnaissance légale de notre Congrégation en Espagne.

En 1924, vers le mois de novembre, j'eus l'occasion de présenter mes hommages à Monseigneur l'évêque de Vitoria et de lui demander si on pouvait avoir quelque espoir d'obtenir la reconnaissance officielle et qu'elles étaient les démarches à effectuer pour cela. Je sortis de chez lui très pessimiste, non pas d'avoir été reçu par son Excellence, mais à cause de sa réponse au sujet de l'approbation que je cherchais : *"Adressez-vous à Monsieur le Nonce, dit l'Évêque, expliquez-lui votre cas et la Nonciature vous indiquera le cheminement à suivre. Nous, les évêques nous ne pouvons pas autoriser la fondation de nouvelles maisons religieuses ; cela est réservé au Nonce. De plus, et vous le comprendrez bien, nous ne devrions même pas vous recommander... ce serait vouloir influencer... Là-haut, ils savent ce qu'ils ont à faire. Mais, voyez donc le Nonce."*

Je ne tins pas compte du conseil de l'évêque car, par d'autres canaux et suivant l'exemple d'autres congrégations, je me persuadai que ce

serait vain et même contreproductif ; cependant je n'abandonnai pas l'affaire pour autant.

1924. Épidémies de fièvre typhoïde.

Durant les premiers mois de cette année 1924, l'état sanitaire de la maison fut déplorable.

Le frère Santiago mourut dans la nuit du 2 au 3 février. Il avait fait classe à Soto de Campóo, près de Reinosa et un court moment au Refuge de l'Enfance à Bilbao. C'était un jeune ardent, d'abord facile, impulsif, ayant beaucoup plus de qualités et de dispositions pour le travail que pour les études.

Ce jeune homme avait servi le Roi en Afrique (Rif) et combattu les partisans d'Abdel Krim. Il revint de là-bas, assez malade et tout annonçait une mort par tuberculose. Ses parents demandèrent à l'emmener chez eux, espérant que l'air de son pays natal et les soins particuliers de sa famille arriveraient à enrayer le cours de la maladie. On le leur permit mais en dépit d'une amélioration passagère, les espoirs furent vite déçus. Il mourut peu de mois après son retour à Nanclares.

Le 3 février, mourut le postulant Felipe Ruiz Sáiz, emporté en quelques jours par une fièvre infectieuse. Au début du mois de février, nous avions 15 jeunes au lit qui, au dire du médecin, souffraient d'une espèce de fièvre très infectieuse ayant provoqué la mort de nombreuses personnes en Espagne.

Il y eut jusqu'à 42 malades, quelques-uns gravement. L'un d'entre eux, de la Maison de garde, avait la varicelle. Pour s'occuper de tant de malades, on fit appel aux *Servantes de Jésus* de Vitoria, mais, comme elles avaient déjà d'autres malades là-bas, elles ne purent en envoyer qu'une, Sœur Flora, et encore pas tous les jours.

Quelques services de la maison furent paralysés, on dut appeler un domestique de Nanclares pour soigner les animaux et s'occuper des écuries car le **frère Laurent-Joseph Lanthoen**, le préposé, était alité. Cette maladie fut à l'origine de celle qui devait le conduire à la tombe avant la fin de l'année. Quatre frères de la Province d'Espagne moururent cette année-là.

On nous propose d'acheter un terrain.

En mai 1925, madame Braulia de Nanclares nous proposa d'acheter son petit bout de terrain qui bordait la route et est situé entre celle-ci et notre pré. Il fut estimé à 200 ou 250 pesetas, mais, en fin de compte, nous ne l'achetâmes pas, cela nous paraissait trop cher.

1926. Nouvelles démarches pour obtenir la reconnaissance légale.

Le Décret du 1^{er} janvier, sur la propriété territoriale et autres du Directoire au sujet de la législation scolaire servirent de stimulant pour s'occuper de l'approbation de notre Congrégation en Espagne. Bien que le résultat de ces démarches fût négatif, je donnerai cependant quelques faits sur ce qui fut essayé à ce sujet.

Le **frère Job Renault**, premier Provincial d'Espagne, essaya d'obtenir cette approbation mais n'y parvint pas. Cependant, il obtint de monsieur le Gouverneur de Pamplona, un document lui permettant de s'établir à Zugarramurdi.

Pour obtenir davantage d'autorisations il pensa se faire aider par monsieur Marqués de Pidal qui, en 1903, avait fait des sondages dans les hautes sphères politiques. On fit allusion aux frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel au Congrès, mais on vit très vite que l'avis général n'était pas disposé à s'occuper d'une affaire aussi délicate que l'approbation officielle des congrégations religieuses si persécutées en France et accusées de porter l'obscurantisme vers les pays où elles tentaient de se réfugier.

Vint ensuite la fameuse loi du "Cadenas" de monsieur Canalejas, qui cherchait à entraver toute nouvelle implantation religieuse. L'autorisation de fonder Nanclares fut obtenue à la condition de fermer Urdax, considérant cela comme un transfert et non comme une nouvelle résidence.

Les écoles n'étaient pas considérées vraiment comme des maisons religieuses, mais comme des établissements d'enseignement ordinaires

et, par conséquent, hors de portée de la loi du "Cadenas". Le frère Ulysse ne perdit pas de vue l'affaire de l'approbation, mais ne put que rassembler des données et se rendre compte que le moment n'était pas venu d'obtenir cette approbation officiellement.

Peu de semaines après mon arrivée à Nanclares, en tant que Visiteur Provincial, je (*Frère Xavier Ménoret*) consultai don Gabriel de Ibarra, Président du Tribunal pour enfants et aussi le Père Lojendio, sj, professeur à l'université de Deusto, tous les deux vivement intéressés par le développement du Refuge pour l'enfance de Bilbao, dirigé par nos frères. Tous les deux promirent d'étudier le cas mais ne parvinrent à rien de concret, tout juste à se rendre compte que le moment n'était pas venu.

Au début de l'année 1926, je commençai de nouvelles démarches qui n'aboutirent pas non plus. Il fallut attendre quelques années avant de réussir.

L'approbation définitive de la Congrégation en Espagne.

L'approbation définitive fut réalisée le 28 janvier 1941. Voici le texte de l'approbation :

"Ministère de la Justice"

Cher Monsieur,

Étant donné l'instance élevée à ce Ministère par le Visiteur de l'Institut Religieux des Frères de l'Instruction Chrétienne, résidant au Noviciat de San José à Nanclares de la Oca (Alava),

Vu que cet Institut religieux a obtenu l'approbation Pontificale selon les documents présentés, avec ses Constitutions dûment approuvées,

Vu le Décret du 3 mai 1938 et la loi du 2 février 1939, ce Ministère, en conformité avec la proposition de cette Direction Générale des Affaires Ecclésiastiques accorde au Visiteur de l'Institut Religieux des Frères de l'Instruction Chrétienne la liberté entière de s'établir en Espagne, une fois accomplies les conditions du Codex Juris Canonici.

Je le dis à vous, Monsieur, que les mesures appropriées soient prises.

Dieu vous garde encore longtemps.

Madrid, le 28 janvier 1941

Signé : ... Rubio.

Son Illustrissime Monsieur le Directeur Général des Affaires Ecclésiastiques.

Les années 1927 à 1932.

Carrière.

Un maître de carrière de Nanclares, Monsieur Arbulo, proposa de prendre des pierres dans notre carrière située derrière la Maison de la Preservación. Après avoir consulté les Supérieurs à Jersey, nous fîmes un contrat en vertu duquel il pourrait sortir autant de pierres qu'il voudrait par blocs, qu'il enverrait à divers lieux : aéroport de Logroño, La Rioja, les gares du Nord, etc. mais à condition de verser 15 centimes par m³ et avec obligation pour lui et ses ouvriers, de ne pas passer devant notre maison mais par la montagne ou par le chemin qui longe la rivière, l'arrangeant lui-même et élargissant le portail qui donne sur la route, déplaçant à cet effet une des deux "pyramides" qui le limitent.

Il travailla plusieurs mois dans cette carrière et apporta des centaines de pesetas en paiement de la pierre extraite. Puis il abandonna cette carrière pour en ouvrir une autre à mi-chemin entre notre maison et Nanclares, chose que nous vîmes tous d'un bon œil, car d'inévitables contacts avec les ouvriers auraient pu, avec le temps, provoquer des inconvénients, tant avec les enfants de la Maison de Preservación qu'avec les frères.

1927. Batterie d'accumulateurs.

Les accumulateurs de notre centrale électrique étaient à bout : les plaques, après un service de plus de douze ans, étaient rongées. En décembre 1927, la Compagnie AEG, qui en 1915 avait monté notre centrale électrique, s'engagea à remettre en état la batterie pour le prix de 2845 pesetas, plus les frais de montage, ce qui devait atteindre un total de 3500 pesetas. Les travaux de restauration s'achevèrent dans les premiers mois de l'année 1928.

Les chutes de la Zadorra – L'étang.

Un ingénieur de Bilbao voulut s'emparer de tout le cours supérieur de la Zadorra et de ses affluents pour porter l'eau potable à la capitale

de Vizcaya. Les riverains protestèrent mais les réclamations devaient se faire avant le 4 janvier 1927 pour avoir des chances d'être entendues.

J'envoyai notre protestation prétextant que la source 'San José', l'eau potable de la maison, de l'autre côté de la rivière risquait d'être à sec ainsi que les sources minérales qui alimentaient le balnearium, ou tout au moins elles risquaient de perdre ou de voir modifiées les vertus de leurs eaux thermales ; en plus, la propriété aurait perdu beaucoup de ses charmes et de sa valeur si on faisait disparaître la rivière.

Réparations.

Au printemps 1927, nous avons fait des réparations dans plusieurs pavillons de l'établissement de Nanclares. Le travail principal fut celui de changer le toit de la menuiserie, en remplaçant les ardoises par des tuiles. Les ardoises de ce pavillon servirent en partie à réparer le toit du balnearium et de l'écurie. On enleva au balnearium les chêneaux, élargissant le toit de façon à pouvoir verser les eaux loin du mur. Ces réparations coûtèrent 4000 pesetas.

1928. Rénovation de la batterie d'accumulateurs.

Au printemps nous avons rénové les accumulateurs. On construisit le préau de la Maison de garde.

Un postulant et un novice moururent de méningite (J. Ramirez et Dionisio Estéfano). Le premier en novembre et le second en janvier. Le frère Martín García est opéré à Santander.

1928. Des missionnaires pour Haïti.

Les frères Moïse García et Victoriano Elguezabal sont partis pour Jersey afin de se perfectionner en français et intégrer ensuite la mission d'Haïti.

1929. Nanclares et la "Société de Bolen".

En décembre 1929, après avoir consulté le P. Chalbaud, sj, et d'autres personnes expertes, le Conseil provincial, supposant la

permission du Conseil Général de la Congrégation, décida de joindre la propriété de Nanclares à la *Société Bolen* de Bilbao. Jusqu'à cette date, la propriété était au nom du frère Ulysse. Pour éviter toute complication en cas de décès du frère susnommé, et pour ne pas nous exposer à payer des taxes très élevées, on réalisa cette opération de transfert à la *Société Bolen*. On préféra cette solution à celle de former une société spéciale, car Bolen jouissait de privilèges des sociétés de propriétaires de Vizcaya.

En 1930, on signa le transfert à la *Société Bolen*. Cela fut réalisé le 21 janvier 1930, augmentant le capital de la *Société* de 100 000 pesetas réparti en 200 actions nouvelles. Ces actions au porteur furent remises au frère Ulysse.

1930. Personnel de la Maison en 1930.

En mai 1930, nous avions 64 jeunes qui étudiaient à Nanclares :

25 de Burgos	09 de Vizcaya	01 de Navarra
14 de Santander	04 d'Álava	01 de León
10 de Palencia		

Restauration de la Maison en 1930.

En 1930, on fit les travaux suivants :

Agrandissement du réfectoire des frères, en abattant la cloison entre le réfectoire d'avant et la salle de vaisselle. Le mur supprimé fut remplacé par deux poutres de fer.

Entre le n° 23 et la salle attenante, qui jusque-là servait de bureau d'économiste, furent installées une classe et une salle d'étude. Une autre salle à l'ouest fut transformée aussi en classe, après avoir servi de salle de professeurs. Ceux-ci montèrent à l'étage.

Le réfectoire des élèves fut transféré dans la partie nord de la maison, au lieu d'être dans le sous-sol au coin sud-est, évitant ainsi un long trajet qui nécessitait trois ou quatre minutes de couloir, escaliers et recoins qui gênaient la surveillance des mouvements. Pour rendre le service plus facile on installa un monte-charge près de la cuisine.

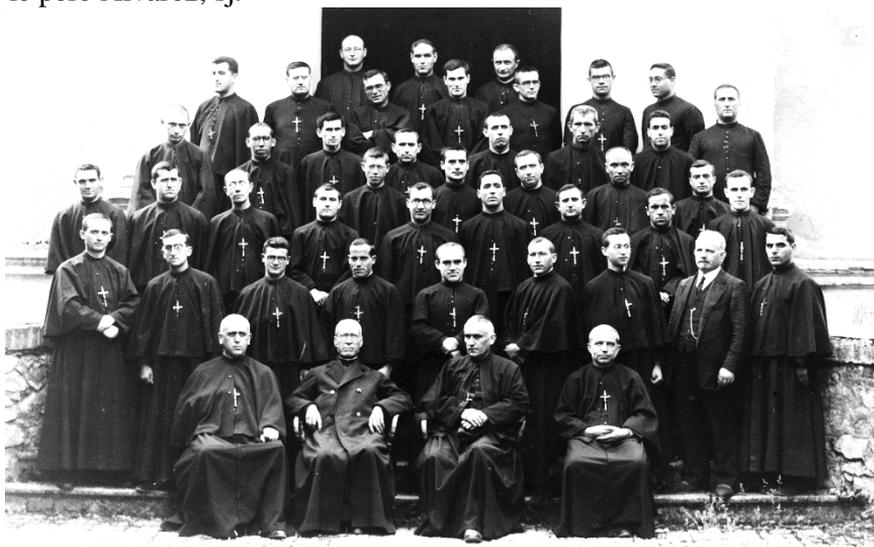
On construisit deux nouveaux escaliers dans la maison : un pour descendre aux cuisines et un autre pris sur le couloir de sortie vers la

cour extérieure pour monter jusqu'à la 'cabine' et faciliter l'accès à la salle de dessin.

Au-dessus du réfectoire, on créa un nouveau dortoir. Il fut destiné aux novices et aux scolastiques.

1932. Grande Retraite des Frères.

En août 1932, une quarantaine de frères firent à Nanclares les Exercices Spirituels de St Ignace, pendant vingt jours. Le prédicateur fut le père Alvarez, sj.



Gran retiro de los H^{os} del Distrito de S^{ta} Maria en Nanclares en 1932.
 De iz. a der. 1^a fila: escitados: H^o Octavio (Lacerampe) R.P. Alvarez s.j. - H^o Javier (Monnet)
 H^o Basilio M^o (Combes) - 2^a fila: H^{os} Juan (Haron) - Rafael (Larrea) - Florencio (Aodis) -
 Bernin () - Gaudencio (Ormaiz) - Emilio C^o () - Leonardo (Aparicio) - Sylvain (Combes)
 Antonio (Jaz) - 3^a fila: H^o Acmarado () - Ramon P^o (Curiel) - Alvaro (Schewary) - Domingo ()
 Benito (Torras) - Hermenegildo () - Evaristo (Morero) - Fernando M^o (R.) - Jacinto M^o (Lopez)
 4^a fila: casi en medio H^o Heráclito (Garcia) - Eduardo (Arroyo) - Vicente M^o (Segal) - Servino M^o (A. Guenadal) -
 Tomas (Rodriguez) - 5^a fila: H^o Martin (Garcia) - Bernardino (Sainz) - Miguel José (Aparicio) -
 Ignacio (Cabrero) - Isidro (Sainz) - Hubert (Serre) - Santiago (Olguera) - Agostino M^o ()
 6^a fila: Celestino (Garcia) - José de la Cruz (M. Doce) - Felix (Martín) - Benigno ()
 Paulino (Ramirez) - Arcanjo () - Norberto (Garcia) - 7^a fila: H^o Leopoldo M^o (Acadizy)
 Avelino () - Claudio (Lacague).

1932. Personnel de la Maison.

À Nanclares, cette année-là, il y avait :

15 Frères,

16 Scolastiques

10 Novices

14 juvénistes.

Total : 55

4-. LES FRÈRES MENNAISIENS DE NANCLARES ET LEURS RELATIONS AVEC LES VILLAGES VOISINS.



Entrevues réalisées en 2013 auprès de Paqui Icaya à Villodas ; de José (Pepe) Montoya, Angel Montoya et Marisol Sáez de Cortázar à Nanclares de la Oca, de Mario Pérez de Mendiguren à Trespuentes et de Primitivo Remón à Vitoria.

Quelques autres témoins : Pepe et Ángel Montoya, Marisol Sáenz de Cortázar, Mario Pérez, Primitivo Remón, Paquita Icaya, Floren et Puri González.

La conversation avec nos témoins voisins du couvent, permet de relever ce qui leur arriva, les anecdotes et surtout les souvenirs des frères avec lesquels ils eurent des liens étroits. Tout est encore très clair : les uns, disent-ils, se consacraient au jardin, les autres au bétail. C'est comme cela que nous l'avons raconté. Ils n'oublient pas non plus les fêtes qu'ils organisaient et auxquelles ils avaient plaisir à participer, ils se souviennent très bien des journées de travail et des moments de divertissement.

Ils nous partagent leur fierté d'avoir voulu apprendre davantage, aller en classe au couvent et ils n'oublient pas non plus le temps où le couvent était occupé par des soldats et des policiers.

Les animaux et les frères : Frère Atanasio : « qu'il était drôle ce frère-là ! »

Le frère Atanasio (Regino Martínez, de son nom de baptême) est né à Pangua (Alava) le 7 septembre 1921. Il était responsable de l'intendance au couvent et le préposé au commerce des terres et des animaux. Tous ceux qui l'ont connu le prenaient pour quelqu'un de zélé dans son travail et, comme tout bon négociant, "sociable, simple et flatteur" ; tant et si bien qu'il eut des propositions (qu'il refusa) d'aller dans d'autres couvents. Selon Primi, "il savait manipuler, avait le sens du commandement et voyait les intérêts du couvent."



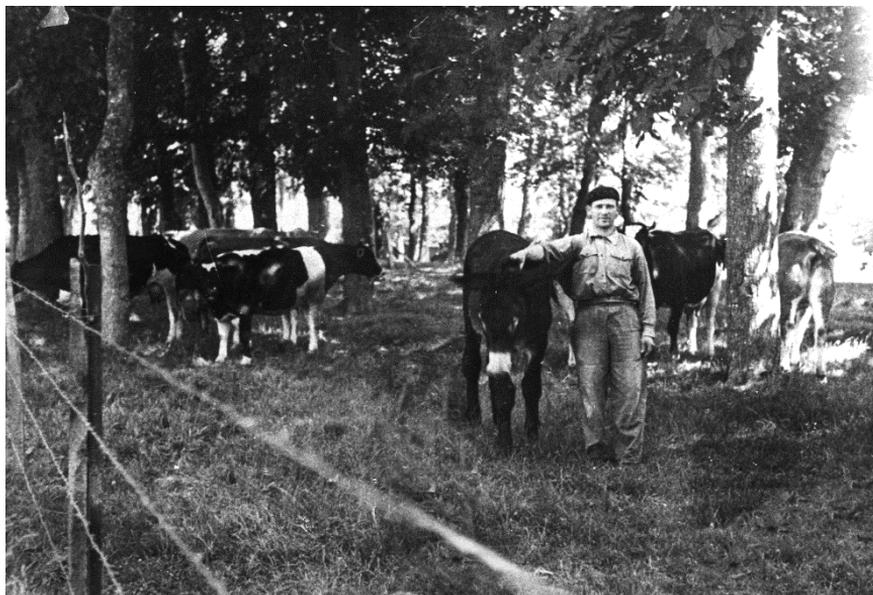
Il était obligé de donner à manger tous les jours à tout le couvent, ce qui lui causait de grands soucis. Une fois, il se mit d'accord avec un habitant de la région pour que ce dernier lui apporte une charretée de pommes de terre avant midi. L'heure de manger arrivait et la charrette n'arrivait point. Très gêné, il dit aux gamins qu'il n'y avait rien à

manger. Enfin, ils eurent de la chance et purent manger les pommes de terre au souper, après toute une journée passée à se tracasser pour ces maudites patates.

Telle était sa préoccupation : remplir son garde-manger et même en voyage il pensait à s'approvisionner. Le frère Mariano nous raconte l'anecdote suivante : ils vinrent à plusieurs par le train avec des valises en bois pleines de haricots et de pois chiches. En arrivant dans la gare, voilà que les valises éclatent et tous les légumes se répandent par terre. Ni une ni deux, le frère Atanasio et tous les autres se mettent à ramasser le précieux contenu.

Les frères élevaient des cochons, avaient des truies et des portées de petits cochons, des petits veaux, une douzaine de poules, des lapins et des abeilles.

Ils menaient paître les vaches dans un pré de la propriété qui allait jusqu'à Gáрабо. Ce sont les domestiques qui s'en occupaient, c'étaient le "Portu" et un de "Treviño". Mario nous raconte que "les vaches qu'ils avaient attiraient l'attention parce que c'étaient des vaches de montagne qui avaient de ces pis !"



Pour avoir de la viande ils achetaient des brebis, des chèvres et des vaches dans les bourgs voisins. Ils essayaient d'avoir au meilleur prix possible parce qu'ils avaient beaucoup de bouches à nourrir dans la communauté (les Frères, les Sœurs, les élèves et les employés) de sorte qu'ils profitaient des animaux les plus vieux, ceux qu'ils n'allaient pas élever ; en fait, toute offre avantageuse était la bienvenue. À ce sujet, Primi nous raconte une histoire qui illustre bien ce propos. Chez elle, il y avait une vache, qui, après vêlage eut une fièvre vitulaire – maladie fréquente chez les vaches laitières -. Alors, il essaya d'insuffler de l'air dans le pis pour faire descendre le lait mais n'y parvint pas ; il était bien conscient que la vache allait mourir. Le frère Atanasio se renseigna et s'intéressa à ce cas. Il l'emmena au couvent, la saigna, lui ôta la peau et la dépeça. D'après Primi, c'était une très bonne viande, c'était une vache suisse, très lourde. Ils payèrent la moitié du prix réel, quelqu'un dit au directeur avec pas mal d'humour : "Ce frère-là, ne le changez pas, il va vous rendre riches."

Pour réaliser ses travaux dans le monde, il ne s'habillait pas en frère. "Je l'ai rarement vu en soutane", nous raconte Pepe". "Avec le métier qu'il avait, la soutane n'était pas une bonne affaire", corrobore Primi. "Il parlait avec tout le monde et c'était bien."

Il faisait ses transports dans une fourgonnette blanche, de marque DKW, il arrivait ainsi dans les foires ou chez les particuliers. Elle disposait d'une rampe pour lui faciliter la tâche. Comme il avait de la famille à Izarra, il achetait beaucoup dans la zone de Cuartango, même si, d'après Primi, "il essayait plutôt de tout régler autour de Nanclares."

En plus il était boucher : il savait tuer et dépecer. Dans son couvent il y avait un petit abattoir ; il se servait d'une grue pour pendre les bêtes. Il tuait très souvent : "une vache ne durait pas longtemps."

Il y avait aussi des bêtes de trait pour cultiver la terre : un cheval, un mulot et deux grandes ânesses. Primi nous raconte que le frère Atanasio les emmenait du côté de Trespuentes. Ils avançaient, lui, monté sur une des ânesses. Une fois, le frère lui exprima le désir d'un nouvel animal : "Que voulez-vous faire, je voudrais bien que ce soit

une ânesse parce des ânes comme ça, il n'y a pas mieux..." Il faisait allusion aux mâles qu'ils utilisaient pour couvrir les ânesses ; Primi, avec sa bonne humeur lui répondit : "Quand l'âne se mettra sur l'ânesse, dites-lui : une ânesse, une ânesse, et si vous êtes bien vu de saint Antoine, ça devrait marcher." Il paraît que cela eut son petit effet parce cette année-là dans le couvent naqurent deux ânesses.

Pepe rappelle que le frère Atanasio, une fois, lui laissa son mulet pour passer la herse.

Ils ont toujours eu un poulailler. Le "vieux" était situé là où, aujourd'hui, se trouve le terrain de foot, près du fronton. En septembre 1963, il fut démoli, après avoir transféré toutes les poules dans le nouveau poulailler. Donato, maçon d'Ariñez, prit en charge la construction. Comme pour toute œuvre nouvelle, on consulta "ce qu'il y avait de moderne à l'époque" pour le copier : les poules pouvaient manger par terre et se mouvoir dans l'enceinte sans cependant passer à l'extérieur. L'installation avait des conditions sanitaires très avancées parce qu'on y jouait beaucoup d'argent et une grosse production, c'était capital pour la maison. On avait besoin d'œufs et de viande. Il fallait traiter périodiquement, et cette désinfection était assez efficace parce qu'on n'y vit pratiquement jamais d'épidémie. C'étaient presque toujours les mêmes personnes qui en étaient chargées à part une aide de temps à autre. Il y avait une salle pour changer de vêtements et de chaussures. Ces vêtements et chaussures étaient lavés à part dans du produit approprié et à la température voulue. Les poules avaient un compartiment couvert de paille où elles pouvaient aller librement pondre et dormir. Il paraît qu'à son meilleur rendement il pouvait y avoir jusqu'à 3000 poules. Ce nombre fut réduit lorsqu'on y ajouta des cochons et autres animaux. L'installation avait une bonne ventilation et disposait d'un système de chauffage approprié. L'élevage de poussins était la partie la plus importante et celui qui en était chargé s'était informé et préparé consciencieusement. Le fonctionnement de cet élevage produisit de bons résultats pendant des années. On vendait le surplus des œufs sur la place de Vitoria. *Primi* a accompagné une fois le frère Atanasio à cette vente.

Pour nourrir les animaux on apportait les résidus de blé de la minoterie de Sorribas : le son et autres résidus de farine... qu'on obtenait à bon prix. Cependant le pain pour la consommation était apporté par le boulanger de Nanclares, Carasa, employé d'Ajamil. On le transportait dans une charrette tirée par un cheval noir.

Primi nous raconte qu'après la guerre on portait du blé, des pommes de terre et des haricots au couvent, "tout ce qu'on pouvait garder parce que normalement la production devait être toute remise." C'étaient les temps de rationnement et la nourriture se faisait rare. Comme il était interdit de vendre, on profitait des heures les plus inattendues : de minuit à quatre heures du matin on faisait les allées et venues de Trespuentes jusqu'au couvent. On allait avec une paire de bœufs en passant par les chemins ou des propriétés privées pour entendre le moins possible le bruit des roues ferrées de la charrette. On marchait la peur au ventre, allant même voir avant aux croisements s'il y avait quelqu'un. On se donnait rendez-vous à minuit. À l'entrée, le directeur et le frère Atanasio nous attendaient avec une lanterne tournée vers le sol. Il fallait décharger les sacs le plus vite possible sans être vus. Le directeur, à la fin, sortait un petit vin sucré et des biscuits.

Dans les collines, derrière le fronton et près d'une petite carrière, il y avait des ruches. Le frère Joaquin était le préposé aux abeilles. Il profitait de tout : le miel et la cire. Mais il était difficile de surveiller ces biens-là. Et bien des fois, toutes les ruches disparurent. Un habitant de Nanclares fut accusé. Elles apparurent ailleurs, longtemps après, près de la zone.

Dans les années 70, en plus de ces animaux domestiques, les Frères élevaient des oiseaux et des lapins de différentes couleurs. Ils disposaient même d'un musée avec des animaux empaillés : des oiseaux, des écureuils, des genettes, un renard... montrés une fois l'an aux visiteurs. Il y avait aussi un étang rempli de poissons de couleurs, près de la passerelle. Il fut construit en 1956 avec l'idée de conserver les tuyaux des pompes à eau pour l'arrosage. Les poissons trouvèrent là un lieu intéressant et y restèrent.

Comme curiosité, disons que le frère Atanasio apporta des animaux sauvages au couvent : un vautour, un renard et une lionne. Le vautour était enfermé dans une grande cage au milieu des jardins du Balnearium. Le renard était attaché par une longue chaîne à un arbre "répertorié par le département". Qui n'a pas eu la peur de sa vie en visitant cet animal parce que la chaîne était plus longue qu'il ne pensait et le renard n'était pas commode. Ces animaux sont restés au couvent jusqu'à ce qu'ouvre un centre de refuge pour animaux à Martioda.

La lionne a une histoire des plus incroyables. Elle avait été donnée en cadeau quand elle était toute petite mais elle avait grandi et il fallait faire attention. Atanasio, non. Elle était dans une grande cabane, on peut toujours la voir, à côté du nouveau poulailler. "C'était le domaine du Frère". Quelque fois Demetrio, un employé, dut rentrer, mais la lionne "n'avait qu'un seul amour" et elle laissa entendre que ce monsieur qui n'était pas Atanasio "n'avait rien à faire chez elle." Elle lui cassa un bras, c'était vraiment pour défendre ses opinions sentimentales !



On dut emmener le pauvre homme à l'hôpital Txagorritxu où il expliqua difficilement qu'il avait été attaqué par "la lionne". À l'examen des blessures, il ne semblait pas que ce fut des blessures de femme et il dut expliquer qu'effectivement, ce n'était pas sa femme mais une

vraie bête sauvage. Peu de jours après, la garde civile se présenta "pour des informations sur l'accident de la lionne dont on parlait à l'hôpital."

Total : la "belle" du frère fut transférée à Lemoniz dans un refuge plus approprié à ce genre d'animal. Au bout de quelques années la Communauté organisa une sortie pour visiter ces installations et en particulier leur ancienne locataire. Dès que le groupe de frères s'approcha de la grille, la lionne sauta sur les grillages. On permit au frère d'entrer dans l'enceinte où se trouvait la lionne. Les retrouvailles furent incroyables : sur ses deux pattes arrières, entourant le cou du frère de ses pattes avant, elle lui léchait le visage pendant très longtemps, jamais les soigneurs n'avaient vu une chose pareille et les frères témoins de la scène n'en revenaient pas non plus. On ne peut guère parler de cette anecdote au frère Atanasio, actuellement au collège de Berrio-Ochoa de Bilbao, au milieu des frères âgés, infirmes et dépendants, parce que les larmes lui viennent aussitôt et c'est un moment bien triste pour lui.

Le potager et les frères. Frère Sereno : "une institution. L'éternel jardinier."



Le frère Sereno "Sérène-Marie" (Vincent Le Guénédal, de son nom de baptême), né à Crach (en Bretagne) le 18 février 1884, mort à Nanclares de la Oca le 15 janvier 1977 est enterré dans le cimetière du couvent. Il était connu, selon nos témoins, comme "le Français". Il était venu avant tout le monde s'occuper des jardins et du potager, le 12 novembre 1914. Les jardins, les haies et tout ce que vous pouvez voir aujourd'hui sont de lui. "Petit gros bonhomme et charmant". "Il a maltraité l'espagnol toute sa vie : il

avait un accent et des tournures françaises à faire peur." Les élèves (entre 1952 et 1955) travaillaient avec lui dans le potager un jour par semaine pour apprendre à "gagner leur croûte et apprendre le français".

Paqui nous a dit qu'il avait un don pour les plantes. Il était considéré comme le jardinier du couvent et se consacrait à ses semis, aux allées du jardin et aux fleurs. "Il vendait des plantes et les préparait à merveille. Marisol se souvient que c'était un plaisir de l'entendre parler; il ne se fâchait jamais.

Le frère "français". Celui qui ne comprenait pas l'espagnol !

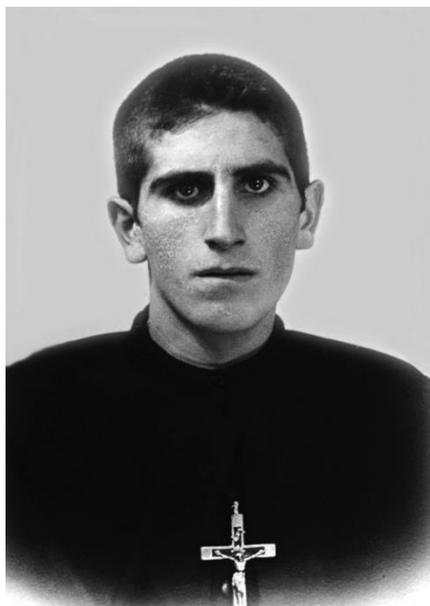
Le frère Bartolomé "**Barthélémy**" (Jean Guimard, de son nom de baptême) est né à Sérent (Bretagne) et est arrivé au couvent en 1956 pour s'occuper du jardin.

Dans les premiers temps de son séjour à Nanclares, il ne dominait pas l'espagnol mais son intelligence naturelle le tenait au courant de tout ce qui se passait dans la maison, sans rien laisser paraître, comme le prouve la blague qu'il fit au "frère vigile". Le bruit courait qu'un ancien prisonnier de la prison d'à-côté rôdait la nuit dans la propriété, particulièrement dans la partie la plus proche de la route Nanclares-Vitoria. Le frère se déclara publiquement défenseur à tout crin de la propriété contre l'assaillant. Il n'était pas bien grand, mais il était de caractère costaud, il s'arma de courage et alla patrouiller de jour dans la zone indiquée. Le projet arriva aux oreilles du frère Bartolomé qui, officiellement ne comprenait pas l'espagnol. La nuit où le frère vigile rendit publique son intention de faire une ronde, le frère Bartolomé sortit de table, prétextant une affaire urgente dans son poulailler. Il enleva sa soutane et mit de vieux pantalons, se coiffa d'un grand sac qu'il mit en capuchon et sortit par l'arche se cacher près de la route. Il attendit l'arrivée du frère vigile "qui n'avait besoin de personne pour virer l'intrus." Quand le frère Bartolomé le vit s'approcher, il sortit de sa cachette, agita un peu les bras et montra une grosse branche qu'il avait à la main. Les autres frères avaient commencé la récréation d'après le souper et virent dans la pénombre un coureur de 100 m plats traverser les choux, les carottes et le maïs pour se diriger sans s'arrêter vers sa chambre qu'il ferma à clé de l'intérieur. Quelque temps après,

ils virent arriver le frère Bartolomé marchant tranquillement sur le chemin de l'arche, sans s'être encore changé et... cela provoqua une deuxième débandade, celle du groupe de frères. Une fois le calme revenu, et les gens à nouveau rassemblés, le frère demanda en français "ce qui s'était passé parce qu'il avait entendu des cris et avait vu les frères courir..."

Le frère Ambrosio : "l'audace de vivre."

Le frère Ambrosio (Sotero Gil de la Hera, de son nom de baptême) né à San Martin de los Herreros (Palencia) le 22 avril 1929, est mort le 5 mai 1981. Il est enterré au cimetière du couvent.



Le frère Ambrosio est un autre frère "tout-terrain" : le jardin, le poulailler, la serre... Il faut dire qu'il n'avait qu'un poumon et se vantait d'être, comme les légionnaires, le fiancé de la mort. La tuberculose de l'après-guerre s'était acharnée sur lui. Au sanatorium de Leza (Alava) il fut un des premiers traités par la méthode dite "thoracoplastie", qui consistait à sectionner quelques côtes dans le dos et d'exercer des pressions longues et prolongées jusqu'à la mort du poumon. Il paraît qu'on utilisait des petits sacs de sable pour mener à bien cet écrasement. Revenu à la vie ordinaire on imagine facilement la fatigue,

dans ces conditions, au moindre effort. Mais "cet homme courageux" ne reculait devant rien, quelques arrêts de temps en temps pour

récupérer et il repartait au travail comme si de rien n'était. L'admiration des autres frères de la communauté était grande, même si lui n'y accordait que peu d'importance.

Il était habitué à sentir que la vie s'en allait de temps en temps, comme le montre cette anecdote durant un camp dans les Pyrénées. Dormir sous la tente et en altitude était peu recommandable pour sa santé et son unique poumon. On vint, un soir, le prévenir d'aller prendre le repas, on le trouva respirant péniblement ; les autres lui dirent : "*Ambrosio !*" Il répondit : "*Laissez-moi mourir, laissez-moi mourir...*" "*Mais, Ambrosio !*" Il répondit : "*Laissez-moi vivre encore, peut-être !*"

Dès les années 50, les gens des villages voisins venaient acheter ici car "on avait la garantie d'avoir de bons plants" : tomates, piments, salades, bettes, poireaux, oignons et diverses variétés de choux. *Primi* nous raconte qu'ils achetaient des quantités de choux qu'on appelait "colleta", cela servait aux bêtes. D'après Marisol, il ajoutait toujours des plantes et disait : "ah ! les enfants, vous êtes bien gentils !"

L'époque des ventes débutait le 16 mai, "les meilleurs semis commençaient au lendemain de la Saint Isidore, le Laboureur ; si tu ne venais pas, deux ou trois jours après, il n'y avait plus rien," nous dit Mario. L'horaire était précis, à l'heure des repas, c'était fermé. La terre qu'ils utilisaient comme pépinière était une terre sèche de sorte qu'en transplantant dans un meilleur terrain, "la plante poussait aussitôt" et prenait de la valeur. Les premières années, il n'y avait guère que les habitants des villages voisins qui venaient mais avec le temps d'autres commencèrent à arriver. Ils en prenaient en grande quantité et les revendaient ensuite à des prix plus élevés. Apprenant cela, les frères cessèrent de faire des semis.

Les employés des frères soignaient le jardin et les gamins du Refuge (en provenance de la Maison de la Miséricorde de Bilbao) venaient les aider. Ceux-ci sarclaient mais ne se courbaient pas beaucoup ! – ils sarclaient avec une bêche à long manche, comme on dit.

Par la suite, les Frères achetèrent un tracteur rouge, de la marque Barreiros, que conduisait le frère Atanasio pour labourer ses terres. Il vit l'affaire du remembrement venir et en profita pour acheter des propriétés et augmenter la surface des terres cultivables autour du couvent. C'était un "tout-terrain" suivant l'expression d'Angel.

En plus du potager il y avait des arbres fruitiers : des pommiers, des poiriers, des pruniers et quelques noyers. À une époque on mettait beaucoup de pommiers mais ils ne duraient guère au-delà de 7 ou 8 ans. Apparemment le terrain ne leur convenait pas. Il y avait même tout un quartier de fraisiers.

Les frères surveillaient beaucoup leurs arbres fruitiers. Une fois, un maçon, qui travaillait dans le couvent, en profita pour cueillir quelques cerises (réputées très bonnes). Peu de jours après, les frères lui demandèrent ce qu'il pensait des cerises. Lui, faisant celui qui ne comprenait pas, disait qu'il ne savait pas. Alors, ils lui présentèrent la photo qui le montrait en train d'en ramasser. Il n'en croyait pas ses yeux !

Le frère Emilio : "très élégant et grand marcheur !"

Le frère Emilio de la Peña González est né à Retortillo (Cantabrie) le 16 août 1929. Ce frère est le dernier préposé au jardin et aux fleurs. Il partageait son temps entre son travail d'infirmier et celui des fleurs. Il a cessé ces occupations cela fait une dizaine d'années ; il travaillait le jardin comme on le fait d'une propriété agraire. Le terrain réservé aux fleurs est devenu une grande pelouse verte et dans les pépinières on ne sème plus rien. Les souvenirs qu'il laisse sont ceux d'un travailleur et d'un homme élégant. Il profitait du dimanche pour faire ce qui lui plaisait le mieux : la marche ; il partait souvent pour de longues randonnées, du couvent jusqu'au sanctuaire d'Oro (Murguía) dont il était dévot. Il fut le dernier frère à porter la soutane.

Le frère Claude (le sourcier) : "dentiste, opticien, « ébéniste, sourcier, botaniste, classeur de plantes ! »



Le frère Claude (Jean-Baptiste Latxague, de son nom de baptême) né à Itxassou (Pyrénées Atlantiques, France) le 19 septembre 1887, est mort le 26 novembre 1982 à Nanclares de la Oca et enterré dans le cimetière du couvent. Il se promenait dans les villages environnants équipé d'une baguette et d'un pendule, toujours vêtu d'une soutane et d'un chapeau ecclésiastique. "Il connaissait toutes les sources. Les gens l'appelaient pour qu'il dise où l'on pouvait creuser pour avoir de l'eau, surtout avant de faire un puits près des maisons." Une fois, Pepe en est témoin, il s'arrêta au coin d'une rue de Nanclares. Le

pendule qu'il tenait à la main s'agitait beaucoup, décrivant de grands cercles. Le frère sourcier lui dit : "Ici, il y a beaucoup d'eau" et il donna le pendule à Pepe, qui le saisit et essaya de l'imiter, mais dans ses mains, rien ne bougeait, se rappelle-t-il encore admiratif.

Il trouva de l'eau aussi chez Ildfonso López, de Trespuentes. Ils forèrent un puits de quelques 16 mètres de profondeur et trouvèrent une source. Ils placèrent un grand réservoir dans le grenier et il y eut ainsi de l'eau courante dans toute la maison. Beaucoup d'habitants venaient chercher de l'eau chez lui quand la fontaine du village ne marchait pas.

Ses prédictions n'étaient pas toujours couronnées de succès. À une époque où le village de Trespuentes avait des problèmes d'eau, se souvient Mario, un frère du couvent dit qu'il y en avait beaucoup à un endroit concret d'Oyogrande, près de la carrière. Ils firent venir un

puisatier de Galice et se mirent à creuser sur des chemins vicinaux pendant plusieurs jours, mais là, point d'eau.

C'était un homme aux multiples facettes. Il laissa en héritage un extraordinaire herbier, toujours intact.

La batteuse.

C'était habituel dans la région, en ces années-là (1950-1970), qu'on batte le blé pour plusieurs familles d'agriculteurs en même temps, ainsi chacun apportait son personnel et la batteuse travaillait pendant toute la période. Angel raconte : "Etant jeune, nous allions battre pour les frères jusqu'à remplir leur pailler." Le grain était pour les agriculteurs et la paille pour le couvent.

Il se souvient qu'en plus d'Ugarte (patron d'une machine), Sáez de Cortázar et Montoya il y avait quatorze personnes à aider, généralement tous ceux qui le pouvaient. À l'occasion des vacances de l'usine il y en avait toujours quelques-uns en plus. On installait la batteuse dans le couvent durant cinq ou six jours et on organisait le travail de la manière suivante : quatre ou cinq charretées de gerbes de blé étaient apportées par jour et la batteuse n'arrêtait qu'une fois toutes ces gerbes battues. Il n'y avait pas d'heure, "ça pouvait aller jusqu'à une heure du matin." C'était un travail difficile, "les paires de bœufs n'allaient pas bien sur la route, ils glissaient souvent." Ils utilisaient la grand-route toutes les fois qu'ils pouvaient. Chaque travailleur savait ce qu'il avait à faire. Au couvent, l'employé dont le surnom était "le Portu" se tenait sur le pailler, essayant de faire en sorte que le tube qui expulsait la paille ne se bouche pas et il la foulait pour bien tasser. À ces heures tardives il n'était pas rare que la machine s'arrête fréquemment : la courroie avait sauté ; les travailleurs parfois manquaient de forces. On raconte qu'un jour qu'ils étaient en train de battre dans le couvent, très tard, vers deux heures du matin, l'un d'eux alla cueillir quelques pommes qu'ils avaient vues à midi. Le lendemain matin, les frères leur demandèrent : "Alors, les pommes ? Et nous, motus... que voulez-vous dire ?" Ils furent tout surpris. Pendant qu'ils étaient en train de cueillir les pommes ils avaient bien vu une lumière

et pensèrent "si ça s'trouve les frères sont en train de nous surveiller". Effectivement. "Ils surveillaient leur propriété et savaient s'y prendre."

En remerciement d'un travail si fastidieux, le dernier jour, les frères invitaient tout le monde à un repas. "Quand c'est le moment de battre, on bat... Après..." À l'époque de la moisson, le curé du village donnait sa permission pour travailler même le dimanche, mais "il fallait d'abord aller à la messe." Un de nos témoins se souvient du curé qui en avait rappelé un à l'ordre parce qu'il était en train de fendre du bois : on pouvait battre mais faire d'autres travaux, non.

Célébrations religieuses et Fêtes

L'ange gardien, le 1^{er} mars.

C'est le jour du saint patron de la police armée. On célèbre à la prison une messe solennelle à laquelle viennent toutes les autorités des villages. L'après-midi : bal pour les jeunes du coin. Angel nous raconte qu'un lieutenant de la prison s'était entiché d'une fille de Nanclares ; à partir de ce moment-là, on transféra le bal à une place du village !

Jour de la saint Joseph (19 mars)

C'était plutôt une fête privée – jour du collège et non du couvent -. On nous raconte que les jeunes étaient les personnages principaux, ce jour-là. On sortait en procession à la grotte de la Vierge de Lourdes, dans la partie haute du couvent. Comme elle était d'origine française elle était très vénérée. Les célébrations duraient toute la matinée : les membres du chœur chantaient, accompagnés de guitare et de tambourins. Dans cette procession toutes les bannières étaient de sortie : le curé, lui, marchait avec un cierge.

Les frères faisaient des chars avec un thème concret, en hommage à quelqu'un ou pour se moquer de ce qui s'était passé dans l'année. Le char était posé sur une charrette tirée par un cheval ou un tracteur – propriété de Julián Jauregui, maire de Nanclares, et se promenait dans la propriété du couvent, devant tous les frères et les sœurs admiratifs.

Ils n'allaient pas au bourg. C'était au début des années 60. Il s'agissait d'une fête très connue par les habitants des alentours. On tirait des fusées et des feux d'artifice.



La semaine sainte

Mario nous raconte que le vendredi saint, c'était la coutume de visiter trois églises et eux descendaient au couvent : ils priaient je ne sais combien de *notre père* pour gagner des indulgences. Ils visitaient les repositoires et trouvaient tout cela très joli.

Comme l'église de Nanclares était remplie de fidèles, les frères et la fanfare des prisonniers du centre pénitencier restaient dehors. Cette fanfare était composée de trompettistes et de tambourinaires. Les garçons portaient le "paso" du Sépulcre et de la "Vierge douloureuse", mais s'il n'y avait pas de place pour tout le monde, ils attendaient dehors jusqu'au début de la procession. Les soldats de Zaballa gardaient la "Dolorosa" et la police armée le Saint Sépulcre. Nos témoins rappellent que les frères collaboraient beaucoup aux œuvres de la paroisse de Nanclares. Ils y étaient toute la semaine sainte.

Ils allaient aussi à Villodas le jeudi saint pour la célébration de la messe. Placés tous les douze près de l'autel, ils se distinguaient par leurs chants. On se souvient tout particulièrement de l'un d'eux qui communia à la main, cela attira l'attention de tout le voisinage.

Au début des années 80, une de nos témoins dit être allée à la messe du samedi saint. Elle y est allée trois fois mais elle se souvient particulièrement d'une fois, parce que c'était émouvant. Il y avait beaucoup de monde... Venus de Madrid, des collèges de Bilbao, de Reinosa, d'Aguilar de Campóo... de tous les collèges d'Espagne, les jeunes frères participaient à la célébration. Tous, les garçons et les filles, les frères plus âgés et les habitants de Nanclares de la Oca étaient rassemblés ; ils ont fait un grand feu sur le vieux terrain de football, et là ils ont chanté, ils ont lu l'un après l'autre "nous avons été baptisés", des mots qu'on devait dire en recevant des gouttes d'eau projetées par une branche de chêne trempée dans un récipient... Après avoir encore chanté, tous se retrouvèrent dans une des cours intérieures... il y avait peu de lumière, seule la lueur des bougies... Il y eut des lectures et, à un moment, toute la salle s'illumina. Nous qui étions passifs, nous montâmes dans les coursives supérieures et les jeunes restèrent en bas, ils chantaient. Surtout... le moment de la paix fut impressionnant, car on fit une chaîne très longue, les bras levés. On distribua la communion de manière organisée dans toute l'enceinte. La célébration dura au moins trois heures mais c'était très beau ! Après, les frères adultes offrirent aux visiteurs un vin sucré ou une autre liqueur avec des gâteaux, dans une petite salle, et la veillée se prolongea un peu par des anecdotes et des blagues. "Je m'en souviens de manière spéciale parce que, habituée à suivre le rituel de la messe, seuls les "gestes indiqués dans le missel étaient admis". Tandis que là...

Le 1^{er} mai

C'était le jour de visite pour les familles des élèves. Elles arrivaient par autobus parce que les enfants internes venaient de loin (Palencia, Santander...) "Les autobus étaient tous pleins", d'après Angel. Là aussi, c'était une fête privée.

La fête-Dieu (le jeudi)

Une bonne douzaine de frères chanteurs venus à Nanclares chantaient lors des célébrations dirigées par les Filles de Marie. Les frères âgés (le directeur, les professeurs...) y venaient mais pas les jeunes. Tous étaient en soutane et coiffés du chapeau ecclésiastique, "il y avait dans le chœur des patères pour accrocher les chapeaux... celui du directeur au-dessus, et les autres en-dessous."

Le Sacré-Cœur ou le Cœur de Jésus

Le vendredi qui suit la Fête-Dieu, on célébrait le Sacré-Cœur. La fête était le matin. Ce jour-là, il y avait messe à la chapelle dans le couvent. La messe était au milieu du jour et était très solennelle. On faisait une procession avec le *dais* porté par les autorités du moment. Les frères étaient devant et les gens du village, derrière, tous en rangs. Le parcours allait de la chapelle à l'église où on mettait un autel à l'extérieur et on portait un étendard. Le sol était couvert de pétales de fleurs. Il y avait des stations et, à certaines on chantait, à d'autres on priait. On se souvient que c'était le curé de Nanclares ou l'aumônier du couvent qui présidait la cérémonie. Une fois, l'officiant se mit à dire: "Chantez!, mais seulement ceux qui peuvent bien chanter!" Comme ce n'était pas un jour férié, c'étaient principalement des femmes et des enfants qui y participaient. De Trespuentes venaient des femmes très dévotes. On arrêta de carder pour aller à la messe. Puri se souvient du tapis de fleurs dans une des cours intérieures. Avec les pétales, ils dessinaient *la custode* ou autre chose, et d'en-haut c'était très joli. Cela représentait beaucoup de travail, c'était magnifique. Après la messe, on visitait les jardins, les allées avec leurs haies taillées et les tapis de fleurs. Ce jour-là on ouvrait le musée.

Les fêtes à Nanclares

Les frères descendaient à la messe durant les deux jours de fête : les 15 et 16 août. Ils chantaient et jouaient des instruments.

Noël

À l'intérieur du couvent on construisait une crèche monumentale qui occupait un grand espace. On y mettait de grands personnages. On faisait des rivières avec l'eau naturelle des cascades. Tout était bien illuminé. Dans la menuiserie on faisait la crèche, les maisons, les palais, les ponts... On allait dans la forêt couper le buis et des branches de chênes réparties un peu partout à différentes hauteurs pour agrémenter les scènes de la naissance. On n'oubliait pas de répandre du sable pour représenter le désert ou de la farine pour blanchir les cimes des montagnes ou le toit du palais d'Hérode.

Les Filles de Marie de Trespuentes venaient visiter la crèche. À Villodas, on se souvient de la Messe de minuit ; c'était très joli, on y chantait beaucoup et à la fin on allait faire un baiser au Petit Jésus. On était toujours en groupes et on passait du bon temps.

Les enterrements

Les frères venaient aux enterrements dits *de première*, à Villodas. Ils apportaient un harmonium par le chemin de Bayugana sur une charrette tirée par un mulet.

Notre Dame d'Urrialdo

Tous les frères, une fois par an, en septembre, allaient avec les enfants jusqu'à Urrialdo (Martioda). Ils y allaient à pied en passant par Trespuentes. Le frère Atanasio leur portait la nourriture dans la fourgonnette. On les voyait souvent dans les collines, il y en avait beaucoup. Une fois, je soignais les juments à Arkiz ; en les voyant passer, les jeunes de Trespuentes leur chantèrent : "Si les curés et les frères savaient la tournée qu'on va leur mettre, ils fileraient au chœur pour chanter *liberté, liberté, liberté*."

Les frères du couvent donnaient des cours de religion dans l'école municipale qui s'appelait alors *Francisco Franco*. Je me souviens que c'était le frère Casimiro qui faisait cours là où j'étais. Des novices et des scolastiques allaient à Trespuentes et à Villodas faire la catéchèse tous les samedis. Tous les ans ils changeaient. Ils participaient aux chants de la messe du dimanche et parfois, ils jouaient de la guitare. Ils

ont fait un recueil de chants qu'on utilise encore et ils nous apprenaient ainsi des chants plus joyeux que ceux qu'on chantait habituellement. Don Eusebio, curé des deux villages, les laissait exprimer leur jeunesse et leur ouverture aux célébrations. Il devint ainsi un curé très ouvert pour son temps et donna une tournure intéressante aux célébrations eucharistiques, je crois que les frères y sont pour quelque chose. On était très liés à eux.

Autres composantes de la maison

Les Soeurs

Pour entrer au couvent, il fallait sonner la cloche et les sœurs sortaient recevoir le visiteur. Le salut était : *Ave María Purissima* et la réponse, de sa part, était identique, puis on leur disait quelle commission on apportait et elles nous laissaient passer. La grille était toujours fermée.

Marisol se souvient qu'avec quelques amies, elles allaient passer l'après-midi avec les sœurs. Celles-ci leur donnaient des conseils sur le comportement que devaient avoir les jeunes adolescentes. C'était une autre époque et la pudeur régissait tous les comportements les plus habituels. Par exemple, Pepe nous raconte que les sœurs pendaient toujours leurs vêtements fraîchement lavés sur des fils à moitié cachés, loin du regard des hommes.

Les cours

Quelques jeunes de Trespuentes et Villodas, à la fin de l'école allèrent à Bolen. Ils se souviennent du frère Cirilo. C'étaient Vitori López de Lapuente, Moisés Montoya, Mati Montejo, Mario Pérez de Mendiguren, son frère Augustin, Jesús et Guillermo Alonso, Casiano González... toute une bande.

Mario se souvient qu'ils allaient à pied dans la campagne ou bien ils traversaient "la passerelle", tout dépendait du temps. Ils passaient la

journée et apportaient leur repas dans des musettes. Moi, quand je sortais de l'école je ne savais que les quatre opérations : l'addition, la soustraction, la multiplication et la division ; il fallait travailler chez nous ; je crois que je n'allais à l'école que lorsqu'il n'y avait pas de travail. Il dit qu'il n'avait dû passer que quatre ou cinq mois au couvent. Ils allaient à l'école même en hiver.

Il y avait un frère menuisier, un élève y apprit son métier, il est devenu un grand menuisier. Ceux qui en sortaient étaient de grands menuisiers.

Le cinéma

Angel se souvient que durant les camps, le policier armé, qui s'appelait Villaverde, était chargé de faire du cinéma tous les dimanches. Les Frères mettaient un grand écran blanc sur le mur et les habitants des environs payaient pour entrer. Villaverde et sa femme Fabiana (elle était de Salinillas de Buradón). Mario nous dit aussi qu'une fois, de Trespuentes, ils allèrent voir le cinéma et des pièces de théâtre. Pepe se souvient être allé en campagne voir un film de Sara Montiel.

Le foot

Il faut voir les photos qui montrent les événements de la construction du terrain de foot. Il est fait par les prisonniers et à voir la photo on peut constater que les prisonniers sont coiffés d'un béret ou d'une casquette. On dit que ça dépend du motif de leur incarcération, il y avait une, deux ou trois barres... S'il s'agissait d'un pickpocket, une barre, deux pour... c'était comme un mot de passe.



Floren se souvient encore de la peur de sa vie alors qu'ils y travaillaient avec un wagonnet sur des voies pour transporter le matériel d'un site à l'autre et Eugenio Argote et lui y grimperent. Le wagonnet s'approchait d'une dénivellation et, avec le poids, la vitesse les conduisait directement à la rivière... et effectivement c'est ce qui arriva, mais les passagers sautèrent à temps. Toujours sous le choc, ils revinrent à Villodas par la campagne et arrivèrent à la maison sans dire un mot.

Dans les années 50-60, on faisait des matches de foot entre les jeunes de Nanclares et les frères du couvent. Il semble que les jeunes de Nanclares étaient tout intimidés à l'heure de leur mettre un but ou de faire des choses pas trop catholiques sur le terrain. Nous ne pouvons oublier, qu'à ce moment-là, on avait un grand respect pour les religieux, où qu'ils soient.

Le fronton

Les jeunes de Villodas se souviennent être allés jouer à la pelote après la messe, en passant par le chemin de la campagne.

Les constructions

Mario se souvient de l'agrandissement du cimetière. C'était joli, propre et bien ordonné, cela attirait l'attention. Il se souvient aussi des travaux à "l'hôtel Larrea", là où se trouve l'étang. En 1946, c'est Donato qui était chargé des travaux, ça avait dû durer quatre ans.

L'irrigation du couvent – par les canaux – et la prospection pour avoir de l'eau (puits près du fleuve), Pepe se souvient des années 60, toujours sous les ordres de Donato.

À la construction du fronton, travaillèrent José Luis Guinea, Alfredo Abad Ciriza, José Oraá et Antonio Albaina entre autres, tous habitants de Nanclares.



La construction du fronton

La passerelle

C'était un pont de bois sur la rivière de la Zadorra dont il ne reste aujourd'hui que les piliers. Il reliait le couvent à la prison. Il était situé sur le Chemin Royal, et à cette époque, il était très utilisé comme raccourci par ceux qui allaient à pied. On l'appelait *le passage*. Les piliers étaient des piles de ciment, des planches qui bougeaient en passant et des câbles des deux côtés pour s'agripper. Les gens pouvaient passer, mais pas les animaux ni les véhicules.

La passerelle reliait la prison avec le Balnearium, appelé aussi la *Villa San Luis*, du nom du capitaine.

Occupation en 1942

Durant la guerre civile, le Balnearium servit de garnison à la tristement célèbre *Légion Condor* et des *Flèches Noires* et finit par devenir plus tard le camp de concentration puis la prison.

Dans ces années-là, la grotte artificielle appelée la *très médicinale fontaine de Bolen*, devint un cachot pour les prisonniers dangereux.

En 1942, un bataillon de soldats l'occupait. La police armée logeait aussi dans le balnearium. Il y eut d'abord les soldats et officiers allemands, italiens... puis la police armée.

Mario se souvient de gens connus qui étaient dans le couvent comme soldats : Martín el de Gochicoa de Trespuentes, Ignacio el de Casto, de Mendoza...

Pour vous faire une idée du commandement qu'avaient les officiers dans le couvent, voici une anecdote. Une fille de Nanclares, de belle apparence, aimable et agréable, travaillait pour les chefs. Les frères se rendirent compte de certains comportements qui ne leur plaisaient guère et lui conseillèrent de ne plus revenir au couvent. Le temps passa et les officiers la regrettaient. Ils se demandaient ce qui avait bien pu se passer quand l'un d'eux la rencontra par hasard dans le village et lui demanda pourquoi elle ne venait plus au couvent. Elle lui répondit que les Frères lui avaient demandé de ne plus revenir. Vous imaginez la

tête de l'officier qui lui répliqua : "Comment ça, ne plus revenir ? Qui est-ce qui commande ici ? La fille vint reprendre son travail.

La fontaine des œufs pourris.

C'est ainsi qu'on appelait la fontaine du Balnearium. Mario se souvient qu'une de ses tantes lui apportait souvent une carafe d'eau de cette fontaine qui sentait les œufs pourris, pensant bien se soulager de ses maux. Beaucoup de gens des alentours et de bien plus loin encore venaient prendre de l'eau à cet endroit, croyant toujours aux bienfaits qu'elle était censée avoir : "elle guérissait de tous les maux".

5. UN JOUR ORDINAIRE D'UN ASPIRANT À LA VIE DE FRÈRE DANS LES ANNÉES 50.



La vie quotidienne

L'heure du lever, les jours ordinaires, tournait autour de 6 heures. Les frères avaient une chambre personnelle mais les enfants dormaient en dortoirs aménagés en trois rangées de quinze lits. Parler dans le dortoir était considéré comme une faute grave et la norme était rarement transgressée. Le silence était la règle dans la grande majorité des cas et n'était pas du tout un sacrifice une fois "le nouveau" habitué, après quelques jours. En cas d'urgence on pouvait toujours utiliser les

signes établis pour demander différentes choses, prévenir quelqu'un ou demander quelque chose. Ce langage mimique réduit, était assez complet en fin de compte et répondait aux besoins. Au réfectoire on utilisait le couteau, la fourchette, la cuillère ou le verre en différentes positions pour demander du pain, de l'eau, du sel... le plus naturellement du monde et sans que cela ne prête à rire.

Ces *secrets de la vie quotidienne* ne venaient pas *des familles*, il fallait donc se familiariser avec ces nouvelles coutumes. Ce n'était pas non plus laissé à l'improvisation ou aux dons d'observation du nouvel arrivé : à chaque arrivant était attribué un *ange gardien* en chair et en os. Cet ange accompagnait le nouveau partout en toute circonstance et avait le privilège, non négligeable, de parler à son protégé *dans une certaine limite* et ses attributions pouvaient arriver, dans les cas extrêmes, à donner une gifle si l'entêtement prenait des proportions intolérables. Le zèle de quelques *anges bonne pâte*, racontent les chroniques fiables, allait jusqu'à décider pour son protégé, à qui un repas ne plaisait pas, de le remplacer par ce qui lui allait mieux. Il faut dire qu'on ne tolérait pas que les plats ne soient pas terminés. L'époque n'admettait aucun gaspillage et on ne jetait rien de ce qui avait été si difficile à obtenir.

Le dortoir disposait d'une batterie de toilettes et de lavabos correspondant au nombre de lits, comme n'importe quel internat de l'époque. L'eau chaude n'était pas habituelle, c'était réservé aux douches qui n'étaient pas dans le dortoir. Il y avait des petites tables de nuit individuelles près du lit pour les affaires de toilettes et une salle avec des étagères individuelles, mais ouvertes à tous, pour conserver le linge et les chaussures.

Le frère chargé de la surveillance tapait dans ses mains pour réveiller tout le monde et permettre un temps de toilette qui ne dépassait habituellement pas les 20 minutes. Il fallait se laver, s'habiller, faire son lit et mettre tout en ordre. Une fois toutes ces tâches terminées, chacun restait au pied de son lit, profitant de ce moment-là pour revoir en pensée la réflexion qu'il avait faite la veille avant de s'endormir ou pour programmer mentalement sa journée. Ces moments

de réflexion, fréquents tout au long du jour, allait donner, tout naturellement, un poids particulier aux aspirants qui, après un certain temps, se comportaient comme de véritables personnes adultes, réfléchies et sereines, même si cela anticipait un peu leur maturité.

À l'heure dite et au rythme des claquements de mains, tous se dirigeaient vers *la grande salle d'étude* pour avoir un petit moment de prière de dix minutes, puis une vingtaine de minutes de causerie par le frère responsable, un temps de réflexion personnelle, ou plus rarement, la lecture des nouvelles du jour ou de la Congrégation.

Après une demi-heure, on allait à la chapelle participer à la sainte Messe avec tous ceux qui demeuraient dans la maison, quels que soient la tâche, l'âge, le groupe de formation ou la charge qu'on avait. La messe était commune à tous et c'était un moment calme de rencontre familiale. Ce n'était pas encore la coutume de faire le geste de paix, mais c'était le moment de se rencontrer et de noter les changements qu'il fallait opérer chez l'un ou l'autre dans son habillement, son *look*, sa coupe de cheveux, et signaler quelques traces de sang laissées sur le visage de *l'adulte en herbe* par le premier contact avec le rasoir maladroitement utilisé.

Les mouvements dans les couloirs intérieurs se faisaient toujours en silence, sur deux rangs et dans une simplicité difficilement imaginable aujourd'hui, ne parlons pas de le mettre en pratique. En classe, les frères avaient toujours des choses concrètes à montrer, et à mémoriser, particulièrement dans les classes de langues. Ces moments tranquilles étaient des plus opportuns pour remémorer ce qui avait été dit. Il peut paraître surprenant que des jeunes de 15 ou 16 ans puissent dominer un vocabulaire riche en français, en latin ou qu'ils aient des connaissances des différentes régions d'Espagne sans avoir voyagé ou presque. L'explication possible vient des longs moments passés dans les couloirs, sans hâte, sans bruit et l'esprit toujours occupé à ces pratiques intellectuelles.

Puis venait l'heure du petit déjeuner. Café au lait, (ceci explique la raison d'un beau troupeau de vaches, bien soignées et bien nourries),

du pain et quelque surprise faite chaque jour par le frère économe : du fromage, du beurre, du miel, de la confiture. Les aides des USA sous forme de fromage jaune-orange, du lait en poudre ou du beurre aidaient passablement la faible économie de l'Espagne de cette époque. De l'opinion générale, tout était bon, on regrettait peut-être les faibles quantités mais en tous cas, il ne restait rien sur la table. Au réfectoire, et surtout au petit-déjeuner, on ne parlait jamais. Chacun son tour, suivant un ordre établi, un lecteur montait à une espèce de chaire et lisait pour les autres pendant un temps raisonnable puis, était remplacé par un autre pour que chacun puisse terminer son petit-déjeuner.

Le nettoyage des assiettes, des couverts, des cafetières, des plats, des casseroles, des tables et du sol était à la charge des juvénistes. Cet apprentissage entraînait parfaitement dans le cursus de l'aspirant, qu'il poursuivait ensuite pour ne pas grever les économies de la maison et vivre, dans l'authentique vie simple sans diminuer en rien ses études et sa formation intellectuelle. Ils lavaient et pelaient les pommes de terre tous les jours, ce qui constituait, préparées de façons différentes, l'essentiel des repas quotidiens. Il fallait aussi balayer les couloirs et les mettre en ordre. Sur le carrelage, pour ne pas faire de poussière, on utilisait la sciure de la menuiserie convenablement humidifiée. Les sols de bois étaient cirés et reluis en les frottant avec des chiffons qu'on traînait sous les pieds... Il faut savoir que la longueur totale des couloirs est de 250 m environ. Cet exercice difficile de *fourmis silencieuses et travailleuses* comptait pour les travaux journaliers, rapides et efficaces, parce qu'il ne fallait pas perdre de temps... à la fin des travaux venait la récréation.

Les récréations sur les cours intérieures ou extérieures dépendaient beaucoup de la saison et précédaient chaque temps de classe. Elles étaient plutôt brèves. Cela ne dépassait guère les 20 minutes. Le manque de précision, dans les temps que nous sommes en train de décrire, vient du fait que personne n'avait de montre, même si l'un ou l'autre disait que chez lui "*le frère aîné en avait une*".

Les énergies juvéniles retenues depuis le réveil se montraient alors en toute liberté, au foot, à la pelote basque, aux courses... Juste ce qu'il

faut pour entamer le travail intellectuel du jour. La soif d'apprendre un peu plus chaque jour était commune à l'immense majorité et n'était pas un fardeau spécial, le repos viendrait ensuite, il y avait les récrés pour cela... et le jeudi après-midi où il n'y avait pas de classe mais des travaux manuels. Le samedi après-midi, le dimanche et les temps de vacances étaient réservés aux promenades, aux *pique-niques* dans le bois de Badaya. Ces programmes équilibrés en tout maintenaient le sang jeune et actif sans porter les nerfs à fleur de peau. Tout convenait aux habitudes de l'époque. Il suffisait d'attendre.



Les livres et le matériel scolaire *c'était selon* : du texte, surtout du texte, les couleurs restaient à l'appréciation de chacun, on se contentait du noir et blanc. De luxe point. La vie n'était pas facile. Les cahiers n'étaient pas indispensables non plus. Le *cahier au propre*, ça oui, il fallait le soigner parce qu'on l'exposait à la fin du cours et *on gagnait des points* (des bons pour acheter suivant le peu de caprices qu'on pouvait s'octroyer en tant qu'aspirant à être frère : une plume, un porte-plumes, un rasoir, un étui, des peintures, un "plumier"...). Pour le reste pas question non plus de faire les mignards, les vieilles factures, toutes

les feuilles qui avaient le dos blanc, étaient utilisées pour prendre des notes et étudier. Quelques-uns, écrits par les professeurs eux-mêmes, qui suivaient les mêmes règles, sont dignes d'être montrés et d'être conservés tout spécialement.

Après les premières heures de classe arrivait l'heure de la récré en milieu de matinée puis on reprenait la classe jusqu'à la courte récréation avant le repas.



Dans le silence, sous les immenses voûtes, résonnait avec insistance et fierté le carillon de l'horloge de la maison, située dans la cour des muses. Et... à midi, c'était le tour de la cloche qui sonnait l'angélus. Elle marquait la fin du travail du matin et réorientait ceux qui avaient perdu la notion du temps.

La cloche venait de Lavacan, un des derniers collèges que les frères français avaient dû quitter en 1903. Cette fameuse cloche avait survécu onze ans en exil à Dancharinea et arriva à Nanclares, avec toutes les autres affaires, le 2 novembre 1914. Elle marquait par ses coups, le rythme de toute la maison : les fêtes, le temps de la prière, du repos, les visites inattendues... Un frère était chargé de la faire fonctionner ; sa ponctualité et sa façon de *marquer les temps de la maison* n'était pas une petite affaire.

Le repas du midi se passait comme le petit-déjeuner, en silence et avec lecture publique. Il y avait dans les classes et particulièrement au

réfectoire un instrument spécial, le *claquoir*. Une pièce de buis travaillé, de 20 cm, et une lame de buis fixée à l'autre. Il produisait un son particulier très audible. Le frère qui donnait les instructions nécessaires l'utilisait, sans avoir besoin de parler. Certains jours, le jeudi, le samedi et le dimanche on ne mangeait pas en silence, à la place du bruit particulier du *claquoir* pour s'asseoir et manger, on entendait la phrase latine "*Benedicamus Domino*" (Bénédissons le Seigneur). C'était le signe qu'on pouvait parler.

La lecture était intéressante ; le livre choisi était un roman, un morceau d'histoire ou un thème sur les coutumes de l'époque. Comme le groupe était très fourni, les nerfs du lecteur manquaient parfois et poussaient à quelque erreur que les bons amis, toujours implacables, se chargeaient de répéter et de ne pas laisser tomber dans l'oubli. Par exemple, en arrivant aux *jours de Carnaval* [carnestolendas] : *période qui comprend les trois jours précédant le mercredi des cendres*, quelqu'un lut : *carnes – toledanas* [les chairs de Tolède]. Le *claquoir* intervint de façon péremptoire pour exiger la rectification du *lapsus*, mais il maintint obstinément son opinion. Un certain moment de détente était autorisé dans ces cas-là. Une autre aussi attrayante et bien connue dans *l'histoire interne de l'époque* arriva quand le lecteur d'une voix claire et distincte annonça que dans une abbaye déterminée, "les moines *s'habillaient pauvrement et mangeaient comme des bêtes*". Le son clair et vif du *claquoir* annonça que la chose était mal partie. Le lecteur insista pourtant et répéta sa version personnelle. Au final, la véritable histoire revue et corrigée était la suivante : "*Les moines étaient habillés pauvrement et mangeaient comme ils étaient vêtus, pauvrement aussi.*"

Une fois remis en ordre le réfectoire, les tables, les ustensiles de cuisine, les assiettes et tout le reste, on commençait la récré du midi. Il y avait des tournois mémorables, c'étaient tour à tour des succès et des échecs et les futurs professeurs devenaient des pros en football, en volley, à la pelote basque, au basket, au saut en longueur ou en hauteur.

Il y avait une phrase qu'on répétait souvent et à différents moments : *Sois à ce que tu fais*. Jouer quand c'est le moment, pique-niquer, prier,

étudier... être au moment présent. Ainsi durant la récréation, il fallait se divertir et jouer avec tout l'éclat juvénile dont on était capable pour se défouler et pouvoir ensuite "*bien faire*" les autres obligations du jour.

La sueur, certains jours, était un vrai problème. Le temps, les us et coutumes ou les installations ne se prêtaient guère à assumer les conséquences corporelles d'une activité sportive intense. Ce n'était pas le meilleur moment de la journée mais il fallait bien s'y faire.

Les classes de l'après-midi revêtaient un caractère plus pratique et plus expérimental selon l'usage de l'époque. Les laboratoires étaient là et il n'était pas question *de les laisser prendre la poussière*. C'est là qu'ont surgi bien des vocations de physicien, de chimiste, de botaniste, de biologiste ou d'électricien. La lecture personnelle magistralement dirigée dans l'ombre, les œuvres de la littérature classique, tout cela se faisait à cette heure vespérale du règlement. Les saines rivalités entre les différentes provinces, suivant l'origine des aspirants, étaient couramment mises en relief à cette heure-là. Les *apprentis littéraires* n'étaient pas en reste quand il s'agissait de découvrir les plumes qui faisaient la fierté et la richesse de leur région natale : José María de Pereda, Marcelino Menéndez Pelayo, Concha Espina, José María de Cossío, José Hierro, Manuel Pombo, Víctor de la Serna, Ángel de los Ríos laissaient bien peu de place aux autres provinces limitrophes à la Cantabrie, la faute en revenait à ces illustres personnages.

Les cours de l'après-midi n'étaient jamais ennuyeux ni trop longs. Il fallait souvent se battre contre l'horloge qui sonnait tous les quarts d'heure et qui comptait bien se faire entendre.

Puis venait la récréation du *goûter*. Le menu était simple : *tout ce qui se présentait* était bien venu. Encore une fois merci aux Yankees pour leur fromage et autres compléments. On prenait presque comme un jeu de tartiner le pain du goûter avec l'*eau de miel* que le frère Joaquín nous préparait avec les restes du produit des ruches. Cela n'avait rien d'extraordinaire mais cela adoucissait un peu le pain, guère abondant, il faut bien le dire, et pas de la dernière fraîcheur.

C'était l'heure de renouer avec notre « Liga », ces tournois locaux qui nous attendaient. Le vêtement n'était pas spécialement raffiné on s'arrangeait pour ne pas trop abîmer les chaussettes. Comme les chaussures étaient faites en sparte, cette récréation et celle du midi leur étaient véritablement fatales. On renforçait un peu le sparte en les frottant sur le goudron de la route durant les chaleurs d'été, mais leur espérance de vie était assez courte. Peu importe, de toute façon, il n'y en avait pas d'autres.

C'est vers les six heures de l'après-midi que se terminait la journée. D'abord, il y avait l'*étude* : un temps précieux pour le travail personnel, au calme, sans stress, en silence, bien pratique pour étudier, revoir ses leçons, faire ses devoirs, prendre des notes, faire des schémas, et lire ! La lecture a rempli des heures entières de la vie des aspirants. La Maison possédait une bibliothèque choisie et appropriée à l'âge des jeunes en formation, mais aussi avec des œuvres pour tous ceux qui résidaient dans la Maison. L'accès y était facile, libre et personnel. Pouvoir lire une œuvre originale en français, sans utiliser le dictionnaire ou presque, à 16 ans ! Ces jeunes venaient de familles modestes, souvent rurales. C'était pour beaucoup un moment d'oxygène et des horizons infinis pleins de fierté.

On finissait la journée religieusement par quinze minutes de présence à la chapelle dans une ambiance libre et personnelle. Puis on récitait une prière en commun, le rosaire et un chant à la Vierge. La Mère était présente pendant de nombreux moments de la vie de ces garçons. Son image était physiquement présente en divers lieux de la maison et dans les classes. Sa dévotion était une caractéristique particulière de ces Mennaisiens en herbe.

Le repas du soir n'ajoutait rien de particulier aux habitudes du petit-déjeuner et du déjeuner.

Le repos et la détente d'après souper était le meilleur moment de la journée. En hiver on utilisait les cours intérieures, pour marcher et se réchauffer avant d'aller dormir parce que le chauffage n'avait pas l'importance d'aujourd'hui. Quand le temps le permettait on utilisait les cours extérieures, les terrains de sport et les frontons. Il n'était pas rare

de faire une promenade en dehors de la propriété pour accroître les envies d'aller dormir.

L'heure du coucher était habituellement neuf heures. L'appel tentateur de la télévision ou de la radio n'était pas encore très répandu et n'empêchait donc pas un prompt repos.

Avant d'aller se coucher, en passant dans les cours intérieures ou extérieures, on faisait toujours une courte visite à la Vierge et une prière. La grotte du *terrain d'en haut* est le témoin muet de ces nombreux moments du jour qui devenaient cantiques : *Reste avec nous, quand le jour décline alors que nous avons été si heureux à tes côtés...*

A partir de ce moment-là, c'était le silence, on allait dans les dortoirs pour se préparer à une nouvelle journée toujours semblable mais toujours différente. L'imagination des quinze ans découvre alors les merveilles des moments les plus insignifiants... c'était un autre temps !

Les étapes de la formation d'un frère Mennaisien.

Les frères dans leur grande majorité sont d'anciens élèves des collèges mennaisiens, principalement du collège de S. José de Reinosa (Cantabria) et de San Gregorio de Aguilar de Campóo (Palencia). D'autres ont connu la Congrégation à l'occasion de la visite d'un frère "chargé des vocations", dans les écoles ou les collèges environnants ou auprès des prêtres de ces lieux. En Espagne, la majeure partie des frères viennent de Burgos, León, Palencia, Cantabria, le Pays Basque, la Rioja ou plus tard de Madrid, après l'ouverture du collège Santa-Ana.

L'âge des plus jeunes aspirants entrant en Maison de formation, avec l'accord des parents, tournait autour de 14 ans. Comme pour n'importe quelle décision dans la vie, il n'y avait rien de définitif, c'était un premier contact avec un genre de vie qui avait attiré l'attention d'un jeune homme. Il n'existait aucun engagement sacré et l'intéressé avait toujours la possibilité de continuer ou de retourner dans ses foyers.

C'étaient parfois les responsables de la Maison de Formation qui conseillaient à certains candidats d'abandonner le chemin entrepris.

Cette première étape s'appelait le Juvénat et durait jusqu'à l'âge de 16 ans environ. À cet âge-là, après avoir vu les pour et les contre de la future vie religieuse et avoir pris conseil auprès des *guides de formation*, le jeune pouvait faire la demande d'entrée dans une nouvelle étape de réflexion plus concrète : le Postulat. Il recevait alors le titre de postulant et les postulants disposaient de moments spécifiques de formation.

A la fin du Postulat, le candidat demandait l'entrée au Noviciat – qui pouvait durer un an, parfois deux – avec un règlement assez strict, séparé des autres même physiquement. Ce temps canonique de préparation à la vie religieuse revêt une grande importance, car à la fin, le novice doit prendre la décision de continuer dans l'ordre avec l'émission des *Vœux Temporaires de Religion* ou quitter l'ordre. Cela commençait par le choix d'un nouveau nom. Pendant la cérémonie de Prise d'Habit, le novice recevait la soutane de la Congrégation, mais pas le crucifix qui faisait partie aussi de l'habit religieux des Mennaisiens. Il devait le recevoir au début de l'étape suivante.

Pendant cette année-là, le novice se concentrait spécialement sur l'étude de la Règle de Vie à laquelle il devait se soumettre s'il prononçait les vœux et sur l'étude de l'Histoire de l'Église. Il se familiarisait avec la Vie du Père Fondateur, Jean-Marie de la Mennais, approfondissait l'histoire de la Congrégation et la vie des frères missionnaires, et, pour les Espagnols, il passait aussi un certain temps à apprendre la langue française, vu la bibliographie considérable dans cette langue. Il ne se consacrait pas trop à l'étude des matières scolaires de type baccalauréat ou assimilé durant cette étape à caractère franchement religieux et par la réflexion personnelle.

Le novice qui décidait de continuer dans la Congrégation, commençait l'étape suivante de formation par l'émission des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, recevait le *crucifix de la Profession des Vœux* et commençait ainsi pleinement son appartenance

à la Congrégation en entrant dans l'étape du Scolasticat. Les premiers vœux étaient prononcés pour un an et le jeune religieux avait exactement les mêmes obligations que ses frères aînés. Il pouvait ne pas renouveler les vœux à la fin de l'expérience. Il vivait sa vie religieuse selon la Règle de Vie et, en émettant les vœux, il mesurait ses forces pour prendre, à la fin de l'année, la décision de poursuivre ou d'abandonner. Les vœux suivants étaient temporaires aussi, et lui permettaient de pratiquer dans sa propre vie les exigences de la vocation à laquelle il croyait être appelé.

Cette période du Scolasticat était particulièrement importante dans sa formation comme professeur et religieux. Il étudiait autant la théologie que la philosophie, les sciences ou les lettres. Normalement, tous les frères avaient l'obligation d'obtenir le titre de *Maître* (Professeur des écoles) et pour cela, ils entraient dans les facultés de sciences, de lettres ou même de théologie ou des Écritures Saintes. Au bout de ce temps, généralement de trois ans de scolasticat, il commençait son travail d'enseignant dans un collège de la Congrégation ou bien partait à l'étranger pour faire des études dans une autre langue de son choix.

Vers les 25 ans, après avoir vécu en lien avec la Congrégation avec les vœux temporaires, le frère devait choisir et émettre les vœux perpétuels ou abandonner la Congrégation. Pour différentes raisons, la Congrégation pouvait aussi l'empêcher de continuer dans l'Ordre.

À cet âge-là, et lié canoniquement pour toujours à l'Église à travers la Congrégation, il poursuivait, comme n'importe quel autre professionnel, sa formation dans la spécialité choisie pour l'enseignement ou pour les postes ou responsabilités auxquelles le destinait le vœu d'obéissance.

Les missions étaient une autre alternative pour le religieux. Possédant en général plusieurs langues et sans famille exclusive, le frère restait à la disposition des Supérieurs pour toute mission dans ou hors de son pays. Le vœu de chasteté acquiert de ce fait une dimension libératrice et de service que tous ne comprendront pas. Cet aspect de disponibilité créatrice du vœu de chasteté reste parfois ignoré même

par les chrétiens les plus proches du frère. Et, en toute bonne foi et innocence, ils demandent parfois : "*Mais, toi, pourquoi ne te maries-tu pas ?...* Cet aspect positif du vœu de chasteté s'oppose ouvertement à l'aspect clairement négatif de *ne pas contracter mariage*, et constitue la grande richesse de ce vœu. Il serait évidemment disproportionné de ne voir la décision du vœu que comme un renoncement au mariage, sans y voir l'aspect positif de service, de disponibilité et d'aide envers les autres, que possède le sens complet de ce vœu.

Changement du nom à l'entrée du Noviciat. **"Je te donnerai un nom nouveau".**

Dans le film "*Danse avec les loups*" le personnage prend un nom nouveau pour indiquer un changement d'identité, de personnalité, de vie.

Dans la Bible, le Seigneur dit souvent à ses élus, quand il les appelle à quelque chose de nouveau ou d'important : "*Tu t'appelais..., à partir de maintenant, tu t'appelleras...*"

Les noms ont un sens de présage, de projet, de dessein : Abel (*celui qui disparaît comme le vent*). Adèle (*noble*). Aphrodite (*née de l'écume*). Ana (*miséricorde*). Carmen (*poème, jardin de Dieu*). Casimiro (*qui impose la paix*). Mariano (*aimé de Dieu*). Monique (*seule*). Nohémi (*belle*). Raphael (*médecin de Dieu*). Rachel (*brebis*). Xenia (*hospitalier*)... et ainsi de suite à l'infini.

Dans la vie religieuse, les anciens Ordres monacaux et mendiants, et aujourd'hui encore dans les communautés contemplatives, l'habitude veut qu'on donne un nom nouveau au candidat qui reçoit l'habit et ainsi commence une vie nouvelle, consacrée exclusivement à Dieu et à l'Église, laissant derrière lui *le monde* afin de commencer à vivre une vie de *clôture*. C'est une façon de dire : "*Seigneur, me voici. Je suis disponible. Je veux être un homme nouveau, un instrument docile entre tes mains.*"

Le Concile Vatican II a souligné l'importance du Baptême et l'unité de la vie du chrétien sous toutes les facettes. L'Église a donc cessé de conseiller ce changement de nom, sans toutefois l'interdire. Quelques ordres religieux faisaient cela différemment : ils ajoutaient le nom du

village d'origine : Luis de León, Thomas d'Aquin, Domingo de la Calzada, Luis de Granada, Domingo de Silos... pour différencier les membres de leur nom de baptême, mais toujours avec l'idée de montrer un nouveau départ, une nouvelle vie.

Les Mennaisiens aussi ont adopté cet usage de l'Église de changer le nom en entrant au Noviciat. Cela devait être un nom simple ou s'il voulait un nom composé, on ne pouvait ajouter que *Marie*, *Jésus* ou *Joseph*. Le nom devait être distinct de n'importe quel autre existant déjà. C'était donc très difficile de donner un nom qui remplisse toutes ces conditions, vu qu'en Espagne il y avait plus d'une centaine de frères. Cela arrivait aussi dans les autres Congrégations, c'est pourquoi on trouve fréquemment des noms peu communs chez les Religieux et les Religieuses. Tous les frères parlent de l'impact psychologique de ce changement. Cesser de s'entendre appeler par son nom de baptême et répondre à un nom nouveau était une invitation continue à la réflexion sur le nouveau chemin entrepris par le nouveau Novice.

Quelques anecdotes curieuses surgissaient toujours au moment de signer un document officiel où seul était valide, évidemment, le nom de baptême et le nom de famille ou bien à un passage de la frontière. La force de l'habitude dans l'usage continu du nom de religion jouait parfois de mauvais tour. C'était aussi un effort bizarre pour les parents d'appeler leur fils par un nom nouveau. Tous les parents ne comprenaient pas le sens mystique de ce changement. Il n'était pas rare que, dans la pratique, durant les courtes visites en famille, on continuait à employer le nom de baptême.

6- . JEUX ET ACTIVITÉS EXTRASCOLAIRES

La charrette.

Point n'est besoin de nom ni d'explications. Prononcer le mot de Nanclares et dire "*la charrette*" c'est rappeler un tas d'émotions du passé qui redevient présent sans le vouloir. Comme à gros bouillon, mille anecdotes surviennent sur ce personnage principal qu'est "*la charrette*".



Nanclares dans les années 50. Devant vous, un groupe de jeunes attelés au timon de la charrette, rien que pour une photo. À cette époque

poser devant l'appareil photo avait son importance, il fallait attendre que le petit oiseau sorte et garde en fond la nouvelle façade du Postulat en construction. La patience du frère Maître des Novices, José María Calderón, photographe à ses heures, était inversement proportionnelle à l'agitation des volontaires qui préféraient sans aucun doute tirer sur la charrette de cailloux que de rester attentifs aux mathématiques compliquées du frère Heraclio.



Le photographe : Fr José
Maria Calderón

Si les pierres pouvaient parler... Si la charrette se mettait à lâcher ce qu'elle savait... Que d'histoires sur la Maison de Nanclares et ses alentours !

Des histoires à dormir debout. Quand j'étais jeune adolescent, je rêvais d'un compagnon de voyage comme la fameuse charrette allant devant ou derrière moi... Allez savoir...

La longue vie de la charrette a connu toutes les tâches, même les plus insoupçonnables... Son authentique vocation était de filer sans répit dans les allées des peupliers de la menuiserie et du balnearium comme si le temps lui était compté et qu'elle était sans avenir. On aurait dit qu'entre autres fonctions, elle sortait de l'atelier du frère Pascual, dure et forte comme faite exprès pour filer sur les chemins comme une fille du vent.

Elle était si bien vue des jeunes, si bien disposée aux plaisirs de la vitesse que lorsqu'on la laissait seule, elle gisait, en larmes dans les sombres hangars de l'écurie attendant avec anxiété une bonne occasion de courir. Si le Seigneur avait dit à Lazare *Lève-toi et marche*, pour ce qui est de notre charrette, on aurait pu dire, folle supposition ou manque total de respect, *Lève-toi et cours* !

La charrette de Nanclares est restée gravée dans la mémoire de nombreuses générations et toujours en positif. Elle occupait les jeudis

après-midi des jeunes, faisant le transport entre le mince terrain fertile de la rivière et les jardins scolaires qui entouraient le terrain de football. Elle se prêtait volontiers, en automne, au ramassage des feuilles et aux bruyants rassemblements estudiantins, aux travaux journaliers des frères novices. Au transfert des pierres pour les rencontres des apprentis carriers. Au transport des matériaux, galets et ciment près du balnearium d'où les brancards, faute de grue, montaient par la rampe, au prix de la sueur des porteurs, la masse des coffrages sous le regard attentif de Donato et "Piazza". À la sortie des décombres vers la rive et aux mauvais tours innocents causés par la vitesse et les intentions vicieuses du personnel de transport.

Au fond, on espérait bien terminer par un plongeon dans les eaux de la Zadorra. Tout était bon pour gagner des points et des mérites après une carrière professionnelle toujours aussi honnête que fiable. Dans le buffet aux médailles, elle pourrait bien apparaître aujourd'hui dans le rayon des champions olympiques. Mais elle ne le demande pas.

Le contremaître en poste ne se trompait guère au moindre retard. On avait dû ourdir quelque complot contre la bonhomie de la si populaire charrette. Mais elle était aussi un peu coupable, il faut bien l'avouer ! Disons-le clairement, la charrette adorait le tohu-bohu et personne ne s'étonnait de la trouver dans tous les travaux, collaborant à la dissipation des Postulants et des Novices.

Les années ont passé, la charrette est toujours là, imperturbable même si sa fureur juvénile a trouvé quelques limites. Le crâne un peu dégarni et les énergies croulantes, nous jetons un coup d'œil en arrière avec une certaine nostalgie quand on voit l'illustre charrette, et il nous vient spontanément l'expression si souvent rebattue mais bien certaine dans ce cas-là "*ah ! te voilà, toi, on dirait que les années n'ont pas prise sur toi...*"

Cirer.

Durant mes années de formation, Nanclares était une sorte de petit kolkhoze ou kibboutz basque où tout le personnel de la maison

subvenait aux premières nécessités. La ferme, le jardin-potager, la menuiserie, les ruches... tout était bon pour remplir les estomacs affaiblis par le travail et non par le modeste rationnement national en vigueur.

Après ces détours, revenons à ce qui fait le thème de notre récit. La ruche du frère Jaime située au cœur du bois de Badaya, produisait à plein régime. C'était rentable à l'époque des vaches maigres. Le miel de romarin et de bruyère adoucissait de temps en temps les palais des jeunes en formation, sous forme de desserts variés sortis des mains créatrices des Sœurs qui s'occupaient de nous. La cire des rayons n'adoucissait pas et rendait plutôt amers les difficiles travaux de cette exigeante propreté qui lave, fixe et reluit... les couloirs interminables, les immenses salles et les escaliers sans fin.

On modelait la cire vierge en la chauffant et on lui donnait une forme de croissant de lune de cinq centimètres d'épaisseur environ. Une fois durcie, il fallait la prendre avec une sorte de petite fourche à manche raide, et les travaux pouvaient commencer. On cirait le parquet.

A l'heure des travaux complémentaires, après le petit-déjeuner et le repas, on répartissait les tâches de façon équitable entre les différentes brigades et celles-ci mettaient la main à la pâte, si on veut, parce que c'étaient les pieds les victimes propitiatoires de cette danse cruelle, de ce ballet adapté où les chiffons sous les pieds devaient aller et venir au rythme que donnait le responsable. La discipline d'un silence rigoureux n'était rompue que par les chif-chaf des chiffons sur le sol et la mollesse du groupe de cireurs.

Tous les membres de l'équipe s'alignaient sur les chiffons raides et rectangulaires et, à la voix du responsable nous avançons difficilement mais en rythme un pied vers l'avant, l'autre vers l'arrière. Inutile de se débiter parce qu'on était mis hors-jeu sur le champ devant le regard inquisiteur de l'adjudant qui prenait des notes.

On terminait en nage, c'était la seule médaille qui pendait sur nos tempes. Ce n'était qu'un échauffement avant de nous défouler complètement sur le terrain de sport ou au fronton. Une préparation physique admirable pour se maintenir en forme et en même temps brûler les énergies et les surplus de graisse que nous fournissait la louche de la cantine.

C'était une cire naturelle qui restait sur le bois des parquets ainsi nourri, bien loin des cosmétiques commerciaux et autres potions de ménagères qu'on propose aujourd'hui. Tout était naturel, le nectar des abeilles à l'état pur et dur, loin de la gelée royale... Des pastilles odorantes parfumaient de lentisque et de romarin les salles cirées de la grande maison de Nanclares, grâce à la difficile coopération des juvénistes. En fin de compte, on avait la satisfaction du travail bien fait. Cela remontait le moral de la brigade qui pouvait crier partout avec fierté : *"C'est nous qui avons laissé les parquets brillants comme des robinets d'or"*.

Le ballon

Tu étais le dieu païen devant lequel nous nous prosternions comme devant un veau d'or. Tu étais l'objet du désir pour la gent estudiantine de Nanclares. Ton estime était incalculable. Et toi, sans le savoir... tu étais l'ami, le collègue, le compagnon de route et même l'ange gardien durant les longues journées d'étude où les distractions à Nanclares étaient réduites à notre époque. Dans mon adolescence, tu étais tout...

Ni ode, ni madrigal, ni odeur d'encens ; si cela ne tenait qu'à nous, on t'aurait consacré un monument près du robinet du préau. Grâce à toi et l'esprit de sacrifice qu'on nous inculquait, nous passions stoïquement devant avec une soif de tous les diables. À cette époque-là, la majorité d'entre nous rêvions plus de toi que de livres... Tu étais notre principale échappatoire dans les moments bucoliques de la vie ; les autres sont loin de cette paix virgilienne.

Toi, cher ballon, tu étais un bien précieux et on prolongeait ta vie utile de manière insoupçonnée jusqu'à te voir littéralement étripé. Je parle de vie utile parce qu'une fois mort, tu rendais encore de manière altruiste tes organes pour réparer l'un ou l'autre de tes frères de sang près des urgences.

Tu dois bien te souvenir qu'il y avait un responsable qui vous surveillait toutes les vingt-quatre heures dans l'armoire de l'étude fermée à clé. Tu logeais dans la tour comme dans un coffre-fort indestructible. C'était Basilio le thaumaturge en affaire de ballons. Il pouvait les coudre et les recoudre jusqu'à ce que l'un d'entre vous rende l'âme irrémédiablement et à reculons.

On te mettait à l'épreuve sur le terrain "Jenaquinenzo". Il faut dire que pour être un footballeur il fallait passer par l'épreuve des gars insensibles aux coups de tête, insensibles à la rude caresse de la



courroie qui fermait la valve de la chambre à air, insensibles à l'absence de pitié qui nous poussait à te traiter avec rudesse... Je dois ajouter

aussi que, oser te jeter dans ces circonstances, c'était montrer plus de courage que le guerrier ou que le légionnaire au cuir tanné.

Ici, à Nanclares, on ne nous apprenait ni tactiques ni stratégies comme à l'école de Font-Romeu. Tout était simple et naturel comme la nature même des collines de Badaya : "un grand coup et tiens, attrape." Celui qui te frappait le plus fort était considéré comme le meilleur. Toi, insensible ou, pour ne pas montrer que tu étais vexé, tu supportais héroïquement ce genre de maltraitance. Quelques-uns te caressaient du dessus du pied comme si tu avais été en velours. D'autres, la plupart, t'envoyaient un de ces coups bien connus ici en argot, comme le coup de Milizac ou *la chandelle*.

On voyait le ciel s'ouvrir quand un frère d'Argentine nous rendait visite. C'était le Roi Mage qui nous apportait sous le bras, le meilleur des cadeaux : "Un ballon réglementaire !" On lui aurait baisé les pieds !... Je te dis ça maintenant et tu vas rire... Vivre avec vous, les maltraités, était très bizarre. Il reposait brillant et luisant sous une cloche de verre dans le bureau de la Direction jusqu'à une des grandes occasions "ballonpédiques" : le tournoi officiel des Jeux de Vitoria, l'un ou l'autre tournoi contre les prisonniers du Camp et les affrontements passionnés avec les jeunes de Nanclares avec à leur tête le petit et très enthousiaste "Jozé", qui n'arrêtait pas de protester, dans les moments chauds parce que ceux du couvent se battaient comme de beaux diables.

Nous rêvions tout éveillés le jour où nous sortions titulaires et que nous mettions de manière solennelle le fameux maillot officiel, le reste du vêtement ne changeait pas des autres jours. On avait un certain respect pour les fragiles chaussures d'Atanasio. Il fallait renforcer la fixation par des ficelles de lieuse qu'on repassait au-dessus de la cheville à l'aide d'un nœud marin. Après cette phénoménale cérémonie, sus au ballon...

Que de bons moments avec toi, cher ami, monsieur le Ballon de Nanclares, dans les cours ou sur le terrain pierreux de la *Alondra*. Toi, le ballon de basane humble et anonyme, tu étais en quelque sorte le

maître chéri d'une partie de notre vie. Merci beaucoup, cher et vieux ballon.

Le claquoir

Le claquoir est un des souvenirs que je conserve de mes années de formation comme le plus original et le plus surprenant. Depuis ce temps-là, j'échafaude une théorie sur l'usage du claquoir qui passait de la main à l'exécution d'un ordre sans prononcer un seul mot, peut-être pour ne pas rompre le silence réglementaire ou parce que la logorrhée n'arrivait jamais à rien.



Le claquoir avait quelque chose à voir avec l'alphabet particulier qu'est le Morse de Nanclares, importé en même temps que l'éducation française du XIXème siècle. C'est bien sûr un produit d'importation peut-être pas très significatif pour le grand public mais très efficace dans le déroulement de la maison de formation de Nanclares. Cela faisait partie des rares choses que les frères apportèrent dans leur léger

équipage lorsqu'ils traversèrent les Pyrénées au début du XXème siècle après leur expulsion des terres françaises.

Le claquoir fut le compagnon d'étude et de discipline, d'ordre et de commandement, la sentinelle et le bras armé d'une partie importante de nos tâches scolaires. Dans les mouvements externes il cédait ses fonctions au bruyant sifflet métallique plus incisif dans ses messages puisqu'il mettait fin aux distractions et aux festivités récréatives.

Le claquoir était plus réservé et plus pudique mais pas pour autant moins directif. C'était le gant de fer déguisé en gant de velours même si entre les mains de quelqu'un d'impulsif cela pouvait devenir vite dangereux. Il doit y avoir ici ou là quelque bosse, produit dérivé de son violent comportement. Bien entendu, il n'en était pas fautif, en fin de compte, il accomplissait les ordres...

Le bruit de percussion d'un petit bout de bois sur un autre fixe était la musique monocorde qui sortait de ce simple instrument. C'était un instrument de percussion qui donnait des ordres à travers les doigts du frère responsable du groupe. En général, on le trouvait dans les salles d'étude, sur le pupitre, en évidence. Dans cette ambiance de travail silencieux et concentré il faisait office d'officier en second. À sa voix, on cessait le travail pour la prière de l'heure, on se recueillait, on gardait le silence, on commençait un travail, on appelait notre attention, on était corrigé, on conduisait la classe sans cris, on déambulait dans les couloirs en rangs silencieux. Il y eut un rival, comme le claquement de doigts ou de mains mais il n'arriva pas à s'imposer.

À ce propos il me vient à l'idée une anecdote amusante qui se produisit un jour lors de la corvée de pommes de terre. Après le dur labeur de l'épluchage, pendant que les responsables finissaient de ranger et nettoyer le local, les autres restaient en rangs, en silence, attendant le signal acoustique pour se diriger vers la chapelle.

On entendit alors derrière nous le l'éclat d'une gifle sonore sur le visage d'un incorrigible dissipé. Un petit marrant qui attendait dans les rangs avança, recueilli, d'un pas martial jusqu'à ce que le frère

responsable lui crie : "*Eh ! Où vas-tu ?...* Et ce juvéniste, plein d'humour et jouant l'innocent, se retourna et répondit : "*Frère, comme j'avais entendu le signal...*" Le claquoir, sorti des ateliers de menuiserie du frère Claude, bien français, grandit avec nous dans les années de formation et nous laissa en héritage, entre autres choses, cette discipline comme arme efficace de travail, d'effort sur soi et de rigueur. Claquoir, synonyme non pas de claquer mais de succès et de victoire, tu gis aujourd'hui *dans un coin obscur du salon*, si je me souviens bien.

Le lavoir d'en bas.

Le "lavoir d'en bas" était un des sanctuaires de la maison à l'identité bien définie. Il se trouvait à la sortie sud du balnearium, à la hauteur du sol de la cour intérieure – *la cour des artistes* – et de la grotte de la source.

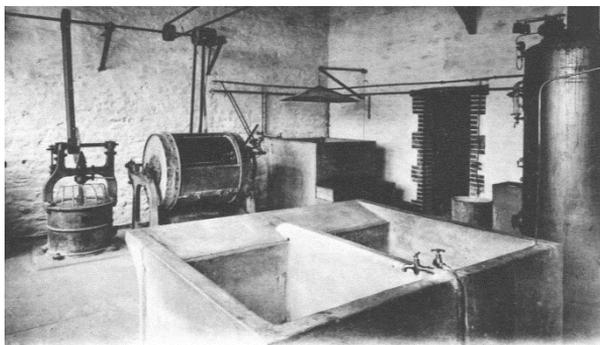
L'eau de la fontaine arrivait par un canal jusqu'à une piscine ronde de 4 mètres de diamètre et d'un peu moins d'un mètre de profondeur. Elle était pourvue d'un déversoir au fond qui s'ouvrait régulièrement pour le nettoyage, puisque les enfants l'utilisaient plusieurs fois par semaine car à l'époque il n'y avait pas de douches comme aujourd'hui. En hiver, c'était une solution économique car, en sortant de la source, l'eau était toujours à 18,5°, nul besoin donc de la chauffer.

Dans ce local, autour de la piscine il y avait des lavoirs en pierre et striés comme il se doit. Les responsables du local et des travaux quotidiens, étaient d'inoubliables femmes de Nanclares, doña Felipa et doña Teodora. Les mères des enfants étant loin, les lavandières les remplaçaient un peu par leurs attentions, leurs encouragements, durant les jours de tristesse et par leurs efforts de chaque jour à rendre les vêtements de leurs "fils adoptifs" exactement comme l'auraient fait les mères authentiques.

Doña Felipa ne parlait pas beaucoup, elle commençait toujours par la même tournure, sans malice aucune et sans vouloir être mal élevée :

"Nous voilà bien... il ne faut pas faire comme ça, parce qu'après..."
Ou le conseil maternel et affectueux au frère sans grade en charge des enfants : *"... ne grondez pas ce pauvre enfant, frère, il vaut mieux s'adresser à celui qui commande !"* La devise de son écusson était toujours la défense du plus faible et des jeunes élèves les plus fragiles des habitants de Nanclares.

Doña Teodora parlait encore moins que doña Felipa, mais n'allez pas croire qu'elle s'en fichait. Elle montrait son accord avec doña Felipa par les yeux ou par un mouvement de tête. C'était comme la main levée au Conseil des Ministres, en approbation de la bonne idée du compagnon de banc. L'une était la porte-parole audible et l'autre le support intellectuel silencieux de la stratégie bien mesurée.



Les machines de la salle n'offraient guère les qualités requises pour une exposition sur "les outils de travail" ! Mais, elles remplissaient dignement leur tâche. Le bois et la petite quantité de charbon – qu'il fallait acheter et donc bien doser – , faisaient bouillir l'eau qui rendait le linge comme neuf et, une fois passé dans l'immense bassine de cuivre, il était débarrassé de la saleté imprégnant les vêtements même les plus récalcitrants (pensez aux chaussettes), survivants de toutes les batailles dans la boue du terrain de football et des promenades habituelles dans les collines de Badaya.

Quelques antiques baignoires de marbre des luxueuses salles d'eau du balnearium furent aussi reléguées à des tâches moins nobles que celles de recevoir les vieilles dames aspirant à rajeunir leur corps par des bains dans les eaux de Bolen aux multiples vertus. Les baignoires d'alors, servaient de bassins où trempaient les vêtements les plus

rebelles et les tenues les plus fatiguées par le travail des champs, de la menuiserie ou des écuries : nous pouvons parler de la fameuse "blouse grise" qui cachait tout, mais qui au bout de quinze jours ne ressemblait plus à rien. Elle avait bien rempli sa tâche comme l'annonçait son autre nom de guerre, "cache-poussière", mais elle n'avait pu sortir intacte des bagarres et finissait littéralement "en chiffons". L'origine de l'illustre pierre de ces baignoires et sa fréquentation de la noblesse ne servaient plus à grand-chose ; la déchéance de la splendeur de ce qui fut *le cinquième balnearium d'Europe* l'atteignait elle aussi et changeait radicalement son statut et son existence.

Les après-midi ensoleillés du croquet.



Les "apprentis Mennaisiens" des années 50 n'allaient pas en vacances en famille. Les horaires et les règles en période de repos obligatoire, surtout en été, étaient plus attractifs et plus relaxes. Même la cloche du réveil jouait la paresseuse et se réveillait péniblement. La

prière, le petit-déjeuner et les travaux de nettoyage terminés, la matinée s'ouvrait à la lecture, la reliure, le sport, la musique, la peinture et... tout le reste, selon l'imagination du frère qui nous accompagnait. Les frères qualifiés aux travaux recevaient à bras ouverts les jeunes apprentis pour la menuiserie, la maçonnerie, la jardinerie, l'ébénisterie, la peinture, l'électricité et les animaux. Bien des fois, ce que l'on appelait travail revenait surtout à être présent, à regarder et pratiquer "*pour apprendre*", sans autres prétentions professionnelles : c'était une fenêtre ouverte berçant d'illusion les belles et inoubliables heures de vacances.

Après la prière de *l'angelus de midi* et le repas, le jour se divisait en deux. L'heure de la sieste nous permettait d'échapper au soleil de plomb, un soleil sans pitié. Nous n'étions pas autorisés à profiter de l'eau de la Zadorra parce que cela aurait *bloqué la digestion* ! Il n'y avait plus qu'une possibilité, le Croquet.

Le croquet est un jeu d'aristocrate. En principe, il ne devrait pas avoir place dans l'ambiance austère et modeste du couvent, mais il était entré par la porte dérobée des us et coutumes françaises et s'était installé sans bruit. Ces instruments sophistiqués et onéreux de la noblesse étaient chez nous sortis de notre menuiserie à prix cassé : en fait, le matériel ne grugeait guère les économies de la maison... "*L'équipement de départ pour 4 personnes se compose de 4 maillets de bois de 75 cm, 4 boules de 7 cm de diamètre distinctes, 6 arcs de 15 cm de hauteur en fil de fer de 6 mm et 2 piquets de bois pour l'entrée et la sortie. On peut ajouter en plus des maillets et des boules, un petit marteau de bois pour placer les piquets, un chariot pour le transport de tout l'équipement. La participation permet à autant de joueurs qu'il y a de maillets. Pour commencer il faut savoir si on joue sur un terrain dégagé ou non, dessiner un terrain de 6 mètres sur 10. Les côtés ou les limites du terrain portent le nom des quatre points cardinaux (nord, sud, est et ouest) sans que cela ne coïncide obligatoirement avec l'orientation magnétique réelle.*"

Donc, les promenades qui entouraient la maison du vieux balnearium devenaient tous les étés, depuis 1915, l'endroit préféré de

la jeunesse. Sans instruments sophistiqués – comme l'auraient exigé les canons – vêtus du béret et de la blouse grise on était prêt à profiter des premières heures chaudes de l'après-midi, en attendant le sacro-saint bain journalier dans la rivière. Le nombre de participants établi par le règlement s'adaptait aux règles communautaires du "*plus on est de fous, plus on rit*" et tout le monde y trouvait sa place. Les exigences des dimensions règlementaires variaient en fonction des besoins du jour et les parcours se croisaient et s'entrecroisaient suivant des règles non écrites mais parfaitement bien définies. L'histoire des 4 participants par partie restait bien en-dessous de la participation massive des 45 ou 50! Ces divertissements simples et innocents remplissaient largement les rares demandes d'enfants aux exigences limitées et faciles à satisfaire.

Les yeux de ceux qui ont raconté ces temps de vie brillent sans équivoque et expriment par la valeur de l'expérience que le vécu de ces années-là satisfaisait et comblait les aspirations de ces jeunes aujourd'hui dignes et heureux retraités.

7-. LES RELIGIEUSES DE LA PITIÉ.



Depuis l'arrivée des frères Mennaisiens à Nanclares, en 1914, il n'est pas facile de trouver dans la vie du convent des points obscurcis par la malchance. Il y en a, mais ils sont rares. Les Annales de cette Maison sont remplies de bonnes choses. Quelqu'un doit bien être derrière tout cela, en coulisses, quelqu'un doit bien tout organiser, petit à petit.

L'arrivée.

En 1941, la Supérieure Provinciale des Mères de la Pitié était la mère Nieves, née à Vitoria et dont la famille avait un lien étroit avec don Benito Eguílaz, ancien aumônier de Nanclares. Par lui et sa sœur qui travaillait à "Optica Cali" de Vitoria, les frères Mennaisiens se mirent en contact avec mère Nieves.

Il suffit d'ouvrir la page des Annales du 5 septembre 1941 et tout s'illumine. Ces quelques lignes rendent compte de l'arrivée des **Religieuses de la Pitié** au couvent. Ce furent cinq cadeaux de Dieu et il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour voir qu'effectivement le Seigneur nous bénissait par leur présence. Tout ce qu'elle allait signifier pour la vie de la Maison personne ne pouvait le deviner. *"Aujourd'hui, nous venons de recevoir dans une joie profonde et un immense espoir, les Religieuses de la Pitié : Sœur Cecilia Diez Garayo (Sup.), sœur María Natividad Cubillo, sœur María Angeles García, sœur Carmen Delgado et sœur Concepción Viñegra. Les Rois Mages étaient au nombre de trois, mais nos Princesses étaient pratiquement le double, cinq, nous avons de la chance. Nous nous efforcerons tous de faciliter le déroulement joyeux et efficace des importants travaux qui leur sont demandés."* Annales de la Maison, Année du Seigneur, 1941, au 3 octobre.

Nous ne saurons jamais remercier Dieu et sa Providence pour ce que signifièrent 55 années données, en silence et délicatesse, caractéristiques féminines. Devinant toujours les besoins, pressentant les améliorations, travaillant sans compter leurs heures, toujours en alerte, toujours disponibles. Et quel sourire ! Jamais on ne les a vues de mauvaise humeur, jamais un geste de reproche, jamais d'exigences, ne laissant jamais la moindre trace de colère. Elles avaient leur propre chapelle dans la partie qui leur était réservée, tout près des cuisines, près de la salle de repos, et près des chambres. Cela expliquait peut-être une bonne partie de leur façon de faire exemplaire et typique.

Elles occupaient une des six tours de l'ancien Grand Hôtel Balnearium Fernández Izquierdo, la tour sud-ouest, la première en

entrant par l'arche et l'allée des châtaigniers. La première chose qu'on voyait était la grande terrasse où l'on accédait par les dépendances de la communauté, puis la grande grille de l'entrée couronnée par un arc et l'écriteau qui nous accueillait ainsi : **Ave María Purísima** et la cloche qu'il fallait sonner pour demander à entrer.

La terrasse était le lieu préféré des nombreux enfants visitant la maison avec leur mère car ils jouaient avec l'eau et mélangeaient les fleurs quand la sœur Mati sortait un instant pour les monter, les dorloter et les apprivoiser. Elle aussi était une vraie chipie. Pour les sœurs et les filles, c'était leur endroit à elles, elles pouvaient s'y reposer, bavarder et profiter du soleil, des fleurs, des pots ou... de la neige. Dès les premiers moments on arrangea la zone qui leur était réservée comme résidence et les locaux qu'il fallait pour leurs occupations : l'infirmierie, la laverie, la cuisine et la lingerie.

L'infirmierie.

Les frères malades, les blessés dans la menuiserie ou durant les travaux hebdomadaires dans les carrières, les gripes, les engelures, les rhumes et même la tuberculose si fréquente à cette époque, tout dépendait de la sœur infirmière. La silhouette de la **sœur Isabel Irazábal** ou plus tard celle de la sœur **Adelina Arnáiz** semble toujours apparaître sur les murs de l'infirmierie, on verra son sourire se dessiner

sur les étagères des médicaments et, sûrement en couleur. Encore actuellement, il doit continuer à briller quand la douleur nous tenaille et que les années transforment les souvenirs en quelque chose de vague. Rien de plus



simple pour *les sœurs infirmières* que de ramener le calme, de faire naître la lumière au matin des mauvaises nuits, de réparer les sommeils agités par des cauchemars fébriles, d'envisager des désirs de soleils. Ces choses-là étaient naturelles, elles avaient cela en elles, elles ne s'en rendaient pas compte. Voilà la beauté des sœurs !... "*Que ta main droite ignore...*"

La laverie.

Après leur arrivée, on installa des machines automatiques, de taille industrielle. Il n'était pas pensable que les sœurs puissent continuer à faire le travail demandé sans leur donner les instruments appropriés. Elles avaient la charge des draps pour plus de 170 lits et les vêtements personnels de tous ceux qui vivaient dans la maison : les enfants, les juvénistes, les postulants, les novices, les scolastiques et les frères.



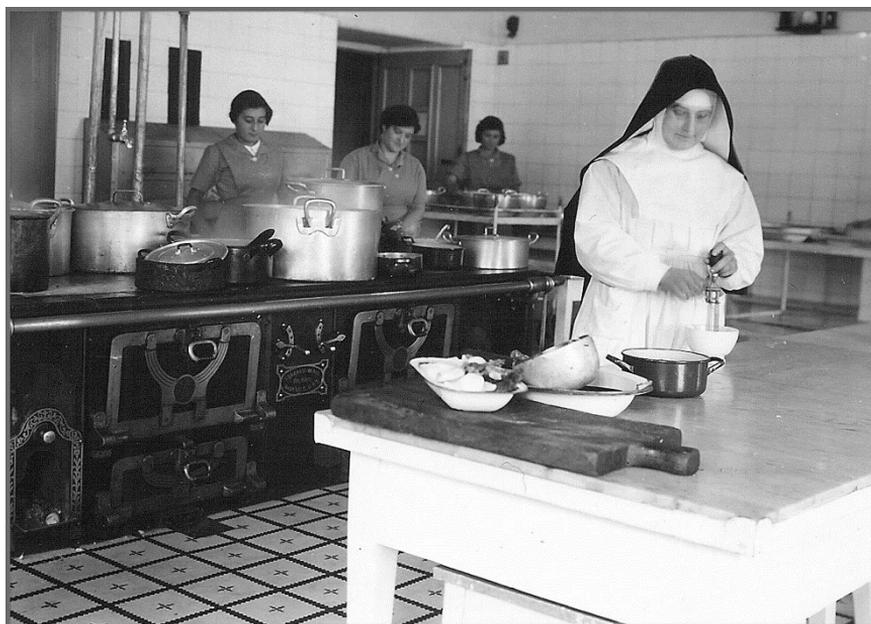
Les sèche-linges furent une avancée de première importance. Avant, selon la règle écrite ou pas mais en vigueur, les frères novices étaient chargés de ramasser le linge mouillé sur des brouettes depuis le lavoir d'en bas jusqu'aux fils à linge qui se trouvaient près des pépinières, par beau temps ou jusqu'au grenier de la maison principale en hiver : *"Oui, c'est nous, au Noviciat, qui étions chargés des "tournées de linge" (les morues) qu'il fallait porter dans le grenier avec les tuiles juste au-dessus de nous, ça gelait en hiver et on devenait comme de vraies morues... il ne manquait que le sel. Nous n'étions que quatre à monter le linge mouillé de toute la maison, c'était lourd, il fallait le tendre puis le ramasser. C'était un travail difficile parce que nous n'avions pas de gants et, parfois, nous en avions pour plus de deux heures, nous étions mouillés et épuisés"*, raconte un novice de 1956.

Dans les Annales du Noviciat, un autre novice écrit brièvement, le 28 janvier 1957 : *"Aujourd'hui on a mis en route pour la première fois le superbe lave-linge. Il marche au gasoil"*. Et quelques jours plus tard, le 31 janvier, il écrit avec un soulagement mal dissimulé : *"Aujourd'hui, nous avons tendu le linge dans le grenier pour la dernière fois ! La semaine prochaine on ne fera plus la lessive à la piscine mais on utilisera les nouvelles machines, nous n'aurons plus à l'étendre dans le grenier non plus. Il sèchera tranquillement dans les superbes machines. Nous serons chargés de le plier et de le ranger comme avant."*

La cuisine.

Les capitaines de bateaux qui passent de longues périodes en mer le savent bien : ce n'est ni lui, ni le machiniste, ni le majordome, ni les responsables des communications qui forment le maillon-clé de la vie d'un bateau, celui qui apporte ou ôte la joie, le rythme, les envies de vivre et qui fait tout marcher comme il faut, c'est le cuisinier. Et dans le bateau du couvent, même chose, les sœurs le savaient bien, elles rappelaient souvent le dicton de sainte Thérèse : *"Dieu se trouve au milieu des gamelles"*. Elles étaient bien conscientes du fait qu'elles avaient entre leurs mains, en grande partie, *"la bonne humeur de la*

Maison." Ce n'est pas facile de garder tranquille quelqu'un quand son estomac est vide depuis plusieurs jours.



C'est donc avec sagesse et d'une main experte qu'elles laissaient tomber la nourriture, tous les jours, dans les bouches ouvertes des "poussins affamés" qui l'attendaient avec avidité. *"Moi, ce que je n'aimais pas, c'étaient les fèves et les haricots, parce qu'il y avait beaucoup de bicarbonate, mais pour le reste, je ne sais pas comment faisaient les sœurs, mais elles préparaient tout très bien et il faut bien dire qu'elles ne choisissaient pas tout le temps ce qu'elles allaient cuisiner. Elles faisaient ce qu'elles pouvaient comme tout le monde à cette époque-là, parce que tout était rare. Nous avons de la chance parce que nous avons chez nous des vaches, des poules, des abeilles et des lapins. Nous cultivions aussi les légumes et les salades. On aurait dit qu'elles faisaient des miracles parce que de n'importe quoi elles faisaient un plat de fête."* R. Delgado, juvéniste en 1954.

Elles avaient l'art de tout rendre facile, elles se laissaient aider, elles partageaient leur joie, et trouvaient toujours pour cela des mains généreuses et disposées à accélérer le travail journalier pour collaborer ne serait-ce qu'à écosser les petits pois...

La lingerie.

Ce local, non plus, n'était pas rien. Le nombre de clients grossissait n'importe quel détail en le multipliant par cent ! Dans ces années-là, le linge était rapiécé et "*on lui menait la vie dure*", on n'était pas toujours à la fête. Coudre des boutons, ça vous occupait toute une journée, repriser les chaussettes, ça n'était pas une paille quand le panier en contenait plus de cinquante ; les jarretières avaient aussi leur mystère et exigeaient l'attention de mains qualifiées. Toutes les semaines, c'étaient les mêmes paniers, les mêmes brouettées toujours aussi pleines... et toujours le même travail, sans trêve.

Et il ne faudrait pas oublier la chemise personnelle et la cravate personnelle des *dimanches et des jours de fête*. Ces deux pièces de vêtement avaient leur rangement propre. Les sœurs repassaient les chemises pour la date voulue, elles allaient même jusqu'à les amidonner.

L'entretien et le nettoyage de la maison.

Ce travail a toujours été un travail en commun et a changé les règles du régime interne. Dans les années héroïques de 1950, les jeunes étaient responsables de l'entretien de leurs locaux et l'intervention féminine n'était pas nécessaire. Par la suite, par soumission à la modernité et pour des raisons d'urgences académiques, on a laissé entre les mains des sœurs plusieurs de ces endroits et on a fait appel à des filles de Nanclares pour alléger le travail quotidien. C'était autre chose, mais tous sont unanimes pour dire que l'intérieur de la maison a commencé à briller davantage et à resplendir de tous ses éclats.

Les excursions.

Tout n'était pas que *sueur et larmes...attaché au banc de la galère...*", même les machines les mieux étudiées chauffent après usage prolongé et il faut leur accorder des temps de refroidissement et de repos. C'est ainsi que, périodiquement, on remplissait les fourgonnettes de la maison avec paniers, caisses, sacs et cubis de vin, du fromage et tout l'équipement : on partait vers quelque part, peu importait la destination, on allait vivre ensemble et rompre la monotonie du labeur quotidien. C'était l'excursion des "*chefs de la Maison*", qui comprenaient toutes les sœurs, toutes les filles au complet et presque tous les frères (il fallait bien que quelqu'un assure une présence auprès des jeunes). Comme la glycérine de la sœur infirmière adoucissait les blessures ouvertes par les engelures aux mains, ainsi, les excursions mettaient l'onguent de la joie et de la nouveauté et rompaient la monotonie de toute l'équipe.

Des témoignages.

Cela fait plaisir d'entendre les souvenirs qui sortent à gros bouillons de la bouche de toutes les filles qui ont aidé les sœurs, cela fait déjà un bon nombre d'années. Sans aucune hésitation et comme si elles s'étaient toutes mises d'accord, elles approuvent l'opinion de l'une d'elles : "*C'est facile, les sœurs étaient tout pour nous, qui n'étions que des gamines. Elles nous apprenaient à cuisiner, à coudre, à broder... Nous étions toujours ensemble partout. Parfois, nous ne venions que pour être avec elles en fin de semaine. Je me souviens qu'elles venaient nous chercher jusque sous l'arche. Nous passions les après-midi ensemble. Pendant les vacances de Pâques, nous partions toutes en excursion, certaines années, nous dormions même dehors... Je crois que lorsque nous étions avec les sœurs, c'étaient les meilleurs moments de ma vie, quand elles sont parties, tout était différent, il nous semblait qu'il manquait quelque chose,*" nous raconte très émue **Adela Pertierra.**

Fin de la période de collaboration.



Les sœurs de la Pitié sont parties de Nanclares le 28 juillet 1996. Les frères, par un simple hommage de départ et deux ou petits cadeaux, firent ce qu'ils purent pour témoigner leur reconnaissance et l'admiration devant les jours donnés et le travail accompli. Cette sorte de "*valeur bancaire*" n'est pas cotée en bourse et est incalculable. Le débiteur sera toujours dans le rouge. C'est toujours comme ça, rien d'étonnant, mais c'est sûr qu'il est un peu triste de ne pas être capable de dire le mot juste ou de faire le bon geste à ce moment-là. Elles le comprendront comme nous tous. Ce qui n'étonnera personne c'est que "*la maison est toujours la leur et, Nanclares leur appartient de plein droit, elles le méritent bien.*"

Les fondatrices, le 5 septembre 1941 :

Hna. Cecilia Díaz de Garayo (Supérieure)

Hna. M^a Natividad Cubillo

Hna. M^a Angeles García

Hna. Carmen Delgado

Hna. Concepción Viñegra

8-. NANCLARES: UN VIVIER DE VOCATIONS MISSIONNAIRES.



Frères Mennaisiens à Haïti.

Fidèles à la tradition missionnaire de la Congrégation, qui a envoyé 2 500 frères dans le monde entier depuis 1837 jusqu'à aujourd'hui, les frères espagnols de **Nanclares** ont apporté leur modeste contribution dans cette œuvre humanitaire et solidaire en envoyant **22** frères à Haïti.

L'aide de la province espagnole à l'expansion missionnaire d'Haïti a commencé en 1920. Le premier frère Mennaisien à partir comme missionnaire à Haïti fut le frère **Eliseo del Niño Jesús** (Toribio Díaz Higeras) originaire de Madrid. Il entra à Lavacan (commune de Pavie dans le Gers, Auch, France), en 1877, et arriva à Port-au-Prince le 10 avril 1879. Il est mort, le 1^{er} mai, de la fièvre jaune, à 28 ans, comme six autres jeunes confrères arrivés comme lui dans la même année.

À partir de là, plusieurs frères ont passé leur vie loin de leur terre natale à aider, instruire et évangéliser les enfants de ces terres et à lutter contre l'esclavage et la pauvreté, exposant souvent leur vie sous la menace des propriétaires terriens.

Leurs vies sont écrites dans le ciel mais, ici-bas, aussi, nous donnons dans les lignes qui suivent un bref résumé de leur biographie, en commençant par le frère Jacinto né à Pangua, près de Nanclares :

Le frère Jacinto Fernández (Andrés), originaire de Pangua du comté de Treviño est né en 1914. Une fois terminée sa formation à Nanclares, il demanda plusieurs fois à être envoyé en mission. Les supérieurs le lui accordèrent et il arriva à Ouanaminthe (Haïti), le 17 septembre 1932.

Le 18 octobre 1933, on célébra une entrevue dite historique entre les Présidents de Saint-Domingue et celui d'Haïti ; le jeune frère Jacinto, de 19 ans et demi, fut appelé comme interprète espagnol-français. Ce qui indique clairement qu'il dominait bien les deux langues.

Avec sa préparation en anglais, latin, littérature française et musique, il était considéré comme la pierre précieuse dans tous les collèges dans lesquels il est passé. Son travail à Haïti reste inoubliable pour ses anciens élèves. Il est revenu en Espagne en 1945.



Frère Jacinto
Fernandez



Frère Victoriano
Elguezabal



Frère Belarmino
Del Barrio Aparicio



Frère Tarsicio
Gutiérrez

Le frère Joaquin Elguezabal (Victoriano), né à Meñaca (Pays Basque) en 1911, a passé 62 ans à Haïti.

Il débordait de joie, d'énergie, d'activité, d'imagination, d'affection et de don de soi envers tout le monde, en particulier les enfants jusqu'à sa mort.

Son optimisme était proverbial ainsi que son énergie et son sourire, reconnus par ses confrères, les professeurs, les parents d'élèves

, les élèves et les anciens. Quelques malicieux s'étaient laissé dire que Dieu l'avait puni et l'avait fait de petite taille... *s'il avait été un peu plus grand, il aurait été insupportable...* Il est enterré aux Cayes. Sa trace en tant que responsable de plusieurs collèges est ineffaçable.

Le frère Belarmino (Victorino del Barrio Aparicio) né à Villarén de Pomar (Palencia), le 2 février 1914, est mort à Nanclares de la Oca (Alava) le 26 janvier 1997, à 83 ans. Il passa un temps à Jersey, pour se spécialiser dans la langue française et le 2 octobre 1933, le frère Belarmino, avec 5 autres frères, arriva à Port-au-Prince.

Il resta à Haïti comme *vrai missionnaire* pendant 57 ans, occupant 14 postes différents dans les différentes écoles qu'avait la Congrégation des frères. Sa bonté, sa simplicité et son désir de passer inaperçu étaient sa carte d'identité. Contre ses principes, il montrait de temps en temps, en cachette, sa Croix de lauréat de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, il fallait pour cela le prier longuement.

Le frère Guillermo Gutiérrez (Tarsicio), né à Rebollar de Ebro (Cantabrie) en 1915. De famille à fortes racines chrétiennes, il pensa très jeune à faire partie d'une Congrégation religieuse consacrée à l'enseignement et voilà comment très vite après, on le retrouve à Nanclares.

A la fin de son noviciat, en 1933, il a à peine 18 ans, il offre son énergie généreuse, sa joie créatrice au Seigneur pour consacrer 40 ans de sa vie à répandre la Parole de Dieu en Haïti. Il s'y est dépensé jusqu'à son retour en Espagne, à Madrid, en 1987, où il est mort. Il arborait la Croix de lauréat de l'Ordre d'Isabelle la Catholique avec fierté, à certains rares moments de la vie communautaire, mais il n'était pas rare de la trouver... *tombée par inadvertance*, dans les couloirs de la communauté.

Le frère Adrian Santos (Arturo José). Il conserva toujours sa soutane blanche, comme signe d'appartenance à la Congrégation. Il la portait aussi quand l'Ambassadeur d'Espagne à Haïti lui remit la Croix de lauréat de l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Il est né en 1903, et le 3 février 1921, il a pris le bateau en France, pour Haïti où il est arrivé le 21 du même mois. Port-de-Paix, Gonaïves, Camp-Perrin, Moron, Petit-Goâve, Limbé, Cap-Haïtien profitèrent de ses dons, de son amour désintéressé envers les enfants et de sa disponibilité sans conditions et toujours silencieuse. Il y eut beaucoup de monde à son enterrement au Cap-Haïtien, en 1981, il y est pourtant resté peu de temps comme retraité. "*Quand Dieu veut, il s'arrange pour que ses élus soient reconnus et honorés*" disait le journal le lendemain de sa mort.

Les frères Ricardo et Teodoro José Peña. Ces deux frères de sang, sont nés à Cadalso (Valderredible-Cantabria) et ont entendu tous les deux l'appel pour les missions et sont allés à Haïti. Gonaïves, Camp-Perrin, la Vallée... qui ont été témoins de leur don de soi silencieux, de leur solide travail missionnaire. C'étaient d'excellents religieux. Ils ont tout donné là-bas, semant amour et service en silence. Ils sont morts dans un accident à Nanclares (Espagne) où ils étaient venus en vacances près de leur famille, en 1970.



Frère Arturo
Santos



Frère Ricardo
Peña



Frère Teodoro
Peña



Frère Fausto
López

Le **frère Gervasio López (Fausto)**, né en 1902 à Urarte (Alava), est allé à Haïti à 20 ans.

Il a passé là 50 années et quand les forces ont commencé à manquer, il a profité de son temps de retraite à Josselin, Maison de retraite des frères français, où il est mort en 1972. Il est enterré dans le cimetière de cette communauté. Il a reçu lui aussi la Croix du lauréat de l'Ordre d'Isabelle la Catholique du gouvernement espagnol par l'intermédiaire de l'ambassadeur à Haïti, pour son travail altruiste et désintéressé en faveur de l'éducation des enfants haïtiens avec six autres frères espagnols.

Le **frère Honorio Sáiz (Narciso)**, né à Montejo de Bricia (Burgos) en 1915. Comme l'humble violette silencieuse, il s'est donné aux enfants, aux plus petits et aux nécessiteux d'Haïti, pendant les 42 ans qu'il a passés là-bas, où il est arrivé en 1933, à l'âge de 18 ans.

Son savoir-faire et la rectitude de son comportement simple et proche lui ont valu l'estime et l'affection sincère de tous ceux qui l'ont connu. Son frère aîné qui a pris le nom de frère Isidro, est resté aussi dans la Congrégation des frères Mennaisiens. Il a travaillé en Espagne. Son enterrement à Port-au-Prince, capitale d'Haïti, en 1975, fut une

démonstration limpide de ce que les gens simples appréciaient son affection partagée dans son grand travail apostolique.



Frère Narciso Sáiz



Frère Felipe Montes

Le frère Felipe Montes (Jesús), né à Allén de Hoyo (Cantabrie) en 1905 et après un séjour prolongé à Saint-Servan en France, il fut envoyé à Haïti en 1933. Pour les enfants haïtiens il était comme un père. On ne l'appelait pas par son nom selon l'habitude, on disait : "*Le bon frère*" qui, dans le langage français de l'île veut dire "*le bon frère*". Que peut-on dire de mieux d'une personne qui a laissé sa patrie pour être aux côtés d'enfants inconnus, qui reconnaissent son travail et son affection pour tous ? La bonté du frère Felipe était reconnue par tous. Il est mort à Camp-Perrin (Haïti) le 4 janvier 1960. A son enterrement ont assisté l'Evêque, le Vicaire Général, 25 prêtres et 30 frères et religieux et religieuses de plusieurs congrégations. Les Anciens Elèves et Professeurs ont édifié un splendide monument en hommage à ce *fiils du Dieu bon : fi di bon Dié*".

Document du Ministère des Finances espagnol du 12-12-1964, demandant à payer les droits pour l'octroi de la Médaille de "chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique au frère Belarmino del Barrio :

L'ambassadeur espagnol à Haïti, uni à Monsieur le Secrétaire, accorde à Port-au-Prince, la Médaille de chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique à huit frères espagnols missionnaires à Haïti, le 6 janvier 1964 en reconnaissance de leur inlassable travail éducatif plein d'abnégation et de leur dévouement en faveur des enfants haïtiens les plus défavorisés.



Assis : Frère Tarsicio Gutiérrez - M. l'Ambassadeur espagnol – Frère Ricardo Peña.
Debout : Fr. Fausto López – Fr. Teodoro Peña - Fr. Arturo Santos- M. le Secrétaire – Fr.
Belarmino del Barrio - Fr. Narciso Saiz - Fr. Victoriano Elguezábal.

***Les frères Mennaisiens en Argentine et en Uruguay.
Fondation du District d'Argentine.***

En 1932, le Conseil de notre Institut a accepté la demande qu'on lui faisait, d'envoyer des frères à Buenos Aires pour le Collège San Miguel, dirigé par les révérends Pères de Garaison, connus aussi sous le nom de Missionnaires de l'Immaculée Conception de Lourdes.

Ce projet ne put être mené à bien à cause de dispositions du Gouvernement argentin qui ne permettaient pas facilement aux étrangers, même ceux qui auraient voulu se consacrer à l'enseignement dans la capitale fédérale, de s'établir dans le pays ; et cela sans distinction de nationalité.

Quand on communiqua ces dispositions, le père Pays, supérieur général des Pères de Garaison, offrit sa médiation pour essayer de faire passer le projet non pas aux Pères de Buenos Aires, mais à ceux de Tucuman, où s'il le fallait, nous pouvions compter sur l'appui et l'influence de son Excellence Monseigneur Agustin Barrère, évêque de Tucuman et ancien membre de cette Congrégation.

Une fois la réponse acceptée par les Supérieurs dans la seconde quinzaine de janvier (1933), le révérend père Pays communiquait la réponse qu'il avait reçue : deux offres de fondation en Argentine. Une à Tucuman, capitale de la Province du même nom, au collège des Pères de Lourdes, pour lequel on demandait trois frères et une autre à Concepción, ville de la même province et pas très loin de la capitale, pour une école paroissiale.

Le Conseil de l'Institut des Fic (Frères de l'Instruction Chrétienne), accepta la première de ces deux fondations et, sans rejeter la seconde, décida de repousser dans le temps la réponse définitive jusqu'à ce que les Frères de Tucuman envoient les données pertinentes.

Pendant ce temps, le mois de janvier expirait et les expéditionnaires devaient se trouver à Tucuman dans les premiers jours de mars pour

commencer les cours : il n'y avait pas de temps à perdre. Furent désignés pour cette nouvelle mission importante :

Le **frère Francisco María (Teofilo Aparicio)**, qui venait de terminer son Second Noviciat à Jersey, après avoir occupé le poste de Directeur-Supérieur du Collège San Luis de Mundaca (Vizcaya).

Le **frère Fernando María (Rufino Ruiz)** qui achevait son Second Noviciat à Jersey après avoir occupé le poste de Professeur au collège San José de Reinosá (Santander).

Le **frère Arcangel (Bernabé Martínez)**, qui venait du collège San José de Bermeo (Pays Basque).

Malgré la bonne volonté de la part de tous devant les difficultés et contretemps qui surgirent dans les démarches pour obtenir le passeport, il ne fut pas possible d'embarquer à temps pour arriver à la date indiquée. *"Après de nombreuses tempêtes et peurs... le 19 mars, fête de saint Joseph, on embarqua à bord du 'Massiglia' de la compagnie française Sud-Atlantique, dans le port de Vigo. Une fois terminée la magnifique traversée à bord du 'Massiglia', nous débarquâmes à Buenos Aires, le dimanche 1^{er} avril à 10 heures du soir.*



Les trois frères fondateurs en Argentine
Fernando Ruiz, Francisco María Aparicio, Archangel Martínez

Les Pères de Lourdes, du collège San Miguel de Buenos Aires nous reçurent avec une extrême amabilité et nous hébergèrent jusqu'au mardi 4, où, à 10 heures du soir, nous prîmes le train pour la dernière étape de notre long voyage. Nous arrivâmes au but, le 6 mars à 10 heures du matin. La réception fut très cordiale dans le collège du Sacré Cœur de Tucuman. Comme on était à quelques jours des vacances de Pâques, ce n'est qu'après que nous commençâmes notre travail et l'occupation du collège. (Extrait du livre des Actes n° d'Ordre 1402, pages 1 à 6, des archives provinciales.)

Une fois faits les premiers pas en 1933, les frères Mennaisiens avancèrent de manière décidée dans leur tâche d'évangélisation et dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation.

Ces tâches pourraient se résumer ainsi :

Buenos Aires : Collège Cardinal Copello, 1933.

Ils s'installèrent dans la Province de Tucuman, avec les Pères de Garaison. Une communauté durant l'année 1933 et deux communautés à partir de 1934, une à Tucuman et l'autre à Concepción. En 1936, la communauté qui était à Concepción s'en alla à Buenos Aires, où les frères faisaient classe dans le collège San Miguel, propriété des Pères de Garaison. En 1937, on ouvrit une autre communauté à Buenos Aires, à Villa del Parque ; les frères prirent la direction d'un collège paroissial San José, à la demande du curé monsieur Rigoni. Cette communauté ne dura qu'une année. Vers la fin de 1937, on acheta un terrain où se trouve actuellement le collège Cardinal Copello. Le 16 novembre 1937, on posa la première pierre de cet établissement. Le 12 juillet 1938, c'est l'inauguration officielle. Il prit le nom du premier cardinal argentin : "Copello". En 1938, il y avait 3 communautés : une à Tucuman, une autre au collège San Miguel et la troisième à Copello. En 1939, les frères de San Miguel et de Tucuman, premières fondations en Argentine, finirent par ne former qu'une seule communauté tout près du collège du Cardinal Copello. Les terrains de sport étaient insuffisants et l'Association des Amis du Collège Cardinal Copello

obtint des terrains à 10 km pour des terrains de sport et des activités familiales.

Le collège augmenta en nombre d'élèves et en activités propres pour les parents d'élèves et les Anciens élèves. En mars 1984, on inaugura un nouveau bâtiment pour l'enseignement secondaire.

Bialet-Massé : Juvénat N^a. Señora del Rosario, 1953.

Bialet-Massé se trouve à 750 Km de Buenos Aires. Les conditions climatiques, (lieux et espace) étaient idéales pour une maison de formation. La maison, appelée *Juvénat de Nuestra Señora del Rosario*, commença à fonctionner en 1954, avec 25 juvénistes. A partir de 1957, Bialet-Massé accueille des aspirants de toutes les étapes de formation : juvénistes, postulants, novices et scolastiques, avec les formateurs respectifs qui vivaient en communauté. Aujourd'hui, tout en étant toujours une maison de formation accueillant des aspirants et des premiers profès, elle offre son éducation à des jeunes de Bialet-Massé.

Montevideo : Canelones et l'Institut La Mennais, 1952.

1952, c'est l'arrivée de deux frères Mennaisiens en Uruguay au mois de décembre. La communauté s'établit à Canelones et le 10 mars 1952, inaugure l'Institut Nuestra Señora de Guadalupe. Là, ils restent jusqu'en 1962. Le 5 mars 1956, les frères prennent la responsabilité de l'école de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes à Malvín et commencent le cours avec 210 élèves déjà inscrits, dans cette même paroisse. En 1957, les espaces paroissiaux sont insuffisants et le collège est transféré à l'Hôtel Neptuno avec 44 élèves de Primaire et de secondaire. Le nombre de frères en 1962 est de sept, aidés par 10 professeurs qui s'occupent de 11 classes. Ensuite, dans l'ex-hôtel Neptuno de Grito de Gloria, à partir de 1963, tous les frères habitent le bâtiment actuel du collège La Mennais. L'arrivée des frères à Montevideo, Uruguay, se fit à la demande instantane de Mgr Alfredo Paccini, Nonce de Montevideo qui connaissait l'œuvre des frères à Haïti. Il y eut aussi l'influence du père Freire, curé de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes du quartier Malvín, qui était au courant de l'arrivée des frères à Canelones.

L'augmentation progressive du nombre d'élèves obligea à construire un édifice propre qui sera inauguré le 26 mai 1963. En 1979, il sera à nouveau agrandi. Aujourd'hui, l'Institut La Mennais comprend l'enseignement primaire, le lycée et l'école préparatoire, l'ensemble tourne autour de 1500 élèves.



Retraite des frères d'Argentine-Uruguay en 1964

Villa Gobernador Gálvez: Colegio Teodolina Fernández de Alvear, 1967.

Madame Fernández de Alvear mourut à Paris en 1909 et dans sa dernière volonté elle exprima le désir d'obtenir un collège pour les enfants de tous ceux qui vivaient sur ses terres. Ainsi fut commencée la construction de cette école dans le quartier de Villa Diego de la ville Villa-Gobernador-Galvez, de la province Santa Fe.

L'archevêque céda ce collège aux Pères Capucins. En 1914, ceux-ci avaient la responsabilité de l'œuvre mais, l'évêque de Santa Fe leur

demanda de prendre la paroisse en charge. Le 15 février 1921, les pères Capucins reçurent la propriété du collège de la part de la famille Alvear, avec l'engagement de ne changer ni le nom ni le but de ce collège. Ce collège devint le juvénat de l'Ordre des Capucins entre 1943 et 1963.

L'accroissement de la population et donc des élèves est importante, de 369 élèves en 1953, on passa à 1000 en 1967 ; ce qui poussa la direction à séparer l'enseignement primaire du secondaire et de l'école professionnelle. Les pères Capucins se posèrent la question du lieu et décidèrent de construire un nouveau bâtiment paroissial dans une autre partie de la ville. Le 13 mars 1967, les frères Mennaisiens devinrent responsables du collège. Actuellement, le regroupement entre enseignement primaire et secondaire comprend 1200 élèves.

Mendoza, Luján de Cuyo: École San Pablo, 1987.

Luján de Cuyo est une ville de 18000 habitants située dans la province de Mendoza, à 17 kilomètres de la capitale qui porte ce nom. En 1964, le curé de la ville, don Paulino Reale, fonde et dirige une école paroissiale aidée par les parents d'élèves, en particulier, don Eligio Concatti, qui devint plus tard le directeur de l'établissement. Don Paulino connaissait les frères et leurs œuvres. Il chercha auprès d'eux une garantie de stabilité et d'efficacité pour ce collège. Le 25 février 1987 arrivèrent les deux premiers frères pour prendre l'école en charge. Actuellement, l'école compte 1000 élèves comprenant le primaire et le secondaire avec une attention spéciale à la formation professionnelle dans la branche chimique. La communauté des frères et des laïcs garde une active présence missionnaire dans ces lieux éloignés de la région.

Maldonado Nuevo: Club pour enfants Dionisio Díaz, 2001.

Les directives du Chapitre Général de 1994 préparées depuis 3 ans, sont mises en place : la fondation d'un nouveau centre de travail à Maldonado Nuevo. Après une année entière de déplacement du frère Fernando Mussi de Montevideo à Maldonado Nuevo pour aider la paroisse de Nuestra Señora de los Remedios, le frère Benjamín

Fernández et le frère Wenceslao Molina partent avec lui, le 8 février 2001 pour s'établir dans cette paroisse d'un milieu défavorisé. Ils logent dans une petite maison qu'ils louent, rue de *Los Caciques*, pour se mettre au service des jeunes de la rue.

Pendant la semaine, ils font classe en aide-scolaire aux enfants de 6 à 12 ans et le samedi, ils aident le nouveau curé, le père Contardo Cabrera, Claretin, en faisant catéchèse et animation pastorale. Mgr Rodolfo Wirz, évêque de Maldonado, les a reçus à bras ouverts.

La nouvelle communauté qui n'a aucune ressource financière est soutenue par l'Institut La Mennais de Montevideo, appartenant aux frères Mennaisiens. On cherche actuellement un terrain pour construire une maison d'accueil et pour des services extrascolaires. Cette maison pourrait être un centre où les jeunes se sentiraient accueillis et aimés et où ils pourraient trouver un encouragement pour une nouvelle vie. Cela répond à un vrai besoin parce qu'en Uruguay, il y a énormément de jeunes qui abandonnent l'école.

Les élèves de notre Institut de Montevideo, les professeurs et les parents d'élèves se sont impliqués dans cette œuvre naissante et tentent de percevoir des fonds pour les plus indigents de Maldonado Nuevo. Quelques élèves du secondaire sont allés pendant des week-ends pour mieux connaître les gens et se sensibiliser à leurs problèmes. Pendant la retraite annuelle de janvier, les frères de la province ont souhaité bonheur et succès aux trois fondateurs : les frères Fernando, Benjamin et Wenceslao et leur ont fait un cadeau personnel à chacun d'eux.

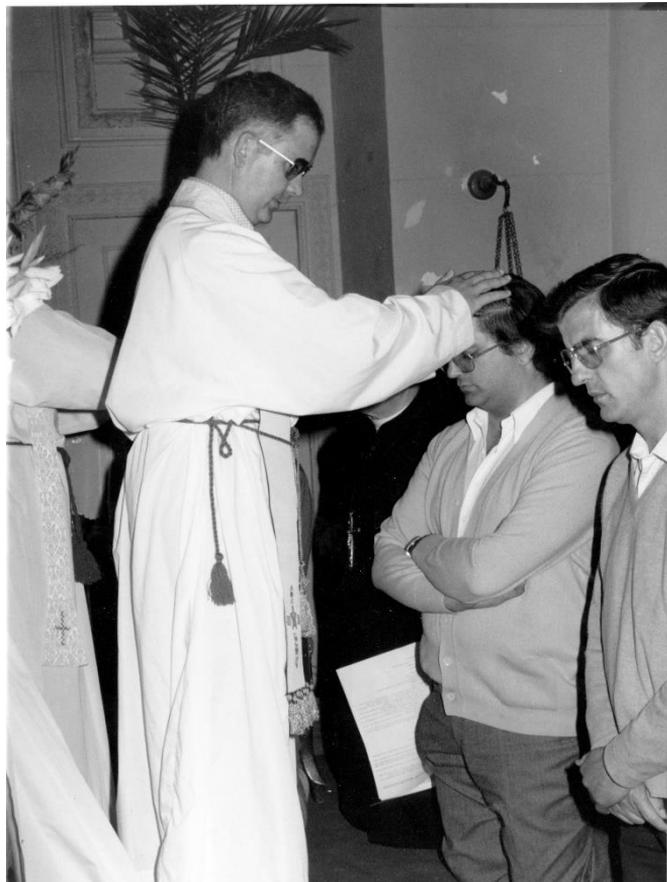
Rappelons que Maldonado Nuevo est situé à 100 km environ à l'est de Montevideo, près du fameux centre touristique de Punta del Este, cité internationalement connue de ceux qui jouissent d'une bonne fortune en Argentine et au Brésil.

Les frères qui se battent pour faire avancer ce projet solidaire nous tracent en quelques mots leur projet : *"Nous avons choisi les plus défavorisés. L'Évangile nous a montré ce chemin et nous l'avons pris. La Congrégation nous a donné cette mission : être des cœurs qui*

battent pour les plus petits et les plus nécessiteux. Notre but concret et réel est de créer un Club pour enfants, afin de les accueillir, fournir de quoi se loger et leur apprendre à vivre ensemble et à renforcer les liens familiaux, nous voulons aussi créer un Club de Jeunes ouvert aux ados, quelque chose de différent de la rue, où ils pourraient apprendre et pratiquer d'autres valeurs, s'amuser de façon différente, s'orienter à créer leur propre avenir. Une équipe de professeurs-collaborateurs et volontaires nous aident sur leur temps libre."

Les frères Mennaisiens au Chili et en Bolivie.

MISSION du CHILI (1983).



Départ des trois premiers frères missionnaires pour le Chili

l'Instruction Chrétienne, les Mennaisiens, voyaient l'avantage de la relative proximité des autres communautés d'Argentine qui pouvaient apporter leur appui¹. Parmi les régions du Chili (741.767 km²), c'est une

Le Chapitre Général de 1982 a invité toute la Congrégation à réaliser un nouvel effort missionnaire, en accord avec la tradition mennaisienne et le désir de l'Eglise. Même si les missionnaires espagnols sont répartis un peu partout dans le monde, l'Espagne a davantage tendance à se tourner vers l'Amérique, vers ce qu'on appelle, *le Continent de l'Espérance*.

En choisissant le Chili parmi les lieux sud-américains, les frères de

zone humble et peu développée socialement que l'on choisit. On renonça donc à toutes les tentations offertes par une œuvre dans la capitale de la nation, Santiago².

Pour réaliser ce projet, en décembre 1982 et en janvier 1983, les frères Alberto Gómez, assistant Général et José Antonio Obeso, provincial d'Espagne, essayèrent de s'adresser aux organismes compétents³. Ils furent très bien accueillis et encouragés par monsieur le cardinal et archevêque de Santiago, Mgr Raul Silva Enriquez et par le Vicaire de la Zone Rural-Costa⁴.

Durant l'été 1983, Mgr Raul Silva présenta sa démission et fut remplacé comme archevêque par Mgr Juan Francisco Fresno. Au même moment intervinrent d'autres changements : le Vicaire de la Zone Rural-Costa⁵ et tout le cabinet du Ministère de l'Education, mais tous maintinrent le projet accepté par leurs prédécesseurs.

Parmi les régions étudiées, les Supérieurs en retinrent une qui correspondait à l'idée d'une nouvelle fondation. C'était une zone rurale, peu développée et dont on s'occupait peu. Il s'agit de la paroisse Santa Rosa de Chocalán, à 70 km au sud-ouest de Santiago, dans la région de Culiprán, près de la ville plus importante de Melipilla (45000 habitants) située à 10 km. Culiprán n'est pas une ville à proprement parler car ses habitants se trouvent dispersés dans une vallée de 1200 km². Quand les petites maisons forment une sorte de noyau, on y établit une *communauté* (un quartier) et on y met une chapelle. Un prêtre s'occupe de 23 communautés de ce genre, tout en ayant une paroisse dans le noyau principal qui est Chocalán.

Culiprán (1983).

Le 10 octobre 1983, trois frères partaient d'Espagne en route vers la mission choisie⁶. Après une courte visite aux frères d'Argentine et d'Uruguay, ils arrivèrent à Santiago du Chili, le 25 octobre. Comme il arrive souvent lors de tout commencement, ils eurent quelques moments d'instabilité et d'état provisoire avant de s'installer dans

l'école prévue : ils trouvèrent la résidence des frères Maristes, deux appartements de l'Église et une maison louée...

Une fois en contact avec la réalité, ils transmirent aux autorités religieuses leur intention de rester dans la région de CULIPRAN, au cas où l'école du village serait transférée à la Congrégation des frères Mennaisiens, après avoir obtenu la reconnaissance de la personnalité juridique, car on pensait prendre cette école comme base d'une œuvre évangélisatrice⁷. La réponse de Mgr Infante fut encourageante : *"L'Église veut une présence réelle des Institutions dans la campagne. C'est la Providence même qui a conduit les frères à l'école de Culipran"*⁸.

L'école avait 300 enfants en Primaire, régime mixte, venant des environs à 15 km à la ronde et tenue par 9 professeurs. La classe commença en mars 1984, avec l'aide de trois frères pour aider aux travaux de catéchèse, se faire connaître et connaître, eux aussi, l'environnement et les besoins de la région. Mais les démarches légales et les échanges de documents retardèrent jusqu'à avril 1984 la remise de la direction de l'école et de son logement.

Quand la situation sembla devenir normale, au début mars 1985, un tremblement de terre détruisit l'école, le logement et laissa un grand nombre de familles sans toit. Malgré tout, le 10 mars 1985, les élèves commencèrent les classes dans ce qui restait d'école, pendant que l'aide arrivait et que la vie reprenait son cours. L'aide, en effet, arriva de plusieurs provenances : l'Espagne, l'Administration Générale, diverses régions de la Congrégation, avec une mention spéciale pour le sud de la France et Tahiti. Il y eut aussi une aide de la PRODEVA du Canada.

"Avec l'apport de nombreuses personnes, nous avons relevé quatre salles de classe toutes simples." Document du frère Provincial en mars 1986.

Les frères continuèrent avec une attention toute religieuse la catéchèse à la vallée entière et en même temps purent augmenter les enseignements de l'école. Actuellement, les bâtiments ont été reconstruits et, tout en étant simples et peu modernes, dans l'école de Culiprán l'enseignement primaire est donné et le second cycle secondaire est lancé avec une orientation agricole et les bases d'une

coopérative. Les élèves sont actuellement 400 et 10 professeurs aident les frères. Il y a aussi des techniciens agricoles en stage, car l'école a obtenu un terrain de quatre hectares à 500 mètres pour la pratique et le lancement d'une ferme.

Llay-Llay (1987).

Le 11 octobre 1987, quatre autres frères arrivèrent au Chili, puis un autre en supplément, en 1989. De cette façon, ils purent prendre en charge une autre œuvre ayant les mêmes caractéristiques que celles de Culipran, mais encore plus délaissée sur le plan social, religieux ou moral. La localité reçoit le nom de Llay-Llay (qui en langue indigène veut dire "vent-vent"), parce que tous les après-midi souffle, sur la ville et les environs, un vent venu de l'Océan, parfois assez fort. C'est aussi une zone volcanique et il n'y a guère de jours sans un petit tremblement de terre.

Llay-Llay appartient au diocèse⁹ et à la province Sant Felipe, dont la capitale du même nom a quelques 45000 habitants. La ville centrale compte autour de 12000 habitants. Le voyageur qui arrive à Llay-Llay a une bonne impression au départ quand il voit ces rues rectilignes et bien urbanisées. Mais la majeure partie de ces "petites maisons" sont en bois et toutes petites, entre 14 et 30 m², sans confort aucun et mal aménagées. La ville est située à 80 km au nord de Santiago. La communauté mennaisienne la plus proche est celle d'Argentine : Luján de Cuyo, Mendoza, à seulement 320 km mais entre les deux se trouve la Cordillère des Andes, dont les parties les plus hautes dans cette région peuvent atteindre 5000 m. Une route monte jusqu'à presque 3000 m, traverse les Andes par un tunnel de 4 km de long et redescend vers Mendoza sur le côté argentin. Un autobus fait ce parcours en 5 heures¹⁰.

Dans cette ville, les frères ont pris en charge une petite école de 270 élèves (garçons et filles) avec 9 professeurs civils. Là aussi on considère cette école comme la base d'un projet apostolique

On appelle cette école l'école du "Sacré-Cœur". On y donne les enseignements primaires et là aussi se pose le grave problème du chômage, surtout des jeunes, avec les séquelles de la pauvreté matérielle, l'alcoolisme, les familles décomposées. Pour cela, les frères ont reçu de l'aide et ont commencé les travaux de construction d'un pavillon simple où les élèves qui ont fini l'école primaire peuvent continuer l'enseignement secondaire avec une orientation "professionnelle" dès l'année 1993. Le cours a commencé en 1993 avec 330 élèves.



Fête enfantine à Llay Llay

¹ "150° Anniversaire de l'Action Missionnaire FIC" (p.39-41).

² "Chronique" n° 347, pp.16-22.

³ Un des organismes compétents était le CEP (Coopération de l'Education Populaire), dont le Secrétaire était le père Gregorio Sánchez des ss.cc. La CEP avait une "existence juridique" reconnue par le Gouvernement pour prendre en charge les écoles tenues par le Ministère. (Informe-Carpeta de Chile-Archivos de Nanclares).

⁴ Mgr. René Vio Valdivielso Ss.cc.

⁵ Mgr. Patricio Infante.

⁶ Ces frères sont : **frère Joaquín BLANCO, frère Dámaso CERECEDA, frère José Antonio VIVAS.**

⁷ Les autorités religieuses étaient : Mgr Patricio Infante, Auxiliaire de Santiago y Mgr Valech, Vicaire Général de Santiago. La région de Melipilla-Culiprán appartenait au diocèse de Santiago jusqu'en mai 1991. Cette année-là fut créé le diocèse de Melipilla et l'évêque Mgr Pablo Lizama fut consacré.

⁸ Del "Informe" del H. Provincial, H. José A. Obeso, Arch. Nanclares.

⁹ L'évêque du diocèse, en très bonne relation avec les frères est Mgr. Manuel Camilo Vial.

¹⁰ "Chronique" n° 347 de juillet 1991, pp.17 y 18.

BOLIVIE. El Alto de la Paz (1994).

“Le 2 octobre 1993, trois frères Mennaisiens, venant de Santiago du Chili, arrivent à l'aéroport de El Alto – La Paz (Bolivie) : ce sont les frères Teodoro Pardo, Miguel Angel Villacé et Joaquín Blanco. Ils sont reçus par l'évêque auxiliaire de La Paz et curé de El Alto, Mgr Jesús Juárez.³ En janvier 1994, la province d'Argentine a voulu appuyer la nouvelle fondation avec l'envoi du frère Abundio Martín.

El Alto est sur l'altiplano ; les conditions climatiques y sont extrêmes, *“le froid, le soleil et le vent tannent le visage”*... Nous sommes à une altitude de 4070 m, 9 mois de sécheresse et de froid extrême, et 3 mois de pluies continues. En moins de dix ans une population de plus de 400 000 habitants est arrivée là, doublant le nombre d'habitants et on prévoit le million dans dix ans. Cette croissance rapide a entraîné une pénurie et des conditions de vie extrêmes qui la transforment en une des villes les plus pauvres de Bolivie et du continent américain. Les chiffres sont terrifiants ! Plus de 75% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, seulement 28% de la population dispose de l'eau courante, des égouts et de l'évacuation des eaux usées...

Durant trois siècles de colonisation, l'Église catholique s'est implantée dans ces terres difficiles, mais sans réussir à pénétrer la profondeur de l'âme indigène, du milieu familial et communautaire profond qui conserve ses cultes ancestraux comme le bouillon de la déesse "Pachamama" (la mère terre) à celle à qui on offre, encore aujourd'hui, des sacrifices dans les collines et les terrains cultivés. Les groupes ethniques les plus nombreux sont les quechuas et les aimaras qui approchent les 75% de la population. Même si la langue officielle est l'espagnol, les ethnies conservent leur propre langue et dans un plus faible pourcentage on parle aussi le guarani, le mojeño, le chiquitano...

³ *Chronique des Frères de l'Instruction Chrétienne* - n° 358 - décembre 1993 - p. 132

La première université catholique fut fondée par les jésuites en 1622. Actuellement, il en existe neuf dans tout le pays. Ces jésuites ont pris la responsabilité du collège "Luis Espinal", qui appartient à **Foi et Joie**, une organisation *fondée par le père jésuite José María Velaz au Venezuela en 1955, comme une entité non gouvernementale de solidarité sociale, pour unir les efforts de la société et de l'État dans la création et le maintien des services d'éducation et de société dans les régions abandonnées de la ville et de la campagne. En 2005 on comptait déjà 876 centres d'éducation alternative et de services.*"

Le collège "Luis Espinal" offre 2 cycles, le matin et l'après-midi, pour plus de 2000 élèves compris entre 6 et 17 ans, répartis en 33 classes. En plus, la Communauté des frères Mennaisiens travaille avec les enfants de la rue dans son quartier, extrêmement pauvre, avec le *Projet Antawara*, pastorale de Jeunes, catéchèse, pastorale familiale, mission partagée, Parrainages d'Aynjasiñani, les enfants de la Garderie, les malades du Centre Médical, les étudiants du Technique, la pastorale sociale, l'école des pères de famille. L'évêque a demandé aussi aux frères leur collaboration comme professeurs de religion dans l'École Normale Catholique et dans l'Organisation de la Pastorale Éducative du Vicariat.⁴

San Borja (1997).

En 1997, la Congrégation des frères Mennaisiens a pris en charge, en Bolivie toujours, un autre centre d'éducation appartenant à l'Organisation **Foi et Joie** à San Borja, une ville dans l'est de la Bolivie, où le climat est plus chaud et offre une alternative aux froids extrêmes de El Alto⁵. San Borja est à une altitude de 200 m au-dessus du niveau de la mer et est située à 380 km de La Paz... "*Mais pour parcourir*

⁴ *Chronique des Frères de l'Instruction Chrétienne* - n° 360 - octobre 1994 - p. 317.

⁵ *La Chronique* - n° 372 - Mars 1998 - p. 26

cette distance il faut 18 heures et l'aventure est toujours au rendez-vous..."

San Borja est un centre rural important avec 13000 habitants, une grande variété d'ethnies : kollas, cambas, et surtout des chimanes. Les différences climatiques des deux centres mennaisiens de Bolivie permettent aux frères de compenser la vie difficile d'El Alto. Les frères blaguent de temps en temps, pointant la chance qu'ils ont d'avoir une *résidence d'hiver et une résidence d'été, tous frais payés... Une découverte unique : la simplicité et la générosité de ces pauvres gens, qui au milieu de leur manque vous offrent tout ce qu'ils ont. Ce sont de braves gens, accueillants... c'est un cadeau de vivre ici... Avec les enfants et les jeunes c'est merveilleux chaque matin, ... les grands yeux des enfants, l'oreille attentive à notre accent bizarre pour eux, leur teint brun... voilà le plus beau cadeau que peuvent recevoir ceux qui décident de travailler à leur côté,*" écrivait le frère Pardo en 1998 en racontant son expérience.

SAL – Solidarité avec l'Amérique Latine, l'ONG dirigée par les Mennaisiens finance et récolte des fonds pour le développement du projet tant à San Borja qu'à El Alto depuis sa fondation. Cette aide est fondamentale. La ville de Nanclares, à travers le Groupe de Théâtre et des différents dons volontaires des anciens élèves de catéchèse, ont monté des pièces de théâtre, ont fait partie des Scouts... tout le monde collabore ponctuellement avec la Bolivie.

Actuellement les Mennaisiens assument la responsabilité des trois centres éducatifs situés dans les différents lieux de San Borja, pour s'occuper de presque 2000 élèves et travaillent en étroite collaboration avec les communautés paroissiales et avec l'épiscopat.

Frères Mennaisiens à Larantuka, dans l'île de Flores - Indonésie.

L'Indonésie fut une colonie hollandaise mais durant des siècles, Hollandais, Portugais et Espagnols se sont battus pour la région. L'**île de Flores** fait partie d'un chapelet d'îles qui se prolonge jusqu'à deux grandes îles à l'est, les îles de la Sonde : Sumatra et Java. À Flores, le tremblement de terre de 1991, suivi d'un raz de marée, a produit 2000 victimes et a détruit complètement l'île d'Ende. L'île de Flores a 386 km de long et 64 km de large. Sa population en 1989 était de 272 750 habitants principalement d'origine papoue et malaise. Le climat est semi-aride, on y cultive le maïs, le riz, la noix de coco, le café et le coton. L'élevage des chevaux, des buffles, des cochons et des chèvres est la principale richesse. Dans la mer du nord de l'île on ramasse des quantités de nacre.



La communauté de Larantuka en 2005 : deux frères français (FF. Stéphane Le Pape et Daniel Lefrère) ; et deux frères espagnols (FF. Alberto Solaun et Miguel-Angel Villacé)

Les frères Mennaisiens sont arrivés à Ende (Flores-Indonésie) au début de l'année 2000, le 5 janvier exactement et ont été accueillis, logés et reçus par les Pères de la Congrégation du Verbe Divin (les Verbités) durant les premiers temps. Cette première équipe était composée de 2 frères Mennaisiens espagnols : le frère Oscar Ruiz et le frère Nicolas Mediavilla et 2 frères français : Stéphane Le Pape et Daniel Lefrère. *"Nous sommes actuellement occupés à fond dans deux activités. La première est l'étude de la langue à laquelle nous consacrons une bonne partie de la journée et la seconde à nous impliquer dans nos relations avec les gens d'ici, avec les prêtres, les familles, les marginaux, les nécessiteux et surtout les enfants et les jeunes. Nous nous occupons aussi du discernement de la mission concrète à laquelle nous allons nous consacrer et la façon d'organiser la vie de la communauté. Nous nous entendons tous bien et peu à peu, nous espérons nous adapter à notre nouvelle vie : nouveau pays, nouvelle mentalité, nouvelles coutumes et nouvelle nourriture. La paix est ici totale. Ici, à Flores, nous nous sentons fiers d'une Congrégation qui a eu confiance en nous pour ouvrir un nouveau sillon, continuer à semer la fraternité, la solidarité et la bonne entente entre les gens."*
Extrait de la lettre du frère Nicolas Mediavilla, Supérieur de la Communauté, peu de temps après son arrivée à Flores.

"Depuis le 21 novembre 2000 nous sommes installés dans une maisonnette avec trois petites salles, l'une d'elles est la salle de bain et la douche. Il est urgent de nous arranger une chapelle, même si jusque-là nous avons prié dans plusieurs lieux, nous aspirons à un lieu réservé. Nous commençons à donner des cours, pas de manière régulière encore, Stef donne des cours d'anglais, Nico et Daniel de math et Oscar de latin. Nous attendons le début de la nouvelle année, le 15 juin 2001 où nous aurons un horaire plus complet. Notre maison est située de telle façon que cela facilite beaucoup l'accueil des enfants du quartier, ils sont très contents de venir chez nous, pour dessiner, chanter et... nous apprendre leur langue. Comme ce genre de vie est très fatigant, nous passons tous les jours un petit moment dans notre jardinet." Extrait de la lettre de frère Daniel Lefrère, le 2 février 2001.

Le frère Nico est mort en 2002.



Un des fondateurs de la Mission de Larantuka, le frère Nicolas Mediavilla, est mort de manière inattendue et soudaine dans l'île de Flores, le 30 décembre 2002, victime de la malaria. Nico a toujours aimé l'humilité, la simplicité ; il présentait à tous et partout son sourire facile. Homme de prière intérieure et engagée, il a appris à remettre sa vie entre les mains de Dieu et au service des plus nécessiteux. Sa licence de math obtenue, il se met aussitôt à la

disposition des Supérieurs qui le désignent pour la fondation de la Mission mennaisienne en Indonésie, comme supérieur de la communauté.

Il donnait des cours de math dans sa nouvelle destinée au collège Darius de Larantuka quand la mort l'a appelé à une vie meilleure. Il n'avait pas 55 ans. Ses restes sont encore là-bas au milieu des siens là où il a voulu être. Sa tombe est fréquentée tous les jours par ceux qu'il a tant aimés et pour lesquels il a donné sa vie⁶. Dans sa chambre : aucun objet de valeur, seulement les vêtements que la famille et les amis lui avaient offerts à sa visite récente en Espagne et son journal intime. Il devait bien deviner quelque chose car il avait écrit ceci qui révèle sa foi : *"Je suis vivant ! Je suis vivant ! Ne me cherchez pas parmi les morts. Vous me trouverez dans le sourire des pauvres et des petits, en classe, au coin de la rue, dans le quartier, sur la cour de récréation de mes enfants."*

⁶ "La Chronique" - 387 - juillet 2003 - p. 35

Le 23 juin 2011, on inaugura à Larantuka la "*Pusat La Mennais*", une salle dédiée au frère Nico en souvenir reconnaissant de sa mémoire, au nom de toutes les familles, des élèves, des catéchistes, des professeurs, des communautés religieuses et de ses propres frères Mennaisiens⁷.

Du sang nouveau à Flores : le frère Alberto Solaun, frère Miguel Angel Villacé.

En août 2003, le supérieur d'Espagne, propose au **frère Alberto Solaún**, bien connu à Nanclares par tant de jeunes et leurs familles, de commencer une nouvelle étape de sa vie en allant en Indonésie pour combler le vide laissé par le frère Nico après sa mort prématurée. Quelqu'un a-t-il vu le frère Solaún revenir en arrière ou ne pas accepter un défi ? Pesant bien le pour et le contre, car ce n'est pas non plus une petite affaire, le frère Solaún accepte aussitôt de se mettre en route pour offrir ce nouveau service à la Congrégation et à l'Église.

Et comme si Nanclares était – il l'est – un vivier d'hommes donnés pour accompagner, aider et servir les plus nécessiteux, en août 2004, notre cher Miguel Angel Villacé, laisse sa "propriété" de Nanclares pour aller donner sa vie à Larantuka, regrettant tout ce qu'il laissait ici mais désireux d'offrir ses mains, ses bras et surtout son cœur à ces charmants enfants, qui, au milieu de leur manque, le reçoivent, l'aiment et le gâtent de tout leur cœur avec le peu qu'ils ont. En août 2014, cela fera déjà 10 ans de vie et de travail de ce missionnaire, petit de taille mais géant dans ses manières ; là-bas, il partage le pain de la parole et les gouttes d'amour de son cœur entièrement donné.

Ces deux frères Alberto et Miguel Angel, qui ont tant laissé à Nanclares, font aussi sans bruit, mais sûrement, petit à petit, tous ces petits pas, multipliant les tâches, forçant le pluri-emploi non rémunéré, donnant des cours d'anglais, de math et de religion aux Religieuses

⁷ <http://www.lamennais.org/fr/nouvelles/2014/006>

SMP de S. Gabriel, organisant le "Diplôme" du centre de formation de catéchistes, la "Pusat La Mennais" (pusat = centre) œuvre éducative des frères pour les jeunes les moins favorisés et sans travail afin de leur obtenir une certaine autonomie. Ils organisent :

- la couture, regroupant 11 jeunes filles qui apprennent et se forment pour monter leur propre atelier de couture et augmenter ainsi les revenus de la famille et leur propre autonomie. Ceci est sous la responsabilité du frère Stéphane et du frère Miguel Angel.
- la pêche, en achetant quelques embarcations, des filets, des instruments de pêche... et en les mettant à disposition d'un groupe de jeunes adultes. C'est sous la responsabilité du frère Alberto.
- l'informatique, le groupe le plus nombreux (65), divisé en trois, lié au collège Saint-Gabriel où ils donnent des cours d'informatique avec le frère Daniel, d'anglais avec le frère Stéphane, de formation avec le frère Alberto.

L'âge moyen de ceux qui fréquentent ce centre est de 23 ans et c'est pour eux, en ce moment, l'unique possibilité de s'en sortir en étant un peu autonomes. Les frères, au milieu de leurs fragilités, découvrent un lien vers cette jeunesse désireuse d'ouvrir une fenêtre d'espoir sur l'avenir. Il est assez émouvant de les entendre dire : "*Grâce à ceux qui nous entourent, nous pouvons être frères Mennaisiens ici aussi, loin de nos foyers !*"

Parmi les projets envisagés : la construction d'un bâtiment propre qui abriterait tous les ateliers de la "**Pusat La Mennais**", une bibliothèque, des salles de jeu et de lecture, des salles d'accompagnement et d'orientation...

La Congrégation compte déjà, en 2014, deux jeunes Indonésiens et on pense à un nouveau centre d'enseignement, appartenant à la Congrégation et dans lequel ils pourraient rendre à leur tour, à leurs compatriotes, ce qu'ils ont reçu des frères "étrangers"⁸.

⁸ "La Chronique" - 396 - juillet 2006 - p. 24

TABLE DES MATIÈRES

NANCLARES DE LA OCA

Histoire des Frères de l'Instruction Chrétienne ou Frères Mennaisiens en Espagne

1- REMARQUES PRÉALABLES	1
2-. "LES FRÈRES ÉTAIENT POUR MOI COMME DES FRÈRES AÎNÉS."	3
3-. LES FRÈRES MENNAISIENS : CENT ANS À NANCLARES.	11
Les événements politiques en France, avant 1903.	11
Les Mennaisiens arrivent à Nanclares.	18
Adieux au collège de Miquelemborda d'Urdax et au noviciat de Saint Michel de Dancharinea.	21
1 ^{er} novembre	21
2 novembre.....	22
Installation à Nanclares	26
3 novembre 1914	26
7 novembre 1914	26
15 décembre 1914 : Bénédiction de la chapelle.	26
16 décembre 1914.....	29
31 décembre 1914 : Les fêtes de famille.	29
15 janvier 1915 : Mise en marche de la centrale électrique.	29
Première célébration de la fête de st Joseph, patron de la maison.	30
26 mars 1915	31
Portraits de quelques-uns des premiers frères.	33
Autres frères anciens.....	38

1916. Construction du nouveau cimetière de la communauté.....	41
Le 1er juillet 1917. Intronisation de l'image du Sacré-Cœur dans les familles de Nanclares.....	42
Le 29 juillet 1917. Mise en place du nouvel évêque de Vitoria, Mgr Eijo y Garay.....	43
Le 7 août 1917. Consécration de la Maison au Sacré-Cœur.....	43
Le 26 - 27 - 28 septembre 1917. Centenaire de la fondation de notre Institut.	43
Des élèves externes de Nanclares.....	45
Nos premiers aumôniers.....	45
Relations avec Nanclares.	47
Première Guerre Mondiale : 1914 - 1918.	47
Attitudes des frères.....	48
Conséquences de cette guerre pour Nanclares.....	49
1923. Projet d'une Centrale électrique à Cercagua.	50
1923. Salle des machines.....	50
Nouveau Préau.....	51
1924-1926. Démarches pour obtenir la reconnaissance légale de notre Congrégation en Espagne.	52
1924. Epidémies de fièvre typhoïde.....	53
1926. Nouvelles démarches pour obtenir la reconnaissance légale.....	54
L'approbation définitive de la Congrégation en Espagne.....	55
Les années 1927 à 1932.	56
Carrière.....	56
1927. Batterie d'accumulateurs.....	56
Les chutes de la Zadorra – L'étang.....	56
Réparations.....	57
1928. Rénovation de la batterie d'accumulateurs.....	57
1928. Des missionnaires pour Haïti.....	57
1929. Nanclares et la "Société de Bolen".....	57
1930. Personnel de la Maison en 1930.....	58
Restauration de la Maison en 1930.....	58
1932. Grande Retraite des Frères.....	59
1932. Personnel de la Maison.....	60

4-. LES FRÈRES MENNAISIENS DE NANCLARES DE LA OCA ET LEURS RELATIONS AVEC LES VILLAGES VOISINS. 61

Les animaux et les frères :Frère Atanasio : « qu'il était drôle ce frère-là ! » 62

Le potager et les frères. Frère Sereno : "une institution. L'éternel jardinier." 68

Le frère "français". Celui qui ne comprenait pas l'espagnol ! 69

Le frère Ambrosio : "l'audace de vivre." 70

Le frère Emilio : "très élégant et grand marcheur !" 72

Le frère Claude (le sourcier) : "dentiste, opticien, « ébéniste, sourcier, botaniste, classeur de plantes !» 73
La batteuse..... 74

Célébrations religieuses et Fêtes 75

L'ange gardien, le 1er mars. 75

Jour de la saint Joseph (19 mars) 75

La semaine sainte 76

Le 1^{er} mai 77

La fête-Dieu (le jeudi) 78

Le Sacré-Cœur ou le Cœur de Jésus 78

Les fêtes à Nanclares 78

Noël 79

Les enterrements 79

Notre Dame d'Urrialdo 79

Autres composantes de la maison 80

Les soeurs 80

Les cours 80

Le cinéma..... 81

Le foot..... 81

Le fronton 83

Les constructions..... 83

La passerelle..... 84

Occupation en 1942 84

La fontaine des œufs fous..... 85

5. UN JOUR ORDINAIRE D'UN ASPIRANT À LA VIE DE FRÈRE MENNAISIEN DANS LES ANNÉES 50.....	86
La vie quotidienne.....	86
Les étapes de la formation d'un frère Mennaisien.	98
Changement du nom à l'entrée du Noviciat. " <i>Je te donnerai un nom nouveau</i> ".....	97
6- . JEUX ET ACTIVITÉS EXTRASCOLAIRES	100
La charrette.....	100
Cirer.....	102
Le ballon.....	104
Le claquoir.....	107
Le lavoir d'en bas.....	109
Les après-midis ensoleillés du croquet.....	111
7-. LES RELIGIEUSES DE LA PITIÉ.....	114
L'arrivée.....	115
L'infirmerie.....	116
La laverie.....	117
La cuisine.....	118
La lingerie.....	120
Les toilettes et le nettoyage de la maison.....	120
Les excursions.....	121
Des témoignages.....	121
Fin de la période de collaboration.....	122
Les fondatrices, le 5 septembre 1941 :	123

8-. NANCLARES: UN VIVIER DE VOCATIONS MISSIONNAIRES.....	124
Frères Mennaisiens à Haïti.	124
Les frères Mennaisiens en Argentine et en Uruguay. Fondation du District d'Argentine.	131
Buenos Aires : Collège Cardenal Copello, 1933.....	133
Bialet-Massé : Juvénat N ^o . Señora del Rosario, 1953.	134
Montevideo : Canelones et l'Institut La Mennais, 1952.	134
Villa Gobernador Gálvez: Colegio Teodolina Fernández de Alvear,....	135
Mendoza, Luján de Cuyo: École San Pablo, 1987.	136
Maldonado Nuevo: Club pour enfants Dionisio Díaz, 2001.	136
Les frères Mennaisiens au Chili et en Bolivie.	139
MISSION du CHILI (1983).	139
CULIPRÁN (1983).....	140
Llay-Llay (1987).	142
BOLIVIE. El Alto de la Paz (1994).	144
San Borja (1997).	145
Frères Mennaisiens à Larantuka, dans l'île de Flores - Indonésie.....	147
Le frère Nico est mort en 2002.....	149
Du SANG NOUVEAU à FLORES : le frère Alberto Solaun, frère Miguel Angel Villacé.....	150

DERNIERS NUMÉROS PARUS

RECHERCHES HISTORIQUES

- | | | |
|----|---|---------------|
| 45 | F. Alexis Pesquer, <i>Neuf ans de correspondance missionnaire (1838-1847)</i> | Décembre 2011 |
| 46 | F. Alexis Pesquer, <i>Douze ans de correspondance en instance d'ultime service (suite et fin)</i> | Mars 2014 |
| 47 | F. Arnaud Aguegaray. <i>Annales des Frères du Midi. (Première partie)</i> | Avril 2015 |
| 48 | F. Arnaud Aguegaray. <i>Annales des Frères du Midi. (Seconde partie)</i> | Décembre 2015 |
| 49 | F. Alexis Pesquer, <i>À travers la correspondance missionnaire des Antilles. Les échos de l'autre rive (1838-1852)</i> | Avril 2016 |
| 50 | F. Mariano Gutiérrez, <i>Nanclares de la Oca. Histoire des Frères de l'Instruction Chrétienne ou Frères Mennaisiens, en Espagne</i> | Avril 2017 |